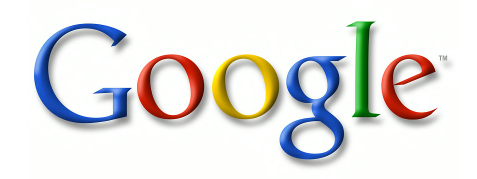
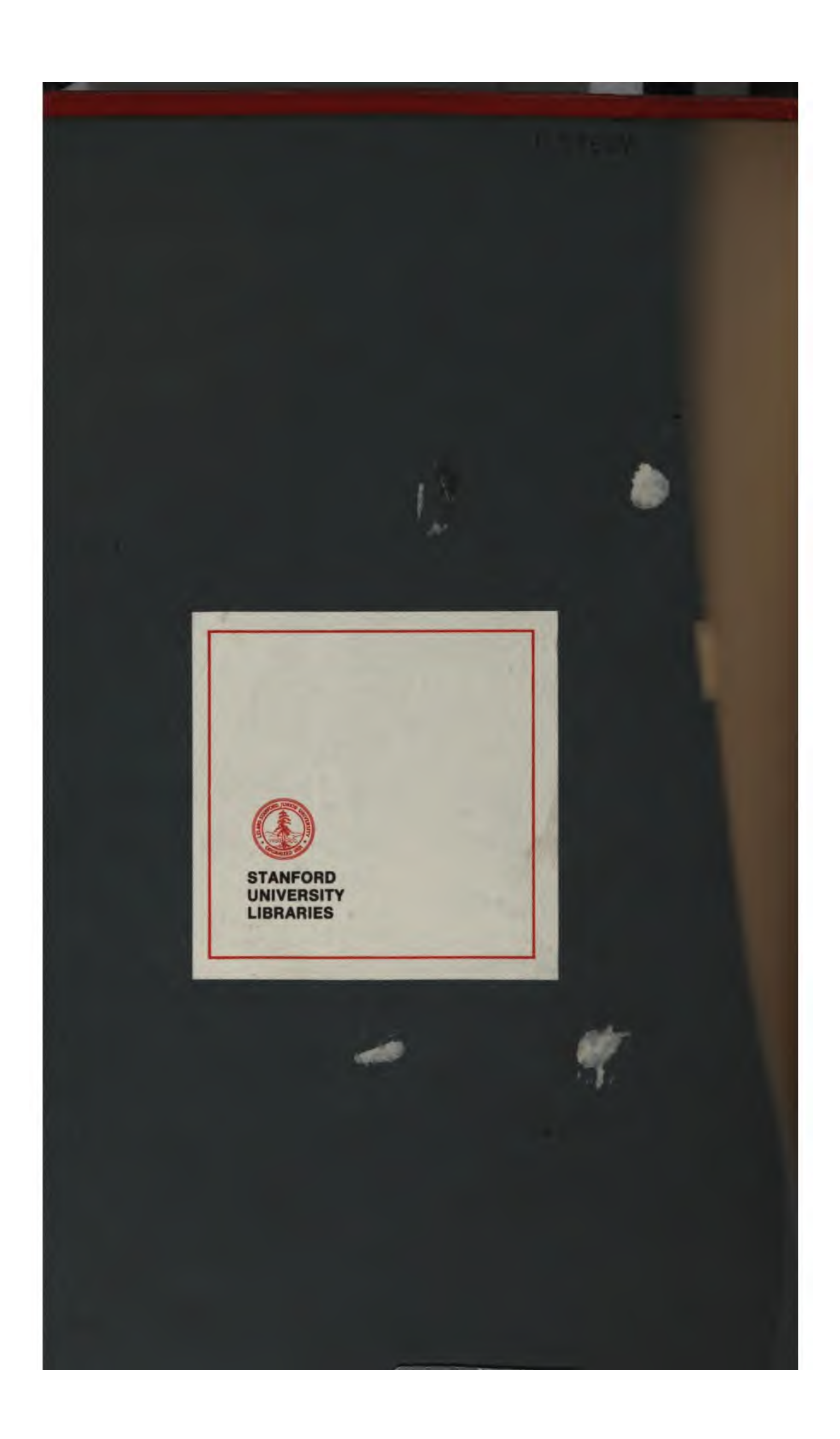



M. Allou
En Chine
PARIS
Librairie CH. DELAGRAVE


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

EN CHINE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



ALLOU, Marie Ferdinand

EN CHINE

ILLUSTRÉ PAR

DE BAR, SCOTT, TOUSSAINT, ETC.

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1894

EN CHINE

CHAPITRE PREMIER

OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC LA FAMILLE DE LIMEUX

C'était un jeudi, vers onze heures du matin, en sortant de l'École de droit où, élèves de première année, nous avions assisté, mon ami Louis et moi, au cours de M. Demante. Nous revenions paisiblement vers la rue de l'Ouest, où nous demeurions l'un et l'autre.

Nous avions projeté une promenade à cheval l'après-midi, et il était convenu que Louis déjeunerait chez mon père. A peine avais-je franchi le seuil de la porte que René, mon petit frère, accourut à moi.

« Il y a une grande nouvelle, me dit-il, une grande nouvelle... Il faut que tu la devines.

— Quelque partie de plaisir, sans doute ? lui répondis-je.

— Non, non, ce n'est pas cela, viens vite. Mère te dira tout. »

Louis et moi, nous suivîmes René qui gambadait devant nous. Ma mère et ma sœur Charlotte étaient dans le cabinet de mon père, et, à première vue, j'avais compris qu'il y avait vraiment une grande nouvelle.

« Entrez donc, Louis, dit mon père à mon ami qui, par discrétion, voulait se retirer. Vous partagerez l'émotion bien naturelle que nous éprouvons en ce moment.

— Qu'y a-t-il? demandai-je impatient de savoir ce dont il s'agissait.

— Il y a, dit mon père, un grand voyage de décidé.

— Nous allons en Suisse? m'écriai-je avec joie. Que vous êtes bon, mon père, de nous donner cette satisfaction tant désirée!

— Pas en Suisse, dit ma mère, mais plus loin, beaucoup plus loin.

— Alors en Italie, en Grèce ?

— Tu n'y es pas répondit, mon père; je vois qu'il faut t'aider. Nous avons reçu ce matin une lettre de l'oncle Jean.

— Alors, c'est en Chine? dis-je avec un véritable étonnement.

— Oui, mon enfant, en Chine. »

Ici quelques mots d'explication sont nécessaires.

Le frère aîné de mon arrière-grand-père, entraîné par son amour pour les voyages, était parti pour la Chine au commencement de ce siècle. Par suite de diverses circonstances, il s'y était occupé de commerce, avait amassé une grande fortune et épousé la fille d'un mandarin. Son fils unique était venu en France et y avait passé quelques années. Mon père se rappelait vaguement ce jeune Chinois que son frère Charles et lui appelaient mon oncle. Puis, retourné dans le Céleste Empire, il s'y était marié à son tour, avait eu plusieurs enfants qui étaient tous morts. Maintenant il se faisait vieux et il écrivait qu'il se sentait trop âgé pour entreprendre le voyage de France, que cependant il ne pouvait se résigner à mourir ainsi seul loin des siens : « Venez, disait-il en terminant, passer quelques années avec moi et remplacer les pauvres enfants que j'ai tant aimés. »

Nous avions bien souvent entendu parler de mon oncle Jean. Chaque année, il écrivait à sa famille de France et lui envoyait de riches cadeaux. Mais la pensée que nous irions le retrouver un jour dans le Céleste Empire ne nous était jamais venue.

Mes parents ne pouvaient être effrayés d'un séjour de quelques années en Chine. Depuis plus de vingt ans, ils avaient vécu hors de France. Mon père avait été successivement vice-consul et consul dans plusieurs villes d'Europe. Nommé en 1872 à Boston, il nous avait laissés, ma sœur Charlotte et moi, chez ma grand'mère à Paris, où il

désirait nous faire faire notre éducation. Nous étions, du reste, en famille : mon oncle Charles de Limeux, frère aîné de mon père, ma tante Emma et leur fils Edmond habitaient avec ma grand'mère rue de l'Ouest.

Neuf ans s'étaient ainsi écoulés. En 1881 survinrent pour ma famille de bien tristes événements : ma tante Emma, d'une santé délicate, mourut au mois d'octobre. L'hiver suivant nous perdions notre grand'mère. En apprenant ces désolantes nouvelles, mon père demanda un congé et revint à Paris avec ma mère. Nous fûmes bien heureux de revoir nos parents. Ils ramenaient avec eux un petit frère et une petite sœur qui étaient nés en Amérique. René avait six ans et Aline cinq. Ils étaient charmants, gais, espiègles, déterminés comme de vrais petits Américains et parlaient anglais beaucoup mieux que nous qui cependant nous croyions très forts dans cette langue.

A l'expiration du congé qui lui avait été accordé, mon père comptait emmener Charlotte qui avait terminé son éducation. Quant à moi, mon oncle avait proposé de me garder à Paris pour achever mon droit et faire ensuite mon volontariat.

Mais maintenant tout était changé.

Pour mon oncle Charles, si profondément triste depuis la mort de ma tante, ce séjour en Chine serait une diversion utile ; et pour mon cousin Edmond, reçu docteur en médecine depuis un an, comme pour moi, quoi de plus agréable que la perspective d'un lointain voyage ! Je n'avais pas encore dix-neuf ans ; il était donc possible,

sans entraver ma carrière d'une manière fâcheuse, d'interrompre mes études de droit pendant quelques années.

Au déjeuner, il ne fut question que de notre prochain départ. La lettre de l'oncle Jean était si pressante que mon père était décidé à le hâter, et il fut fixé au commencement de septembre.

Louis écoutait en silence tous ces détails. La pensée d'une séparation l'attristait. C'était mon meilleur ami, nous avions fait toutes nos classes ensemble et nos projets d'avenir nous trouvaient toujours réunis.

« Voulez-vous être du voyage? mon cher Louis, lui dit mon père.

— Oh! merci, mille fois merci, Monsieur; ce serait bien tentant, mais avec le mauvais état de santé de ma mère, je ne puis m'arrêter à aucun projet de ce genre. Je vous suivrai de cœur, ce sera ma seule consolation.

— Et moi, je te promets, cher ami, lui dis-je, que non seulement je penserai à toi, mais que je t'enverrai par chaque courrier le journal de notre voyage. »

C'est cette proposition, acceptée par mon ami et réalisée avec constance, et presque jour par jour, qui me permet de raconter en ce moment mon voyage et mon séjour en Chine.

CHAPITRE II

OU LE PAUVRE JACQUES VEUT REPRENDRE LE CHEMIN DE VILLERS-AU-BOIS

EN MER

17 septembre 1882. — Nous sommes en mer depuis avant-hier, et je veux dès aujourd'hui commencer mon journal. Notre voyage de Paris à Marseille n'offrit aucun incident particulier. Nous avions pris l'express le 11 au soir, et, le 12, nous étions sur les bords de cette Méditerranée sur laquelle nous allions nous embarquer pour notre longue traversée. Ne voulant point perdre les quelques heures que nous devions passer à Marseille, nous visitâmes rapidement les principaux édifices de cette grande ville dont la fondation remonte si haut dans l'histoire. Ce qui nous causa le plus d'admiration, ce fut le magnifique panorama qui se déroula sous nos yeux des hauteurs de Notre-Dame-de-la-Garde.

Enfin l'heure du départ est arrivée. Quelle foule pour l'embarquement !... Voyageurs, matelots, commission-

naires, tout ce monde affairé, appelant, criant, se bousculant. Les uns pleurent, les autres rient. C'est un tohu-



Notre-Dame-de-la-Garde.

bohu dont on ne peut se faire une idée sans en avoir été témoin.

Nous voici sur le pont du *Sphinx,* mon père nous compte ; personne ne manque à l'appel. Nos domestiques,

Florence, la bonne de Linette, Victor, le valet de chambre de mon père, et Jacques, attaché au service de mon oncle seulement depuis quelques mois, étaient là aussi.

Tout à coup, derrière moi, j'entends un sanglot, je me retourne, c'est un pauvre jeune homme qui vient de quitter son père et sa mère pour de longs mois, pour de longues années peut-être. Je l'avais remarqué hier à l'hôtel et nous avions été frappés de son animation et de son entrain lorsqu'il causait avec sa sœur et ses parents ; il faisait le *fort* pour ne pas les attrister, maintenant qu'il les a quittés, il ne peut plus retenir ses larmes. Oh ! comme je comprends bien sa peine ! Pour nous, plus heureux, c'est avec tous ceux que nous aimons que nous voguons aujourd'hui vers des pays lointains. Eh bien, cependant, il faut l'avouer, il y a un peu de tristesse dans ce moment du départ, et ce n'est pas sans un serrement de cœur très réel que nous voyons les côtes de France s'effacer à l'horizon. Notre patrie, oh ! oui, nous l'aimons, nous en porterons le souvenir dans nos cœurs et toujours nous nous ferons gloire d'être Français.

Mais il faut s'installer. Nous faisons d'abord connaissance avec le capitaine Thory, sous le gouvernement duquel nous allons vivre. C'est un excellent homme, un père de famille qui laisse à terre sa femme et trois enfants dont il parle avec des larmes dans la voix. Les deux derniers ont l'âge de René et de Linette, et c'est sans doute pour cette raison qu'il se montre déjà si bon pour mon petit frère et pour ma petite sœur. Puis, nous prenons possession de nos cabines. Autour du grand salon, qui est vraiment très somptueux, brillant de glaces, d'incrustations en palissandre, règnent des panneaux à coulisse

qui servent de porte aux cabines. Voici donc nos petites chambres à coucher, nos *appartements*. Sept pieds de hauteur sur cinq et demi de longueur et trois de largeur, et c'est dans ce tout petit espace que doivent tenir trois lits, trois porte-manteaux, trois personnes, une chaise et tout ce qu'il faut pour la toilette. Trois planches, larges chacune d'un pied et demi et étagées les unes au-dessus des autres à trois pieds de distance, occupent l'un des



Une cabine de passagers.

côtés de la cabine : ce sont les lits des passagers. Sur chaque planche est adapté un matelas de deux pouces d'épaisseur, recouvert d'un drap. L'oreiller n'est pas oublié, mais assurément le fin duvet des canards et des oies n'est entré pour rien dans sa confection. Qu'il est donc dur !... A la tête du lit le plus bas, élevé seulement d'un pied au-dessus du parquet, est placée la chaise qui sert d'échelle pour arriver aux deux autres. Une toute petite fenêtre ou, pour mieux dire, un sabord, s'ouvre à chaque étage de lit et procure aux passagers le double plaisir de respirer la brise rafraîchissante de la mer et de voir la vague qui bat les flancs du navire. Mon oncle et moi nous

occupons la même cabine, ma mère est avec Charlotte et Linette, enfin mon père partage la sienne avec René et le docteur Edmond. Mon petit frère, qui nous accompagnait dans cette première visite, s'amusait beaucoup de notre étonnement. Il nous expliquait l'usage de chaque chose et même du petit récipient accroché à la tête du lit, d'une incontestable commodité lorsqu'on est pris du mal de mer pendant la nuit. Et comme nous affirmions que cela nous serait tout à fait inutile, il persistait à nous assurer qu'avant peu nous saurions à quoi nous en tenir.



Le hamac du matelot.

« Oh! c'est bien drôle alors, disait-il; on trouve les passagers couchés partout: sur le pont, sur les cordages, dans le salon...; ils ont l'air si malheureux!

— Et toi, tu n'as donc jamais eu le mal de mer? lui dis-je.

— Les enfants en sont exempts, » me répondit-il en redressant la tête.

Il paraît que cela est vrai.

La plus grande partie de notre première journée s'est

passée sur le pont. Il faisait très chaud et l'on étouffait dans le salon. Le temps était calme et la mer unie comme un miroir. Vers le soir, le vent s'éleva et le bâtiment commença à sauter d'une terrible manière. Les passagers payèrent alors presque tous leur premier tribut à la mer. Les mines s'allongeaient, pâlissaient, jaunissaient, quelques-unes même verdissaient. Plusieurs de nos compagnons paraissaient vraiment très malades; de ce nombre était notre pauvre Jacques. Il se croyait mort et se désespérait.

« Je veux retourner à Villers-au-Bois. Je n'y ai jamais été malade comme cela. Faites arrêter, faites arrêter, criait-il aux matelots qui l'entouraient en se moquant de lui.

— Allons, mon brave, un peu de courage, lui disaient-ils, ce n'est que le commencement. Veux-tu que nous te jetions par-dessus bord? c'est le meilleur moyen d'être guéri. »

Ces plaisanteries l'exaspéraient encore davantage, et le mal de cœur augmentant :

« Maman, maman, s'écriait-il, je veux revoir maman.

— Tu la reverras, mon pauvre garçon, lui dit mon oncle qui venait de l'apercevoir gisant sur le pont. Voyons un peu d'énergie.

— Ah! Monsieur, je vous en prie, faites-moi reconduire à Villers-au-Bois. Je ne peux pas voir tant d'eau, cela me fait tourner la tête, et pour sûr j'en mourrai. »

Nous essayâmes tous de le raisonner en lui montrant qu'il était le seul qui se désolât ainsi, et que tous les autres prenaient leur mal en patience.

Mais nos peines étaient perdues. Lorsqu'il fut bien convaincu que l'on ne pouvait pas le reconduire à terre, il eut un moment de véritable désespoir. Il sanglotait, s'arrachait les cheveux; et, chose étrange, son saisissement, en se trouvant en face de l'irrémédiable, produisit en lui une telle révolution, qu'il fut complètement guéri du mal de mer. Après une bonne nuit, il était tout à fait remis au physique comme au moral et il riait lui-même de ses terreurs de la veille.

« C'est égal, j'ai eu bien peur, disait-il avec conviction. »

Ma mère a été éprouvée un peu aussi la seconde nuit. Mais, de nous tous, ma sœur Charlotte fut la plus malade. Elle avait été prise d'étourdissements si violents et sa faiblesse devint si grande, qu'elle dut garder tout à fait le lit. Ce matin, elle est venue passer une heure sur le pont; elle est encore bien pâle.

Quant à René et à Linette, ils nous amusent par leur entrain et leur bonne humeur; ils ont le pied marin et courent sur le bâtiment absolument comme s'ils étaient sur la terre ferme. La traversée d'Amérique en France, qu'ils ont faite il y a quelques mois, les a complètement aguerris. Pendant que nous étions malades, ils allaient de l'un à l'autre, accompagnant les femmes de service et portant à celui-ci une tasse de thé, à celui-là un citron.

« Vous verrez comme nous vous soignerons bien, » disaient-ils à ma mère et à Charlotte.

Le capitaine, frappé de leur petit air crâne et dégagé, leur disait hier qu'ils étaient de vrais enfants de la libre Amérique.

« Oh! non, non, lui répondirent-ils, nous sommes Français et pas du tout Américains. »

J'espère que voilà des sentiments bien patriotiques dans d'aussi jeunes cœurs.

Cette dernière nuit a été calme et paisible, et l'on dort très bien quand le temps est beau dans ces lits suspendus où l'on est bercé par le doux mouvement des vagues; mais, lorsque la mer est grosse comme avant-hier, quelle difficulté pour se tenir même dans son lit! Le hamac du matelot doit être préférable. On est jeté tantôt à droite, tantôt à gauche, obligé de se cramponner à tout ce qui vous tombe sous la main. Enfin il ne faut pas nous plaindre, puisque la mer ne nous éprouve pas trop. Aujourd'hui, loin d'avoir mal au cœur, nous avons un appétit de Gargantua, dû, nous dit-on, à l'air plus vif que nous respirons. Aussi traite-t-on les passagers en gens affamés.

A bord le nombre des repas est double :

Le matin, vers sept heures, café ou thé au lait.

A neuf heures, déjeuner solide : viande, légumes.

A midi, goûter, qui se compose de viande froide et de fruits.

A cinq heures, dîner très soigné, très copieux, auquel on fait grand honneur.

Enfin, le soir, à huit heures, pour permettre d'attendre le lendemain matin : thé, avec accompagnement de gâteaux de tout genre.

Le bâtiment a été approvisionné en conséquence. Nous avons à bord huit bœufs, six veaux, un grand nombre de moutons, plusieurs porcs; et, dans des cages placées les unes au-dessus des autres, des lièvres, des lapins, des poulets, des dindons, des pigeons et jusqu'à des cailles et des perdrix. Rien ne manque : légumes, fruits, dessert.

Le docteur Edmond prétend que nous avons tous la boulimie, maladie qui occasionne des fringales épouvantables à peine calmées par un pâté de foie gras ou un poulet rôti en guise de goûter. Il prétend avoir entendu parler d'un malade qui, en pareille occurrence, ne s'était point trouvé rassasié en dévorant à un seul repas un gigot de quatre livres. Nous n'en sommes pas encore là.

Le capitaine vient de nous prévenir que dans deux heures nous serions à Naples. Malheureusement nous n'avons que peu de temps à y passer, à peine une demi-journée.

A demain quelques détails sur cette ville que l'on dit la plus belle de l'Europe et que je suis si heureux de visiter.

CHAPITRE III

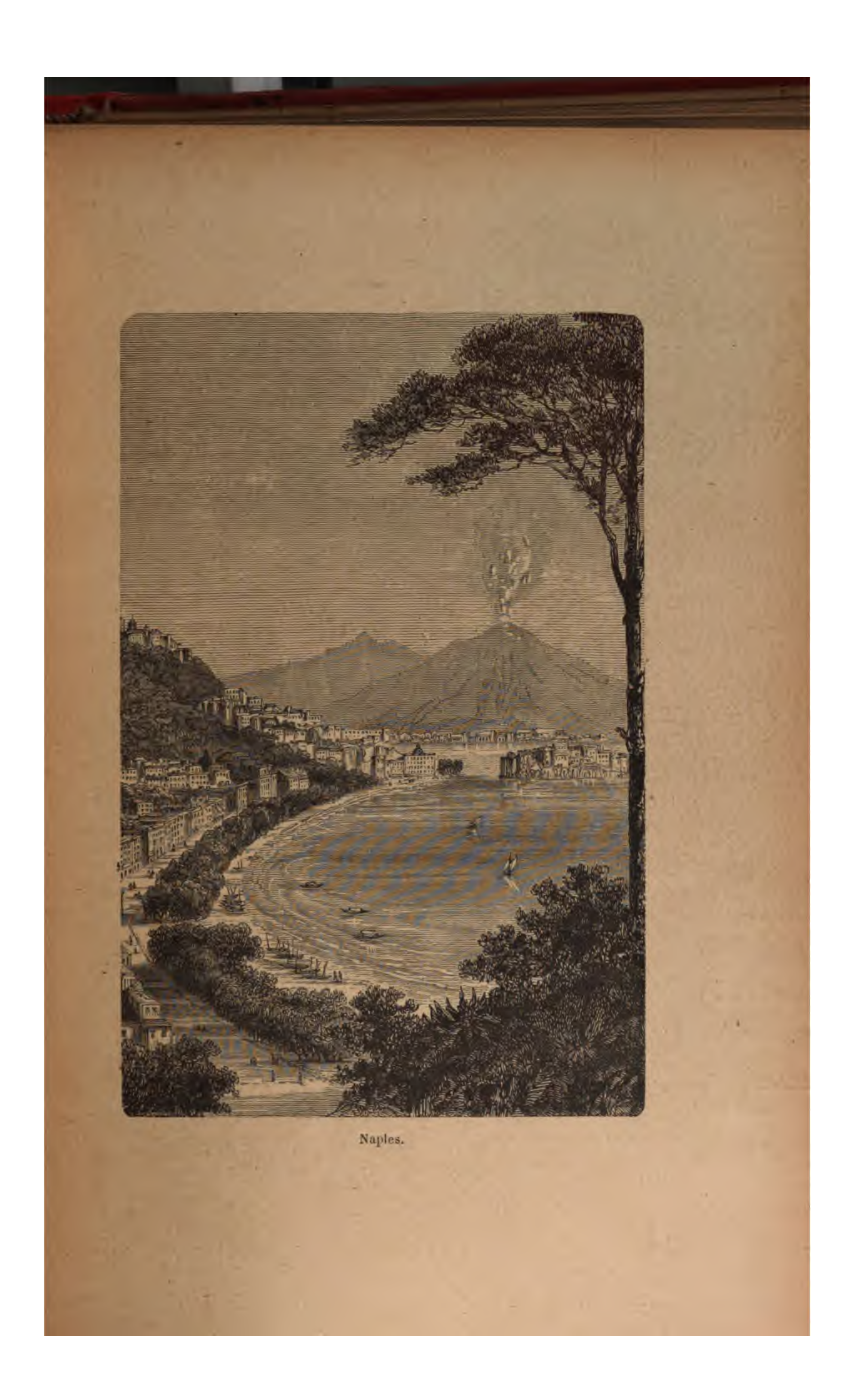
DANS LEQUEL LE LECTEUR RETROUVE DE CLASSIQUES SOUVENIRS

19 septembre. — Un temps magnifique nous a fait paraître plus courts encore les instants qui nous étaient accordés pour visiter Naples. Il faudrait pouvoir y séjourner longtemps pour admirer à son aise tant de belles choses dont quelques-unes seulement ont passé sous nos yeux. « Voir Naples, et puis mourir, » dit le proverbe italien. Nous ne sommes pas Italiens, mais avec eux nous admirons... Aux rayons du soleil s'épanouissaient les dômes dorés, les palais, les monuments de la brillante cité. Voici la belle rue de Tolède pavée en larges dalles, volcaniques, avec ses superbes édifices, ses élégants magasins, sillonnée par une foule d'équipages et de piétons; la place Largo del Castello, la plus vaste de Naples, avec sa fontaine Medina. De là, on aperçoit la verte campagne qui, par une pente douce, s'élève jusqu'au pied du Vésuve. Du cône noirci du volcan s'échappe incessamment une large colonne de fumée qui jette dans l'âme comme une terreur

involontaire. A droite, la ville descend en amphithéâtre jusqu'au superbe quai de Chiaja, habité par la noblesse de Naples. A l'ouest, les ruines menaçantes et sinistres du château de l'OEuf et de celui de Jeanne la Folle qui semblent surgir du milieu de la mer; la grotte du Pausilippe, cette riante colline, qui s'avance jusque dans les flots, couverte d'une fraîche et ravissante verdure. C'est un étroit tunnel que les Romains ont taillé dans le roc et qui fait communiquer la campagne avec Naples et les bords de la mer en perçant la montagne. Sénèque le décrit, et tout porte à croire qu'il est antérieur à ce philosophe. Il a plus d'un kilomètre de long, sa voûte est très élevée, et il est assez large pour que deux voitures puissent s'y croiser. Une autre grotte, qui se trouve immédiatement au-dessus de l'entrée de Pausilippe du côté de Naples, avait pour nous un grand attrait. Élevée de quelques mètres au-dessus du sol, nue, dégradée, couverte de ronces, elle contient la tombe du prince des poètes. C'est à peine si nous pouvions déchiffrer sur l'une de ses parois cette épitaphe que Virgile avait lui-même composée en manifestant la volonté d'être enterré à Naples :

MANTUA ME GENUIT; CALABRI RAPUERE; TENET NUNC
PARTHENOPE : CECINI PASCUA, RURA, DUCES.

Hélas! le laurier planté par Pétrarque est mort depuis longtemps. Celui de Casimir Delavigne a séché aussi. Ce n'est donc qu'une feuille d'arbre sauvage que nous pouvons emporter comme souvenir. Le temps nous manque pour visiter la grotte du Chien. Mon père nous explique comment du sol de cette caverne, comme des montagnes volcaniques qui l'environnent, se dégagent différents gaz



Naples.

dont la haute température annonce le voisinage de feux souterrains. Il s'en exhale une telle quantité d'acide carbonique qu'il serait impossible d'y vivre longtemps. Nous regrettons peu de n'être point témoins de la triste expérience que le gardien a coutume de faire sur son chien en le laissant s'asphyxier à demi pour constater l'abondance et la force meurtrière du gaz délétère.



Virgile et les abeilles.

La cathédrale est bien belle; son grand perron de

marbre blanc, ses colonnes de phorphyre, la chapelle de saint Janvier dont on nous raconte le miracle annuel, la belle *Assomption* du Pérugin, le tombeau du roi André de Hongrie, les superbes statues d'argent et beaucoup d'autres merveilles nous auraient fait désirer de les pouvoir examiner en détail; mais le temps pressait... Je ne veux cependant pas quitter Naples sans nommer le lazarone. N'est-il pas la première curiosité qui se présente à nous lorsque nous débarquons? Bien que la civilisation ait apporté quelque changement dans sa vie et qu'il porte maintenant un caleçon de toile l'été, et l'hiver un gilet de laine à grandes manches et à capuchon, il a conservé cependant des allures qui en font un type à part.

Après la belle journée passée à Naples, nous avons repris la mer. Comme plusieurs jours devaient encore s'écouler jusqu'à notre arrivée en Égypte, nous résolûmes d'organiser notre vie, de lire, de travailler, de faire notre correspondance. Mais lorsque le temps est beau et que l'on côtoie, comme nous le faisons en ce moment, des pays ravissants et pleins de souvenirs, les heures passent vite à bord...

En quittant Naples, nous avions encore des regards de regrets pour sa belle campagne, pour le Vésuve que nous saluons une dernière fois, pour les ruines de Pompéi que nous aurions été si heureux de visiter; puis nous reprenons la pleine mer jusqu'au détroit de Messine. Voici encore un volcan, mais bien petit celui-là. C'est le Stromboli, couronné d'un panache de fumée qui s'élève au-dessus de la mer comme un véritable bouillonnement de lave. Un peu de gazon et quelques arbres rabougris sont la seule végétation qui l'entoure. Nous voici au



Malte. — Le port de La Valette.

détroit de Messine : Gare à nous! car nous manœuvrons entre deux gouffres célèbres et nous ne dirons plus maintenant sans y rien comprendre : Tomber de Charybde en Scylla. Heureusement nous n'avons éprouvé qu'une légère secousse en traversant ce passage dangereux.

La ville de Messine nous apparaît tout entourée de verdure, étayée sur une pente rapide. A droite, nous apercevons la cime blanche de l'Etna ; à gauche, Reggio avec ses ravissantes maisons de plaisance, ses beaux châteaux, ses immenses couvents. Bien des souvenirs historiques sont réveillés en nous pendant cette belle traversée. Nous venons de passer près de l'île de Malte, qui n'est éloignée de la Sicile que de vingt-cinq lieues et de cinquante-cinq environ de la côte d'Afrique. Ce n'est qu'un rocher de sept lieues de long sur quatre de large, couvert d'une mince couche de terre végétale admirablement cultivée; elle compte plus de cent mille habitants, dont quatre mille hommes de garnison que l'Angleterre y entretient.

Le capitaine, en nous donnant ces détails, nous rappela les vicissitudes politiques de ce petit coin de terre possédé successivement par les Phéniciens, les Carthaginois, les tyrans de Sicile, les Romains, les Vandales, les empereurs grecs, les Arabes, les Normands, les Hohenstaufen, la maison d'Anjou, celle d'Aragon, qui la conserva jusqu'à 1530. C'est à cette époque que Charles-Quint céda Malte aux frères hospitaliers chassés de Rhodes par Soliman II. Ils prirent alors le nom de chevaliers de Malte, et l'île forma un petit État souverain électif qui, pendant plusieurs siècles, fut la terreur des pirates musulmans.

En 1798, Bonaparte s'empara de Malte, que les Anglais enlevèrent à la France en 1800. Par le traité d'Amiens, ils devaient nous la rendre, mais ils la gardèrent et furent confirmés dans cette possession en 1815.

Notre capitaine est vraiment très fort, et j'avoue que ma



Malte. — Port militaire.

science en histoire ne m'eût pas fourni le quart de ces détails circonstanciés.

Voici maintenant l'île de Candie (l'ancienne Crète aux cent villes) ; Damiette, qui nous ramène au temps des croisades ; au loin, le grand désert de l'Arabie avec tous les traits de l'Ancien Testament qui s'y rattachent. René et Linette s'attendrissent lorsque nous leur parlons d'Agar et d'Ismaël, des souffrances du pauvre petit enfant aban-



Une rue de Malte.



Entrée de Napoléon à Malte.

donné dans cette immensité de sable et qui serait mort, dévoré par une soif ardente, si Dieu, touché par la prière de sa mère, ne l'eût secouru.

Deux routes s'offraient à nous pour arriver à la mer



Port-Saïd.

Rouge, sur laquelle nous devions nous embarquer : Port-Saïd et le canal de Suez, œuvre gigantesque et admirable due au génie de M. de Lesseps, et la traversée de l'Égypte par le chemin de fer.

Mon oncle Charles, qui a déjà fait un séjour assez prolongé en Égypte, nous avait dépeint si souvent les

monuments de ce pays, qui a laissé tant de souvenirs dans l'histoire, que nous avions un grand désir de le visiter à notre tour. Il joignit ses instances aux nôtres, et mon père se décida à nous donner cette grande satisfaction.

CHAPITRE IV

DANS LEQUEL ON TRAVERSE L'ÉGYPTE A TOUTE VAPEUR

Les côtes de l'Égypte sont très basses, et nous n'apercevons Alexandrie que peu d'instants avant d'y arriver. Les portefaix qui nous assaillent au moment où nous débarquons sont juste assez vêtus pour loger cette atroce vermine qui est passée dans les habitudes des Orientaux.

Il y a sur le port et dans les rues qui l'avoisinent un mouvement dont il est difficile de se faire une idée. La foule y est certainement plus compacte que sur les boulevards de Paris les jours de fête. On rencontre beaucoup de voitures découvertes, précédées d'un séis qui semble plutôt voler que marcher, tant sa vitesse est grande. Et, comme contraste, voilà de longues files de chameaux qui interrompent sans cesse la circulation sans paraître s'émouvoir de tout le bruit qui se fait autour d'eux. Au milieu de ce tohu-bohu, nous remarquons un grand nombre de costumes européens. Au détour d'une rue, nous apercevons cependant deux femmes revêtues d'un long

drap blanc, le visage couvert d'un masque noir, cela nous rappelle l'Égypte que nous pourrions oublier en voyant les nombreuses constructions européennes qui bordent les rues.

Nous allons voir la colonne de Pompée, l'aiguille de Cléopâtre, qui ressemble en moins beau à l'obélisque de la place de la Concorde, la mosquée aux mille colonnes, le nouveau palais, les fortifications et l'arsenal de marine, etc.

Nous avions hâte de prendre la route du Caire ; aussi restâmes-nous peu de jours à Alexandrie.

Le chemin de fer, en quittant cette ville, traverse de riches cultures, de superbes plaines semées de bouquets de dattiers. Nous voici sur les bords du Nil. Quel admirable paysage ! Tout y paraît solennel, et nous éprouvons une véritable émotion lorsque nous nous trouvons près de ce fleuve célèbre. Que de souvenirs il réveille en nous ! Sésostris, Moïse, Alexandre, saint Louis, Napoléon... Il porte la richesse partout où il va ; aussi laisse-t-on couler ses eaux sans s'inquiéter jamais de la route qu'elles prennent ; c'est la fécondité qu'elles donnent à la terre qu'elles couvrent...

Le chemin de fer, qui s'écarte le moins possible de la ligne droite, le traverse bien des fois jusqu'à son arrivée au Caire.

La ville n'apparaît que peu à peu ; la citadelle, quelques toits se laissent d'abord apercevoir, enfin le panorama complet du Caire se déroule à nos yeux charmés.



Vue générale du Caire.

La ville a une grande étendue, bien qu'elle ne soit point très peuplée. Son enceinte renferme autant de terrains vagues que de maisons. L'Esbekieh, le Mouski sont très fréquentés. C'est à cette dernière artère principale que viennent se rattacher toutes les ruelles du bazar, ce quartier où, dans les villes d'Orient, chaque industrie occupe



Les pyramides.

sa région spéciale comme dans nos foires de province. Que de choses admirables réunies! Que de tentations dans cet entassement d'articles de tous genres! Depuis les armes damasquinées et les cimeterres sur la lame desquels sont gravées des sentences du Coran, jusqu'à ces meubles incrustés, ces pantoufles brodées d'or, ces chibouks à tuyaux d'ambre, ces blagues et ces étuis à cigares, ces brûle-parfum, ces fioles d'essence, etc., nous voudrions tout acheter, tout emporter...

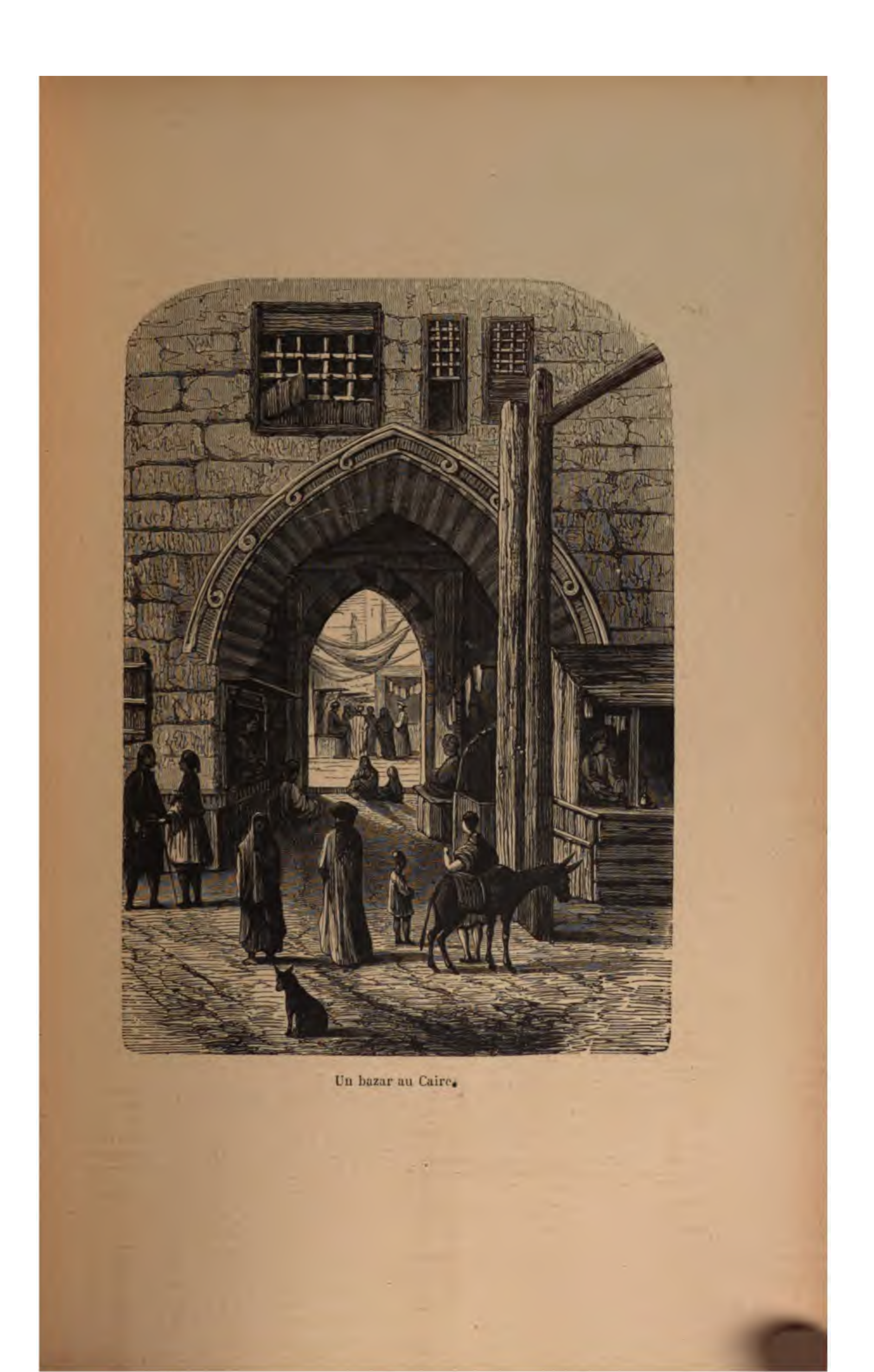
Les villas des Européens et des fonctionnaires égyp-

tiens, bâties dans le goût italien sont toutes réunies sur les boulevards. L'intérieur des maisons ne présente pas en général un grand luxe : peu de meubles, un divan



La fille de Pharaon.

circulaire, quelques fauteuils en bambou et quelques tables, tel est en général l'ameublement des appartements dans lesquels nous pénétrons au Caire. Ici point de brillants équipages, point de nombreux domestiques comme



Un bazar au Caire.

dans le reste de l'Orient et cependant rien n'est charmant comme la vie au Caire, car le climat y rend tout facile. Les places publiques servent de dortoirs à une popula-



Mariette-Bey.

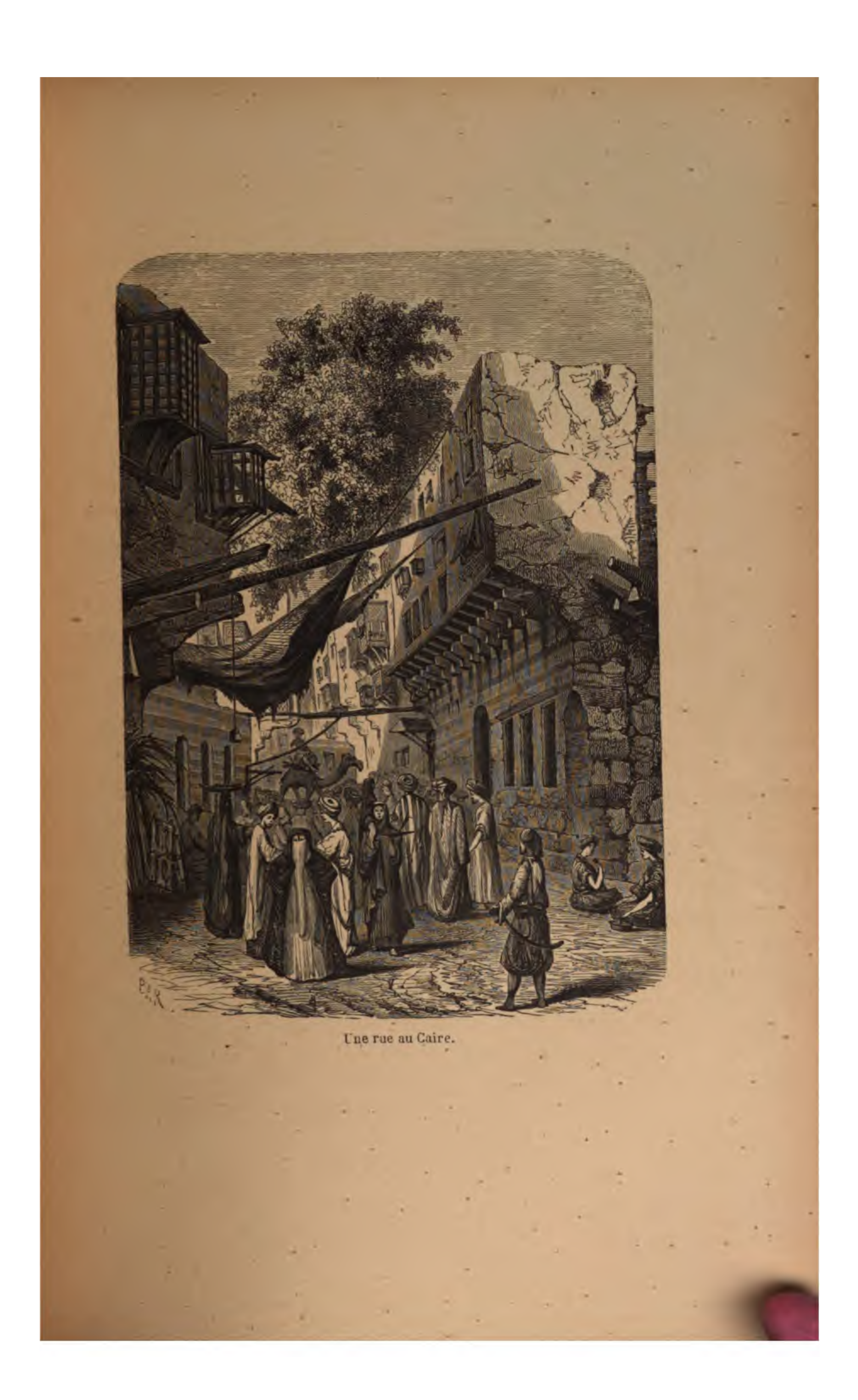
tion qui vit en plein air, n'ayant pour abri que la voûte du ciel et quelques haillons pour vêtements. Mais la lumière du soleil rend tout pittoresque. La nature est si admirable dans son inaltérable stabilité ! A chaque pas, de

nouveaux souvenirs s'éveillent, et il semble que ceux qui nous ont précédés sur ce sol si riche vont se lever encore devant nous. Sur les bords du Nil, on nous a montré l'endroit où la fille de Pharaon recueillait le frêle esquif qui servait de berceau au jeune Moïse ; un peu plus loin, l'arbre qui couvrit la sainte Famille de son ombre pendant son séjour en Égypte.

Mariette-Bey, ce célèbre linguiste chez lequel mon oncle Charles fut heureux de retrouver le si bon accueil qui l'avait charmé lors de son premier voyage en Égypte, nous fit assister à une de ces séances des derviches tourneurs, qui sont l'une des curiosités de l'Orient. La musique qui accompagne leur danse est d'abord douce et lente. Elle s'accentue peu à peu et dure plus d'une heure. On éprouve une singulière impression en voyant passer cette ronde frénétique qui, à force de rapidité, semble immobile. Les bras en croix, la tête jetée en arrière, la poitrine haletante, le regard complètement fixe, ces malheureux tournent jusqu'au moment où ils tombent complètement épuisés. C'est un assez triste spectacle auquel on n'est pas tenté d'assister une seconde fois.

Quelle ravissante promenade nous avons faite hier soir aux environs de la ville ! La lune jetait ses rayons blancs et clairs sur cette belle nature, que nous ne nous lassions pas d'admirer. Le long de la route, de nombreux fellahs avec leur vêtement et leur turban de coton bleu ou blanc, leurs formes élégantes et vigoureuses, quelques voitures découvertes peu luxueuses, bien qu'elles se paient dix francs l'heure, animaient le paysage.

Le temps pressait, nous savions l'oncle Tcha-gan impatient de nous voir arriver, et ce n'était qu'un passage à



Une rue au Caire.



Derviches tourneurs.

travers l'Égypte que mon père nous avait accordé. Passage, hélas! trop court, tant de choses restaient à visiter! Thèbes, Louqsor, Karnac, Memphis, les pyramides, les tombeaux des rois, etc... A notre retour en France, nous resterions deux mois en Égypte, nous disait mon



Caravansérail.

oncle. Tout en enregistrant cette bonne promesse, nos regrets subsistaient.

Enfin, après une visite rapide au cimetière de Bab-el-Hasr, où nous fûmes frappés de la singulière disposition des tombes et de la forme particulière des pierres tumulaires, nous quittâmes le Caire.

Nous eussions bien préféré à la voie rapide du chemin de fer former une caravane, subir les fatigues et les privations des longs voyages à dos de chameau, coucher dans quelques caravansérails, que de nous trouver ainsi en peu d'heures à Suez pour y reprendre en grande hâte le chemin direct de la Chine.



Le cimetière de Bab-el-Hasr au Caire.

7

CHAPITRE V

OU L'ON RENCONTRE POUR LA PREMIÈRE FOIS LI ET CHU

Nous ne restons que deux heures à Suez, ville peu intéressante, du reste, et dont la population se compose de Malais, de Chinois, de nègres et de Portugais. On nous prévient que le bâtiment sur lequel nous allons prendre notre passage va lever l'ancre et qu'il faut nous hâter. Nous montons tous dans la chaloupe qui doit nous conduire au paquebot, et bientôt après nous voguons sur la mer Rouge.

Les travaux de manœuvre sont exécutés par des matelots malais aux larges chapeaux de paille et par des nègres couverts de haillons. Les passagers sont de tous les pays : quelques Français, un plus grand nombre de Hollandais, d'Anglais, d'Allemands, d'Espagnols, d'Italiens et deux jeunes Chinois, dont la présence fait la joie de René. C'est lui le premier qui nous les signale ; ils étaient sur le pont à quelques pas de nous, et nous ne les avions pas remarqués. Ils furent accostés par des Espa-

gnols qui les questionnèrent probablement, car je les entendis répondre très distinctement : « *Quomodo?* » et peu après : « *Non intelligo.* » A ces mêmes Espagnols qui leur offraient quelques fruits, l'un d'eux dit de la manière la plus gracieuse en portant la main sur le cœur : « *Gratias tibi, domine.* »

Le capitaine nous apprit qu'ils arrivaient d'Europe, où ils avaient séjourné plusieurs années.

Li et Chu étaient les deux fils d'un riche négociant de Canton, qui les avait envoyés passer deux ans au collège de Cherbourg et une année en Angleterre, afin qu'ils apprissent la langue et les usages de ces deux pays. Leur père avait dérogé ainsi aux us et coutumes des Célestials, qui sont convaincus que rien n'est parfait que ce qui est de la Chine et que les autres peuples sont des barbares. Mais l'expérience lui avait appris l'immense avantage de pouvoir traiter directement et sans l'intermédiaire des interprètes avec les négociants d'Europe, et il s'était décidé à rompre avec les traditions. Il avait quatre fils, il en envoya deux chez les *barbares* et garda les deux autres près de lui.

Li et Chu étaient, malgré leur teint cuivré, deux beaux jeunes gens, d'un physique agréable, toujours gais et de bonne humeur.

Ils n'avaient point de barbe, et leurs cheveux ramenés très lisses sur le derrière de la tête y formaient une tresse qui descendait jusqu'aux talons. Ils avaient des bas de toile blanche, une robe courte de drap bleu de ciel avec de larges manches pareilles et de hautes manchettes

blanches retroussées, le tout recouvert d'une longue veste noire à boutons de cuivre qu'ils se hâtèrent de retirer, vu la haute température que nous subissions. Leur coiffure consistait en un bonnet d'étoffe noire à bords relevés recouvert d'une calotte bleu de ciel surmontée d'une petite houppe en soie rouge.

Nous ne pouvions manquer de nous entendre avec ces jeunes polyglottes, et nous avions hâte de faire leur connaissance. Au déjeuner, nous nous plaçâmes, Edmond et moi, à table à côté d'eux. Bien que les mets fussent apprêtés à la manière française et qu'ils eussent comme nous des cuillers et des fourchettes, ils décrochèrent à leur côté les deux petites baguettes d'ivoire garnies d'argent bien arrondies, unies et brillantes, dont les Chinois se servent pour saisir leurs aliments. J'avoue que j'étais un peu effrayé d'abord à la pensée que, quelques semaines plus tard, je devrais moi aussi me servir de ces bâtonnets; mais je fus complètement rassuré en les voyant fonctionner entre les mains de mes jeunes voisins; leur maniement me parut des plus faciles.

La conversation fut vite engagée entre nous. Aux premières paroles qu'Edmond leur avait adressées en français, ils avaient répondu dans la même langue, et grâce à la facilité avec laquelle les jeunes gens se lient entre eux, nous devînmes bientôt fort bons amis. Ils connaissaient mon oncle de Canton, qui était en relations suivies avec leur père; ils en parlaient avec respect, et je vis que nous gagnions infiniment dans leur estime à être les neveux de Tcha-gan.

Mon père et mon oncle goûtèrent beaucoup aussi la

conversation de Li et de Chu. Ils nous donnèrent de précieux renseignements. Par eux nous apprîmes que mon oncle avait une des premières situations de Canton, qu'il possédait une immense fortune, que son habitation était une des plus belles et des plus vastes de la ville, qu'il avait, sur les bords du Yué-ho, une villa ravissante.

Il était, nous dirent-ils, très bienfaisant et accueillait avec une grande libéralité les Français qui se trouvaient dans la gêne. Chu raconta comment, l'année de leur départ, il avait recueilli un jeune voyageur tombé malade à Canton et l'avait gardé pendant trois mois chez lui, l'entourant des soins et des attentions les plus délicates.

Ils nous apprirent aussi que mon oncle avait perdu ses deux enfants en six mois et que, depuis cette époque, il était toujours resté triste. Il n'avait plus qu'une nièce à Canton, la fille de la sœur de sa femme, mariée à un mandarin dont Li et Chu nous firent beaucoup d'éloges.

« Ils ont une bien jolie famille, ajoutèrent-ils : quatre enfants ; le fils aîné a passé ses examens avec nous, et le dernier a cinq ou six ans à peine. Les deux filles sont, dit-on, fort belles, l'aînée surtout.

— Ne l'avez-vous jamais vue ? demanda mon père.

— Oh ! non, jamais, car dans notre pays les jeunes filles ne sortent pas. »

Mon oncle Charles profita plus que tout autre de la société des deux frères. Il avait beaucoup étudié les langues

et les littératures orientales ; souvent il assistait aux cours de M. Julien, mais de là à pouvoir causer avec les habitants de la Chine, il y a certainement bien loin. Nous apprîmes quelque mots, quelques phrases usuels, et René et Linette étaient très fiers de dire chaque matin bonjour en chinois à leurs nouveaux amis.

De leur côté, Li et Chu, étaient tout étonnés de la science de mon oncle, qui connaît l'histoire de leur pays, les maximes de leurs sages et surtout celles de Confucius, qui leur parle de leur commerce, de leur agriculture, etc.

Ce qui éloigne de nous les Chinois, c'est notre ignorance complète de tout ce qui les concerne. Les Européens possèdent beaucoup de connaissances dont ils ne se rendent pas compte, ils constatent seulement que les hommes qui nous représentent dans leur pays et dont nous vantons la capacité et la science ne savent rien de la Chine et n'en veulent rien apprendre. Comme ils sont par nature très orgueilleux, qu'ils croient impossible que leur empire ne soit pas le premier du monde, ils sont très flattés quand on leur parle de leurs lois, de leurs institutions et que l'on témoigne de l'admiration pour elles.

La chaleur est atroce sur la mer Rouge, malgré la tente dressée sur le pont pour nous préserver des rayons du soleil, malgré le pankah, ce grand éventail de soixante à quatre-vingts centimètres de large sur plusieurs mètres de long qu'un domestique tire avec un mouvement aussi régulier que celui d'un sonneur de cloches, nous souf-

rons beaucoup, et il semble par moment que nous allons
tre asphyxiés.

Pendant presque toute la traversée, on aperçoit la



Les rochers d'Aden.

terre. Les sommets des montagnes apparaissent au loin, le mont Sinaï se distingue parfaitement.

Après quatre jours de navigation, nous passons devant la terre désolée qui s'appelle l'île de Périm; elle appartient aux Anglais, qui sont obligés de changer sans cesse

la garnison à cause du spleen qui s'empare des malheureux militaires enfermés dans la forteresse.

Enfin, le sixième jour, nous arrivons à Aden, située à douze cents lieues de Marseille.

Quelle joie de descendre à terre !...

Aden est aux Anglais, qui l'ont fortifiée. On n'aperçoit tout d'abord que des remparts et des canons. Pour y pénétrer, il faut traverser deux tunnels et franchir une porte fortifiée gardée par de nombreux soldats. Enfin on débouche dans une grande plaine terminée de trois côtés par des rochers très élevés qui ont une apparence de fer rouillé. La mer occupe le quatrième côté.

Pour la visiter, nous montons tous sur des ânes qui, dans l'Orient, sont très vigoureux. Partout nous rencontrons des Arabes dans un costume des plus primitifs ; ils tiennent une houlette à la main et conduisent de longues files de chameaux. Les maisons sont élégantes et coquettes. On est parvenu, malgré la sécheresse du climat à y faire pousser quelques arbres. Nous nous arrêtons devant plusieurs bazars et nous allons jusqu'aux fameuses citernes de Salomon, réparées par les Anglais. Elles fournissent la seule eau qui se trouve dans ce pays brûlant.

CHAPITRE VI

OU LE DOCTEUR EDMOND EST APPELÉ EN CONSULTATION

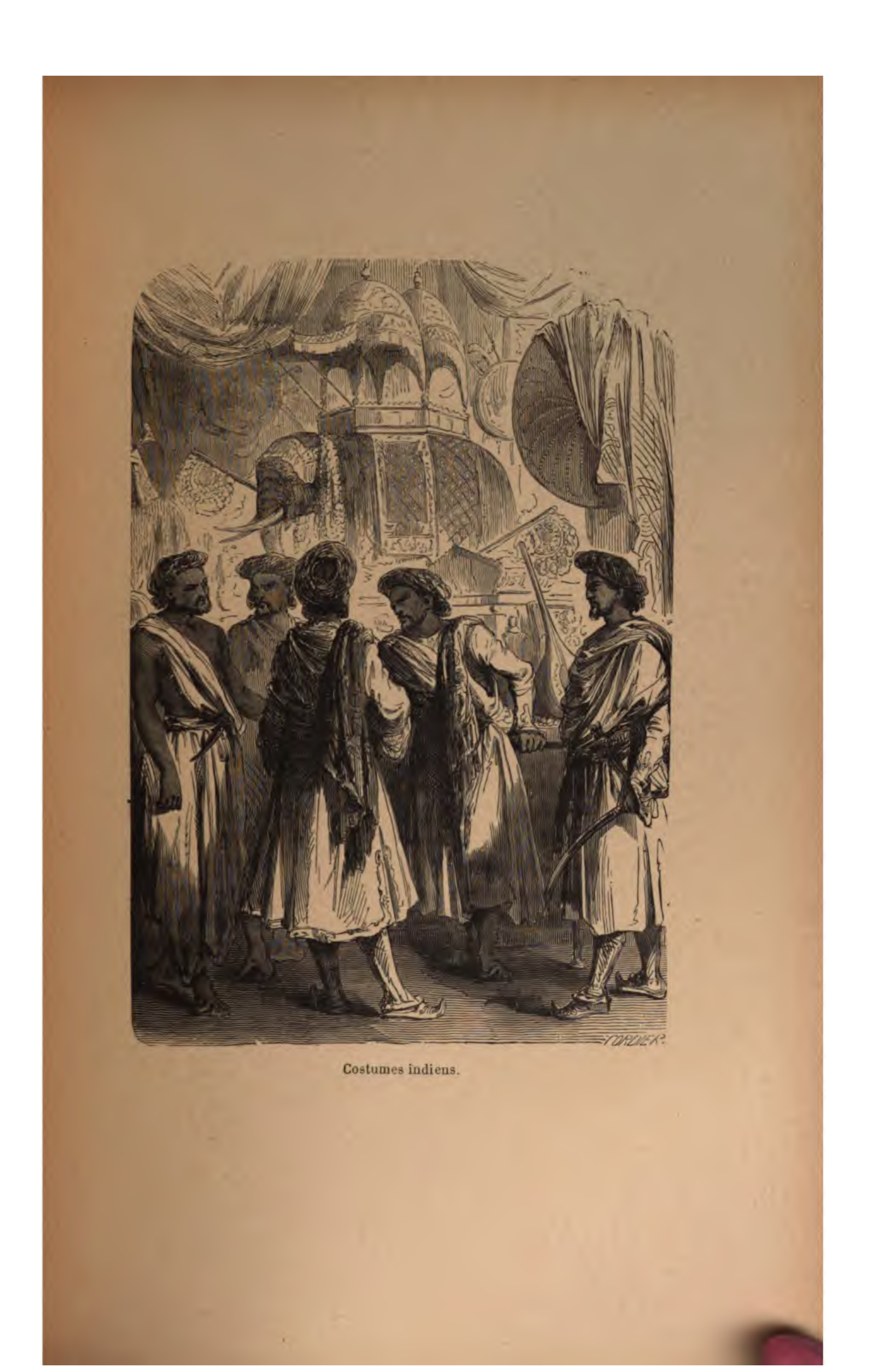
Nous voici embarqués de nouveau, nous dirigeant de l'ouest à l'est. Nous passons près de l'île Socotora qui a été achetée tout dernièrement par les Anglais. La canne à sucre et le café s'y cultivent sur une grande échelle.

Cette traversée, qui doit durer au moins dix jours, avait tout d'abord été favorisée d'un temps splendide : ciel pur et sans nuage, calme parfait, mais toujours chaleur accablante. Mille lieues nous séparent de Ceylan. La patience est donc nécessaire aux passagers qui sont pour la plupart éprouvés par de cruelles démangeaisons qui nous font tous ressembler à des homards en ébullition. Cela s'appelle avoir des bourbouilles. Comme tout le monde est affecté de ce mal, on finit par en prendre son parti. Mais voici une diversion dont nous nous serions bien passés. Le vent s'élève, la tempête gronde pendant trois longs jours; impossible de se tenir sur le pont, qui

est balayé par les vagues furieuses, à moins de se faire lier à l'un des mâts. Il faut rester enfermé dans le salon ou dans les cabines, où l'on étouffe littéralement. Le mal de mer a repris possession de la plupart des passagers; ma mère et ma sœur Charlotte sont tout à fait malades, mon père et mon oncle Charles paient aussi leur tribut, et, après avoir lutté pendant deux jours, je succombe à mon tour. Les pauvre Jacques est repris de tous ses désespoirs. Les domestiques chinois qui font le service à bord et qui supportent, sans broncher ce terrible assaut, se moquent de lui à qui mieux mieux. René et Linette sont toujours vaillants, ainsi qu'Edmond, qui nous visite tour à tour, nous soigne, nous encourage et remplit à merveille son rôle de docteur; aussi, à partir de ces jours néfastes, lui donnons-nous ce titre, guidés par un sentiment de reconnaissance. Nous le nommerons donc toujours maintenant le *docteur* Edmond.

La mer se calme, le ciel s'éclaircit, le soleil apparaît à l'horizon et les santés se rétablissent. Nous voici près de débarquer à Ceylan, dont nous apercevons les côtes. Nous allons donc passer un jour dans l'Inde ; mais il paraît que nous avons un mauvais pas à franchir avant d'arriver à Ceylan, à cause des rochers qui sont sous l'eau et où un grand nombre de bâtiments s'avarient et se perdent ; aussi prend-on beaucoup de précautions avant d'entrer dans la baie; mais cela ne m'inquiète guère; bien d'autres y sont passés, nous y passerons aussi. En attendant le moment de monter sur les petites embarcations qui doivent nous y conduire, nous faisons tous notre toilette en grande hâte et nous déjeunons de fort bon appétit.

Au moment où nous débarquions, la côte se pré-



Costumes indiens.

sentait devant nous en amphithéâtre; çà et là se détachaient, au milieu de forêts de cocotiers qui s'élèvent comme de magnifiques colonnes couronnées d'un chapiteau de verdure, de riantes et coquettes habitations à gracieuses vérandas dominant la mer. Le port est couvert de légères pirogues indiennes maniées par des hommes à la figure bronzée, au type superbe. En mettant pied à terre, nous sommes assaillis par une véritable avalanche d'hommes jaunes qui se précipitent sur nos colis, mais les *policemen* arrivent, et tout rentre dans l'ordre.

Nous trouvons à Ceylan un bon hôtel tenu par des Français, et nous nous réjouissons de pouvoir enfin coucher dans de vrais lits. Il faut avouer qu'ils sont bien durs; car ici, sans doute à cause de la chaleur, on ne fait que des matelas de varech. Mais à notre âge, on n'y regarde pas de si près, et dans mon grand lit, qui avait bien six pieds carrés, tout entouré d'une légère moustiquaire, je dormis de bon cœur jusqu'au matin.

Mon oncle vient nous réveiller de bonne heure, Edmond et moi, pour faire une promenade matinale et gagner ainsi une heure ou deux. L'île est si belle, que l'on voudrait en voir tous les sites. On prétend qu'Adam, chassé du paradis terrestre, vint s'y réfugier, et la plus haute montagne, que nous aurions bien voulu gravir, porte, sans doute par suite de cette tradition, le nom de Pic Adam.

C'est dans cette promenade que je vis pour la première fois cultiver le riz. Une multitude d'indigènes piétinaient dans une eau bourbeuse qui bordait la route tout en le semant. Ils ne se servent jamais d'autres outils que de

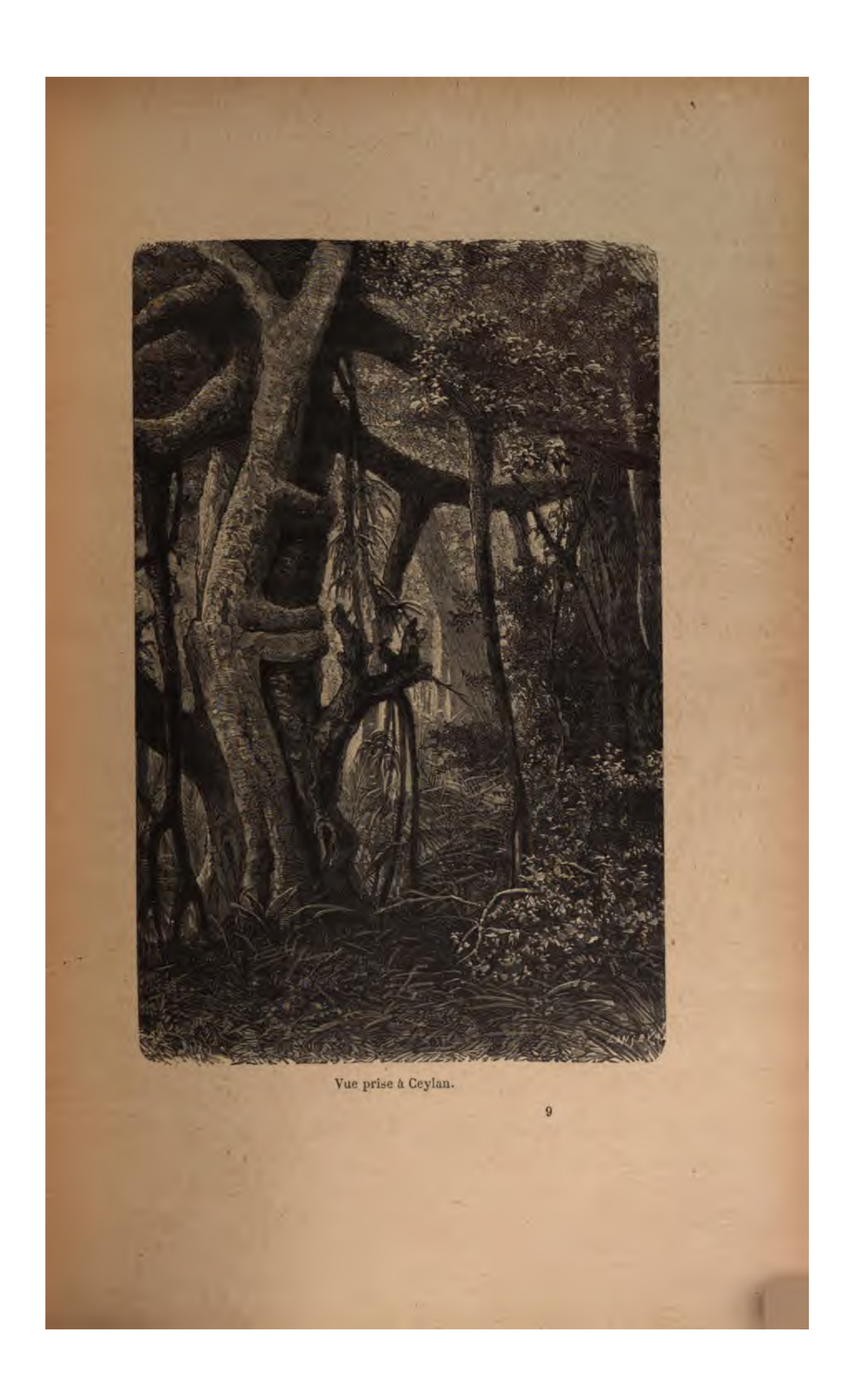
leurs pieds pour enfoncer cette graine, si précieuse pour eux, puisque le riz est la base de leur alimentation.

Nous ne pouvions revenir de notre admiration à la vue



Voiture indienne.

de ces magnifiques forêts si différentes des nôtres, où les cocotiers atteignent des hauteurs prodigieuses. En notre qualité d'Européens, nous étions suivis par une troupe d'enfants qui sautaient et gambadaient autour de nous. Nous leur jetâmes quelques pièces de monnaie, et l'un



Vue prise à Ceylan.

d'eux, pour nous marquer sa reconnaissance, grimpa sur un cocotier et nous offrit quelques noix dont nous bûmes avec une grande satisfaction le délicieux lait. Celles que l'on achète à Paris ne peuvent donner l'idée de la fraîcheur de celles-ci ; car le lait de coco, pour avoir toutes ses qualités doit être bu quand on cueille le fruit.



Chasse aux éléphants.

Il y a dans ces bois un grand nombre de singes qui nous amusèrent quelques instants par leurs gambades et leurs grimaces.

Quant aux éléphants que nous voudrions bien voir sous ces ombrages, ils n'apparaissent nulle part. Ils habitent

au plus profond de ces forêts dans lesquelles se font des chasses magnifiques. Que ne pouvons-nous assister à l'une d'elles !

Mais il faut reprendre le chemin de l'hôtel, où ma mère nous attend.

Au retour, notre guide nous montra une petite maison légèrement construite en bambou, habitée par une famille indoue qu'il connaissait.

Il avait compris pendant notre promenade qu'Edmond était médecin.

« Le père est très malade, nous dit-il; si vous vouliez lui donner un conseil en passant, peut-être le guéririez-vous.

— Bien volontiers, » répondit mon cousin.

Nous voici donc franchissant le seuil d'une maison indienne.

Le spectacle qui frappa nos regards était en même temps des plus tristes et des plus grotesques. Toute une famille en pleurs : mère, fils, jeune fille et petits enfants entouraient un lit sur lequel était étendu un vieillard agonisant qui tenait entre ses doigts crispés la queue d'une vache qu'un jeune serviteur maintenait en place.

Notre guide dit quelques mots à la femme du moribond, qui secoua tristement la tête.

Elle s'écarta cependant en faisant signe à Edmond d'approcher du lit.

Le docteur tâta le pouls du malade et constata qu'il était perdu. Il conseilla seulement d'humecter les lèvres du pauvre mourant avec un breuvage fortifiant.

Nous sortîmes, et aussitôt que nous rencontrâmes Li et



Maison à Ceylan.

Chu, nous leur demandâmes l'explication de ce singulier spectacle. Il nous dirent que les Indiens regardaient la vache comme une incarnation de la déesse Lackini, nourrice de l'Univers.

Tuer une vache est un attentat puni de mort chez les Indous.

Le malheureux qui a commis ce crime par mégarde doit, pendant trois mois, pour obtenir son pardon, se

livrer à une suite de pénitences et de purifications des plus pénibles, tout en suivant un troupeau de vaches.

Le code de Manou n'oublie pas les intérêts de la caste sacerdotale, car, après la description minutieuse de toutes ces purifications, il ajoute une petite clause qui n'a l'air de rien et qui a cependant une grande importance pour les brahmanes.

« En outre, dit-il, lorsque sa pénitence est entièrement accomplie, que le coupable donne dix vaches et un taureau; ou, s'il n'en a pas le moyen, qu'il abandonne tout ce qu'il possède à des brahmanes versés dans le Veda. »

Ce qui peut arriver de plus heureux à un vrai croyant, c'est de mourir en tenant la queue d'une vache. S'il n'est pas alors transporté tout droit dans le ciel, il est sûr, au moins, que son âme, en quittant son corps ira dans celui d'une vache et recevra ainsi tous les hommages et toutes les attentions délicates que l'on prodigue à cet animal.

Le salut du pauvre Indou que nous venions de visiter était donc assuré aux yeux de sa famille, puisqu'elle avait pu lui procurer cette inestimable faveur.

Lorsque les Indous veulent rendre leur serment plus solennel, ils le prononcent aussi sur la queue d'une vache.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes tout le monde debout se préparant pour une excursion en voiture dans l'île, et aussitôt le déjeuner, nous partîmes. Les routes sont parfaitement entretenues et macadamisées. Nous trouvons

partout une grande animation, nous rencontrons des marchands des divers produits de l'île, et ils sont nombreux. Voici des mangues, fruit délicieux qui ressemble à une amande verte, mais beaucoup plus gros et dont la chair est toute parfumée; des bananes qui sont exquises dans ce pays, des pamplemouses aussi grosses qu'un petit melon, des pastèques excellentes, des oranges de toutes les sortes. Nous achetâmes quelques-uns de ces fruits, mais nous devions les retrouver ailleurs.

L'île est très fertile, tout y pousse sans la moindre culture, à cause des pluies abondantes. Nous y cueillons des branches de cannelle et des noix de muscade.

L'herbe est si fraîche, que nous descendons de voiture pour marcher un peu. Tout à coup, ma petite sœur Linette, qui s'était baissée pour cueillir quelques fleurs, se relève effrayée.

« Qu'y a-t-il? lui demanda ma mère dont la pensée se reporte aussitôt sur les serpents qui sont très nombreux dans l'île.

— Il y a, répondit-elle les larmes aux yeux, que cette jolie petite plante, là-bas, que j'ai voulu cueillir, a fait un mouvement comme pour s'enfuir. »

Mon oncle la rassura en lui expliquant qu'elle avait touché à l'une de ces sensitives dont le sol de l'île est couvert, et que le caractère de cette plante est de refermer ses feuilles dès qu'on la touche.

Les habitants de Ceylan semblent naturellement assez

paresseux; leur nourriture, qui se compose de fruits et de poissons, ne leur donne pas grand mal à trouver.

Leur costume est des plus simples et des plus primitifs: une corde autour des reins, qui sert à fixer un morceau d'étoffe d'une fort petite dimension à laquelle les femmes ajoutent une toute petite blouse qui est très décolletée. Elles portent leurs cheveux de toute leur longueur et les graissent avec une huile qui a une odeur des plus désagréables. Les hommes conservent leur chevelure longue relevée sur le front.

Les Cingalais se divisent en trois grandes castes: la caste royale, celle des brahmes ou prêtres; celle des marchands, cultivateurs ou bergers; enfin la caste nommée Soudra, qui comprend la dernière classe du peuple.

Chacun de nous voulut avoir un souvenir de Ceylan. Nous achetâmes des petits éléphants en ébène, des corbeilles, des cannes, des bagues, quelques pierres précieuses, Ceylan étant le pays de la terre le plus riche en topazes, en rubis, en saphirs.

Le docteur Edmond revint triomphant avec un livre d'un genre tout particulier. Le papier est inconnu dans l'île; il est remplacé par de grandes feuilles d'une certaine espèce de palmiers que l'on colle sur des planchettes carrées, après leur avoir fait subir une préparation spéciale. Ces planchettes, liées ensemble, forment un volume.

Il nous montra également un petit instrument de musique fort élémentaire, fabriqué dans l'île même et dont

les habitants aiment beaucoup le son. Il fit le bonheur de René auquel il le donna.

Il rapportait aussi du bétel, source de grandes jouissances pour les Cingalais. La feuille de bétel est mêlée à la noix d'arec, à du limon desséché, à du tabac et à du gambier, puis le tout est pilé dans un mortier. C'est cet affreux mélange que les habitants de l'île mâchent constamment avec délices et qui rend leurs dents complètement noires, ce dont ils sont bien loin de se plaindre, considérant cette coloration comme un embellissement.

Nous ne voulûmes pas quitter Ceylan sans avoir visité le temple de Bouddah, le dieu des Indiens. Il est situé sur une hauteur et entouré d'arbres magnifiques. L'autel est en marbre blanc, taillé en dôme ; autour se trouve une sorte de tablette également en marbre sur laquelle chaque pieux Indou doit le matin déposer une offrande qui consiste en fruits ou en fleurs.

En pénétrant dans ce temple, on est tout d'abord frappé de la demi-obscurité qui y règne. Sur les murailles, des fresques qui représentent les nombreuses incarnations de Bouddah; mais nos regards sont attirés par l'immense dimension donnée au dieu, représenté couché, appuyé sur le coude et nous regardant avec une fixité effrayante. Cette statue en pierre, peinte de toutes les couleurs, a au moins dix mètres de long.

De chaque côté de Bouddah, il y a deux autres dieux accroupis dont la physionomie n'est pas plus agréable. Par un effet d'optique, il semble que leurs yeux remuent dans leur orbite et vous suivent dans toutes les directions.

A côté du temple est un monastère où demeurent quelques bonzes ou prêtres de Bouddah, qui ont pour mission de garder ses ossements. Nous exprimons le désir de les voir, mais il paraît que ce n'est pas l'heure où doit être faite cette exhibition.

CHAPITRE VII

OU LI ET CHU RETROUVENT DES COMPATRIOTES

Après toute une semaine de traversée, nous apercevons enfin quelques arbres. C'est Sumatra tout entourée de petits archipels dont ces îles semblent de véritables bouquets de verdure. On voudrait aborder, se reposer sous ces arbres si frais et si beaux, mais ces îles sont presque toutes désertes à cause des serpents qui les ont choisies pour leur demeure.

Voici Singapour, qui est le rendez-vous de toutes les nations de la terre. Les bateaux à vapeur y abondent et on les compte par centaines dans un même jour; rien n'était curieux comme l'aspect de la table d'hôte dressée dans une immense galerie et autour de laquelle se trouvaient réunis des habitants de pays si divers. L'animation et la gaieté étaient générales. Tous ces voyageurs venant des quatre coins du monde étaient heureux des quelques heures de halte dont ils jouissaient avant de reprendre la mer. On parlait toutes les langues; les costumes étaient

des plus bigarrés : ici, des Chinois dans leurs longues robes de soie ; là, des Arabes avec leur grand turban et leurs vêtements flottants ; plus loin, des Anglais, des Espagnols, des Indiens. Le service était fait par des domestiques chinois vêtus de blanc et par des Malais presque nus.

La ville de Singapour est, comme son port, un mélange de toutes les nations. On y compte de quatorze à quinze mille Malais, soixante mille Chinois, treize mille Indiens, Malabars, Klings et Bengalis, et six mille Arabes et Persans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces habitants sont pour ainsi dire parqués par nationalité, en sorte que l'on pourrait étudier les mœurs et coutumes de chaque peuple sans quitter Singapour.

Cinq à six mille Européens occupent le centre de la ville, où ils ont leurs comptoirs. Nous nous empressâmes de visiter ce quartier, qui n'a rien de bien remarquable. Quelques arcades entourant un bassin dont l'eau est loin d'être claire constituent ce que l'on appelle le *Commercial Square*.

Pour visiter la ville, nous avions plusieurs de ces petites voitures du pays destinées aux voyageurs, sorte de breaks à quatre places, traînés avec une vitesse extrême par de petits poneys. Comme il n'y a pas de siège, des Indiens, le plus souvent des enfants, servent de cocher en trottant à pied de chaque côté du cheval ; l'un est pourvu des rênes et l'autre du fouet. Nous avons vu, mais sans pouvoir nous y arrêter, ces nombreuses boutiques en plein vent qui ne sont autres que de petites tables avec du café, de la friture, des ragoûts, qui cuisent ainsi au grand air. Les Chinois arrivent avec leurs baguettes, achètent une



Sumatra.

portion et la consomment sur place. Les Malais font de même; plus primitifs, ils se servent de leurs doigts.

Ici, comme en Chine, chaque corps de métier a sa rue. Il y en a une pour les cordonniers, une pour les bijoutiers, et ainsi de suite.

René et Linette avaient entendu parler de la rue des Oiseaux, et mon père avait promis de leur en acheter quelques-uns. Aussi, dès notre arrivée à Singapour, demandaient-ils à chaque sortie si l'on irait voir les oiseaux. C'est, du reste, un charmant spectacle que ces nombreuses boutiques entièrement occupées par des oiseleurs. Il y a là une telle variété de formes, de couleurs, de chants!...

Linette et René auraient voulu tout emporter; mais il fallut se restreindre, et l'on choisit quelques couples de petits oiseaux ravissants aux couleurs les plus bigarrées. Le rouge, le vert, le bleu, le violet produisaient sur leur plumage les plus chatoyants effets.

Une promenade sur le bord de la rivière nous étonna beaucoup; elle était pour ainsi dire couverte de jonques ou petits bateaux très légers qui servent au transport des marchandises et sont en même temps les seules habitations des bateliers.

Enfin, par un délicieux chemin, nous allâmes au jardin botanique qui est ici en grande réputation. C'est une colline plantée des plus beaux arbres indigènes, où se trouvent toutes les fleurs du pays, qui sont véritablement splendides de forme et de couleurs. Deux espèces d'ar-

bres nous frappèrent beaucoup : d'abord le palmier du voyageur, qui croît ici en grande quantité. D'immenses feuilles se développent en éventail au sommet de sa tige. La base de chacune de ces feuilles est un tube qui renferme environ la valeur d'un verre d'une eau très claire et très limpide, toujours fraîche et délicieuse à boire. Ce sont ensuite des banians, dont les branches produisent



Jouques.

des racines qui donnent naissance à d'autres branches de manière à former des fourrés pour ainsi dire impénétrables.

Li et Chu voulurent absolument nous ramener dans le quartier habité par les Chinois, que nous avions traversé en arrivant et que l'on appelle la ville chinoise. Elle se compose de grands boulevards coupés à angle droit par

d'autres boulevards et par des canaux dont l'eau est toujours croupissante et doit engendrer beaucoup de maladies et de fièvres. Les rues sont bordées de boutiques peu élégantes. C'est ici pour la première fois que je constate ce que les voyageurs appellent l'*odeur chinoise*. Je crois qu'elle serait très difficile à analyser. Il y a un mélange de musc, d'ail et de beaucoup d'autres espèces d'ingrédients.

Une porte entr'ouverte laisse échapper de fortes émanations de ce genre. Un Chinois qui nous croise apporte à l'odorat la même sensation désagréable.

Nos deux jeunes amis paraissaient tout heureux de se retrouver au milieu de leurs compatriotes; ils entrèrent dans plusieurs boutiques et y firent quelques achats.

Nous rentrâmes assez tard à l'hôtel, et cette nuit-là fut bien mauvaise, car nous avions dans la chambre qui avoisinait la nôtre une dame américaine qui souffrait d'une névralgie affreuse et qui poussa toute la nuit des cris aigus. Les chambres ne sont séparées l'une de l'autre que par un léger paravent qui n'atteint que la moitié de la hauteur des appartements. Nous participâmes donc, sinon aux douleurs, au moins à l'insomnie de notre voisine.

CHAPITRE VIII

OU L'ON SE RETROUVE POUR QUELQUES HEURES SUR LE SOL FRANÇAIS

Nous voici encore en mer; mais cette fois la traversée ne sera pas longue, puisque nous devons nous arrêter à Saïgon. Je veux relater ici un tout petit événement qui a fait rire les uns et pleurer les autres. Linette et René étaient fort occupés depuis le départ de Singapour des charmants oiseaux qu'ils en emportaient. Hier ils eurent la malencontreuse idée de placer dans chaque cage un petit vase plein d'eau, afin, disaient-ils, qu'ils pussent se rafraîchir en se baignant. Tout à l'heure, après le déjeuner, ils ont été visiter leurs chers oiseaux, qui avaient profité avec un grand empressement de l'eau mise à leur disposition. Quel ne fut pas l'étonnement de René et de Linette en jetant les yeux sur les cages, où ils ne virent plus les deux plus jolis, qui avaient été vendus pour des septicolores (oiseaux aux sept couleurs). Ils cherchent, ils comptent, et le nombre y est. Mais qu'est-il donc arrivé? En grande hâte ils viennent chercher ma

mère, qui était sur le pont, et lui racontent en pleurant l'inexplicable événement. Le capitaine, qui causait avec elle, se mit à rire.

« Ma petite Linette, lui dit-il, regardez de quelle couleur est l'eau dans laquelle vos jolis oiseaux se sont baignés. »

Et il expliqua à ma mère que les oiseaux achetés à Singapour avaient souvent des couleurs qui n'étaient pas bon teint. Les malheureux marchands les peignaient en rouge, en bleu, en vert pour les vendre plus cher. Le septicolore n'était donc qu'un oiseau des plus communs. Quand Linette eut cette explication, elle se consola et déclara qu'elle l'aimait mieux tout gris, puisque c'était sa vraie couleur...

Nous arrivons à Saïgon sans avoir essuyé aucune tempête à l'entrée de la rivière qui doit nous conduire à la ville. Il paraît que la navigation y offre quelques dangers dans l'obscurité ; et, comme il est soir, nous attendons le jour au pied du phare du cap Saint-Jacques. Enfin le pilote arrive et notre bâtiment s'engage dans ce fleuve si large à son embouchure qu'on le remonte longtemps sans en apercevoir les rives. Un peu plus loin, il traverse des forêts de palétuviers dont le feuillage épais a la consistance des arbres à feuilles persistantes.

Nous naviguons pendant huit heures ; les tournants sont nombreux et courts, ce qui cause beaucoup de retard.

La ville, que l'on aperçoit bien avant d'y arriver, paraît assez belle à distance, mais elle est triste ; les rues

sont désertes et quelques heures suffisent pour visiter les principaux établissements : celui de la Sainte Enfance, le Collège des missions étrangères, l'hôpital militaire, la cathédrale.

Le quartier chinois est ce qui nous a le plus amusés. Les boutiques des changeurs sont très singulières. Elles sont installées au coin des rues sur de petites tables carrées, surchargées de monceaux de monnaie. Les denrées alimentaires étant à très bas prix dans ce pays, il y a des pièces de monnaie qui ont une très petite valeur. La sapèque, avec laquelle on paie les fruits, les légumes, le poisson, etc., est la plus petite. Elle ressemble assez à un bouton percé d'un trou et on l'enfile dans des ficelles de bambou. On vend les sapèques par chapelet que l'on appelle ligature. On en a environ seize pour un sou et l'on se trouve fort embarrassé quand on en est dépourvu.

Il y a ici des cafés français, des théâtres français et une garnison française, dans laquelle mon père a retrouvé le capitaine Bertrand, qu'il connaissait. Il est resté avec nous tout le temps que nous avons passé à Saïgon, où il ne semble guère s'amuser. « C'est un beau pays, nous dit-il, qui serait habitable si on ne risquait pas à chaque instant d'y attraper quelque maladie qui peut vous envoyer dans l'autre monde. »

Il paraît, en effet, que l'on y respire un air très malsain, et que rien jusqu'ici n'a pu combattre les dangers qu'y courent les étrangers. Nos soldats et nos missionnaires en savent quelque chose. Lorsqu'ils y arrivent après l'âge de trente-cinq ans, il est rare qu'ils puissent résister plus de cinq ans.

Quant aux indigènes qui acceptent volontiers notre joug, ils ne sont pas atteints par les émanations empoisonnées des rizières. Leurs cultures sont belles et leur étendue s'augmente chaque année.

Un autre inconvénient, c'est la trop grande abondance des tigres qui exercent leur férocité jusque bien près de la ville.

Après être restés seulement quelques heures sur cette terre lointaine qui nous appartient, nous nous embarquons de nouveau.

La navigation est souvent difficile et quelquefois dangereuse dans la mer de la Chine, mais nous sommes particulièrement favorisés. Nous avons un temps splendide, seulement, hélas ! beaucoup trop chaud. Nous ne savons littéralement que devenir. Heureusement nous approchons de Hong-Kong.

Cette ville se présente aux voyageurs sous l'aspect le plus riant et le plus gracieux ; elle est construite en amphithéâtre, ce qui fait que toutes les maisons ont vue sur la mer. Elles sont très belles et appartiennent presque toutes à de riches commerçants anglais qui vivent là fort agréablement. Nous connaissions l'un d'eux, M. Thompson, qui nous a fait le plus gracieux accueil. Il n'a point voulu nous laisser descendre à l'hôtel et nous a offert une hospitalité qui a été pleine de charmes.

Mme Thompson est une femme très distinguée, et nous n'avons eu qu'un regret, celui de ne pas faire la connaissance de leur fils Henri, qui était justement allé faire un

voyage en Angleterre; mais son père nous a promis que nous le verrions à Canton, où il est quelquefois appelé par des affaires commerciales.

Nous avions été frappés, en arrivant, d'une particularité. Au moment de quitter le vaisseau, nous nous trouvons entourés de petites barques qui viennent nous prendre, ainsi que nos colis, pour nous conduire à Hong-Kong. Toutes sont montées par des Chinoises en larges panta-



Batelières chinoises.

lons. Plusieurs d'entre elles portent un baby fixé sur leur dos. Elles sont, du reste, très vigoureuses et transportent les colis les plus lourds aussi facilement que le feraient nos portefaix français.

Hong-Kong est une belle ville, très gaie, très propre, même dans le quartier chinois. La garnison anglaise fait plusieurs fois la semaine de la musique dans les jardins publics. Pour s'y rendre, les dames étrangères, anglaises et françaises, font assaut de toilettes ; quant aux dames chinoises, on ne les voit pas dans les lieux publics. C'est ici pour la première fois que nous nous sommes servis de

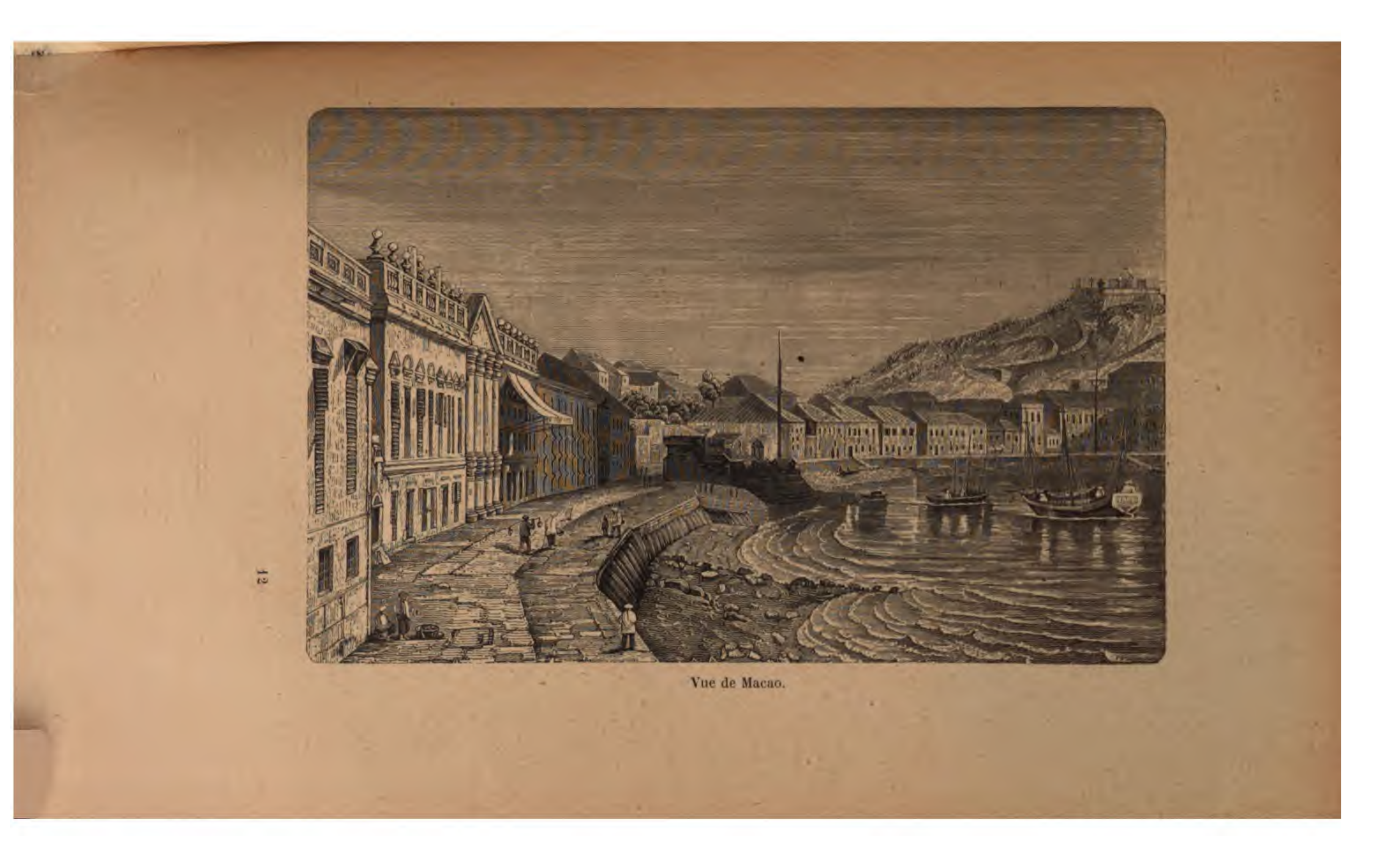
chaises à porteurs. On en trouve à louer sur presque toutes les places, mais les habitants riches ont chacun la leur. On ne rencontre aucun Européen à pied dans les rues, qui ont en général des montées rapides et très fatigantes pour la marche, et dont plusieurs même sont en escalier.

La population de Hong-Kong est en grande majorité composée de Chinois. On en compte quatre-vingt-dix à cent mille, auxquels il faut ajouter quinze mille autres Orientaux et douze à quinze cents commerçants européens, qui font en général de bonnes affaires, mais dont la situation est peu enviable, tant à cause de la fièvre qui les décime, que par suite des vols, des meurtres, des pillages, qui ne leur laissent pas un moment de repos. Les malfaiteurs chassés des autres villes de la Chine viennent se réfugier ici.

Les pirates poursuivent les navires, les pillent et d'autres fois les détruisent.

. . . .

Nous venons de faire la traversée de Hong-Kong à Macao en compagnie de Chinois et de Chinoises qui paraissent fort calmes et passent leur temps à fumer. Nous ne comprenons pas tout d'abord les mesures défensives qui sont prises par les officiers et les matelots du bord. L'un d'eux nous raconte que les navires qui traversent les parages où nous nous trouvons sont exposés à de réels dangers, à cause des entreprises si hardies des pirates qui y croisent. Chaque matelot est donc armé d'un pistolet et les passagers européens sont armés aussi pour être prêts en cas d'attaque. Grâce à Dieu, nos quelques



Vue de Macao.

heures de traversée se passèrent avec beaucoup de calme, et nous ne vîmes pas l'ombre d'un pirate.

Macao, où nous débarquons, est ce que l'on peut appeler une terre rocheuse. Sept ou huit pics très hardis, couronnés de créneaux en granit rouge, voilà le coup d'œil qui nous frappe.

Cette ville est la capitale de la presqu'île du même nom, qui a cinq kilomètres de long sur deux de large. Elle était autrefois très commerçante. Les rues sont fort étroites, dallées en pierre, les fenêtres sont bardées de fer. Elle appartient aux Portugais depuis 1580, mais un mandarin chinois y exerce cependant une surveillance générale. On y compte trente-quatre mille habitants.

Les Portugais habitent le bord extérieur de la presqu'île. La Praya, grande et belle esplanade marine, est leur boulevard, sur lequel sont construits de véritables manoirs à grandes et sombres grilles : le palais du gouverneur, les villas pour le monde officiel et pour les commerçants sont d'une architecture portugaise. Partout des croix, des fresques antiques et curieuses. Les femmes portent la mantille, les moines leur costume, nous avons rencontré plusieurs sœurs de charité avec leur cornette blanche. C'est comme une apparition de l'Europe sur les bords de la mer de Chine.

Nous ne pouvions quitter Macao sans visiter la grotte de Camoëns. C'est un groupe de rochers qui, près d'une des plus hautes éminences de la ville, forme une espèce d'antre. Elle est aujourd'hui comprise dans le jardin de

l'un des habitants de Macao, qui la laisse très volontiers visiter par les étrangers.

C'est là qu'en 1556 vint se réfugier le grand poète qui avait fait naufrage dans ces mers inhospitalières. Exilé, loin de sa patrie, il en voulut chanter les gloires, et composa *les Lusiades,* ce poème immortel.

CHAPITRE IX

OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC L'ONCLE TCHA-GAN

Nous avons presque atteint le terme de notre voyage, car nous n'avons plus qu'à remonter le Bocca Tigris, que l'on appelle aussi fleuve des Perles et qui est l'un des plus beaux du monde.

Voici d'abord la ville de Wampoa, qui n'est éloignée de Canton que de quinze milles, et que nous reviendrons sans doute visiter dans quelque temps, d'après le conseil que nous en donnent Li et Chu, qui sont l'un et l'autre tout à la joie de revoir leur patrie.

Le paysage qui se déroule des deux côtés du fleuve est absolument celui que nous voyons en France sur les vases, sur les éventails et sur les paravents chinois : des montagnes peu élevées, des rochers, des rocailles, des arbres noueux et biscornus. Les villages se succèdent et sont tellement rapprochés, qu'ils semblent n'en former qu'un seul.

Après quelques heures de navigation, nous arrivons à Canton. La rivière est couverte de jonques. On assure qu'un million d'âmes naissent, vivent et meurent dans ces bateaux qui sont là rangés avec une telle symétrie qu'ils semblent former comme des rues.

Ce chiffre est bien fort; toujours est-il qu'un nombre énorme de créatures humaines se meuvent sur ces bateaux dont l'unique cabine a six pieds carrés.

Au moment où nous allions débarquer, une jonque élégante amène jusqu'à notre bâtiment deux Chinois, qui nous parurent tout d'abord d'un rang élevé. C'étaient l'intendant et le secrétaire de mon oncle Tcha-gan. Ils venaient nous présenter ses souhaits de bienvenue avec tous ses regrets de n'avoir pu quitter sa demeure. Il était un peu souffrant et retenu chez lui; mais, ajouta son secrétaire, qui parlait français assez correctement, l'arrivée de son illustre et bien chère famille ne manquera pas d'apporter une guérison complète au seigneur Tcha-gan.

L'intendant, un Chinois des mieux réussis, figure épanouie, ventre proéminent, queue superbe, cherchait à manifester tout son empressement à nous être agréable, en faisant force révérences et en nous adressant ses plus humbles compliments par l'intermédiaire du jeune secrétaire qui nous plut singulièrement à première vue. Sa physionomie franche et ouverte, ses yeux intelligents, sa voix claire et douce nous disposèrent tout d'abord en sa faveur. Et puis, il semble véritablement dévoué à mon oncle. Il en parle avec un grand respect; mais en même temps avec affection. Du reste, nous connaissions déjà San-Ya par tout ce que nous en avait dit de bien mon



Paysage chinois.

oncle. Nous savions qu'il appartient à l'une des premières familles de Canton, à laquelle l'empereur avait retiré tous ses biens, parce qu'il la trouvait trop riche. Cela arrive de temps à autre. Mon oncle s'était alors chargé du jeune San-Ya, qui n'avait que dix ans, et lui avait fait donner une



L'intendant de Tcha-gan.

éducation des plus soignées. Il était depuis deux ans bachelier, et il se préparait à prendre un grade plus élevé.

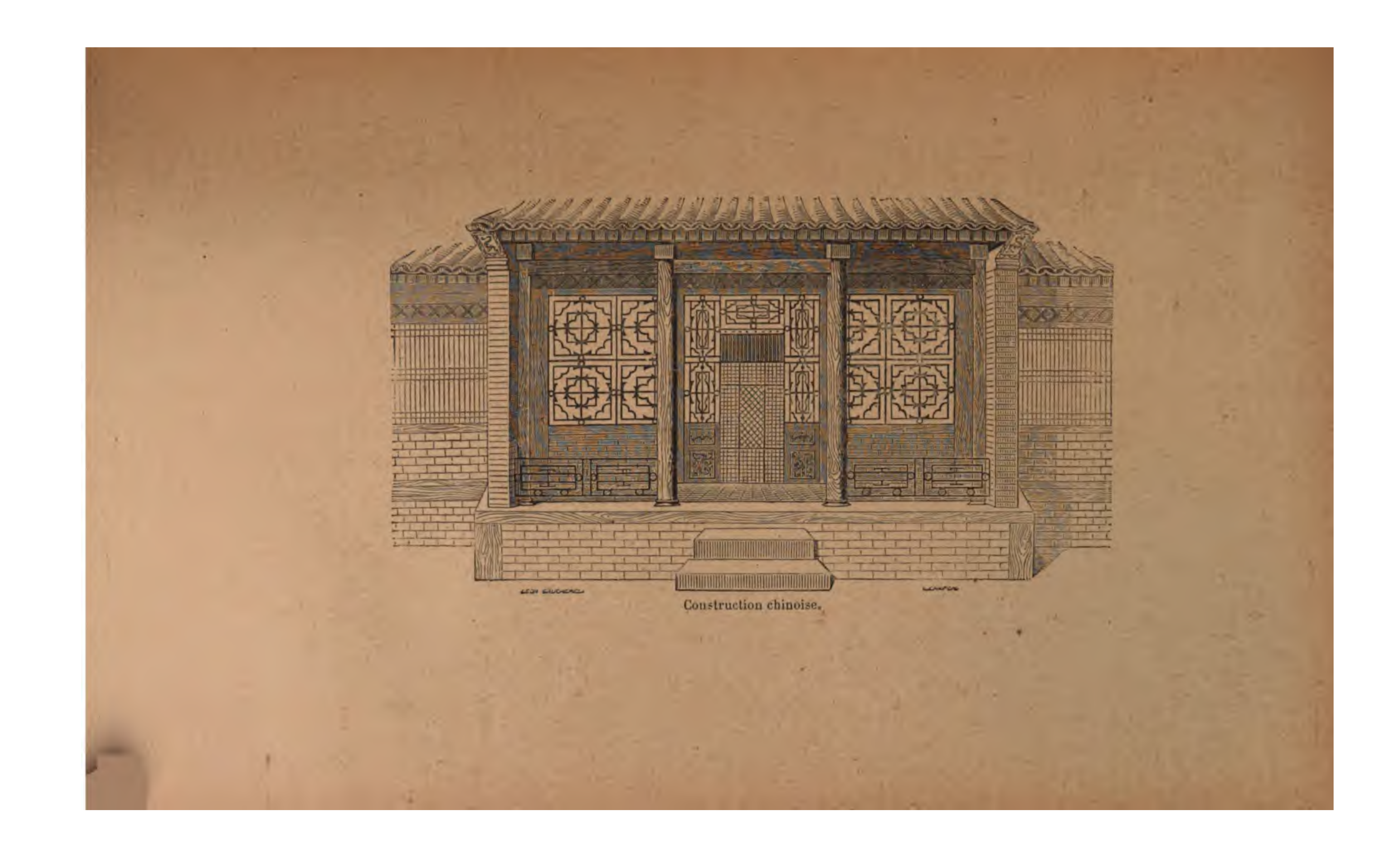
L'intendant, toujours par la bouche du secrétaire, explique à mon père que nous n'avons pas à nous occuper de nos bagages, qu'il se charge de les faire débarquer.

Nous suivons San-Ya vers les chaises mandarines qui

nous attendent. A peine y avons-nous pris place que les porteurs les enlèvent sur leurs épaules et, en courant, nous font traverser une grande partie de la ville, car mon oncle demeure loin du port. Quelle course au galop ! Que de monde dans ces rues étroites, garanties contre les ardeurs du soleil par de légères nattes formant comme une tente au-dessus de nos têtes ! Que de boutiques élégantes ! Quel singulier aspect ! Nous viendrons bientôt les visiter ; aujourd'hui nous avons hâte d'arriver, de connaître autrement que par ses lettres et sa photographie, cet oncle qui nous fait venir de si loin.

Enfin le cortège s'arrête. Quelle vilaine et sombre petite rue ! Des murs, toujours des murs ; aucune façade de maison. Voici, dans la muraille, un enfoncement qui nous donne à tous une bien triste idée de l'habitation à laquelle elle sert d'entrée. Elle s'ouvre devant nous, et nous pénétrons dans une première cour, dont le fond est occupé par un gracieux bâtiment dans le style chinois le plus pur, très ornementé. Les chaises s'arrêtent ; tous nous mettons pied à terre, et, guidés par San-Ya, escortés par de nombreux domestiques, nous traversons ce premier bâtiment en y pénétrant par la porte du milieu, la porte d'honneur. Nous nous trouvons alors dans une seconde cour plus ornée que la première, encore occupée au fond par un second bâtiment. La porte du milieu nous livre toujours passage. Enfin, après avoir traversé quatre cours diversement ornées et renfermant chacune un bassin où nagent de jolis poissons dorés, nous entrons dans une cinquième cour, dont tout le fond est occupé par un bâtiment plus élevé, plus orné et plus élégant que les précédents.

Devant la façade, à l'extérieur des appartements, sont



Construction chinoise.

symétriquement rangés un grand nombre de vases ornés de fleurs aux couleurs les plus variées. Dans les angles de la cour, des touffes d'arbrisseaux, des vignes, des bambous, formant de gracieux berceaux. Sur le bassin de cette dernière cour s'épanouissent de magnifiques fleurs de lotus; le milieu est occupé par un vase d'où s'échappent les plantes les plus belles.

La chaleur est grande, mais les rayons du soleil sont interceptés, dans cette cour et dans celles que nous avons déjà traversées, par d'immenses nattes remplissant l'office du vélarium des Romains.

Enfin la porte du milieu de ce dernier bâtiment s'ouvre à notre approche, et mon oncle Tcha-gan s'avance vers nous. Nous gravissons en toute hâte un perron de cinq ou six marches. Mettant de côté les usages de la Chine, il nous reçoit comme l'eût fait en France un grand parent. Il embrasse tendrement mon père, ma mère et nous tous. La joie la plus vive éclate sur sa physionomie.

Mon oncle Tcha-gan est un grand et beau vieillard. Ses traits sont nobles, son regard doux et pénétrant. Sa barbe blanche, ses riches vêtements de soie, sa démarche grave et lente donnent à toute sa personne une dignité, une sorte de majesté même qui nous frappa tout d'abord.

Il nous fit entrer dans la pièce d'honneur, sorte de grand salon dont les murs sont couverts de riches tentures de satin blanc, sur lesquelles sont peints des oiseaux, des fleurs, de charmants paysages. Des fauteuils en bois sculpté, en bronze, des tables laquées de plusieurs dimensions et couvertes de ces élégants bibelots que l'on ne

trouve qu'en Chine en composent l'ameublement. Du plafond pendent de gracieuses lanternes de différentes formes, aux verres de couleurs les plus tendres, et garnies de glands et de franges de soie. Dans le fond de l'appartement se trouve une longue estrade, à laquelle on parvient en montant quelques gradins. Elle est couverte de feutre rouge, brodé de fleurs en soie bleue. Elle forme comme une sorte de lit de repos où peuvent se placer plusieurs personnes. Des coussins moelleux, recouverts de soie, sont placés de distance en distance. Mon oncle et mes parents s'y asseyent.

Mon oncle nous exprima de la manière la plus aimable tout le bonheur que lui causait notre venue; et, comme ma mère s'inquiétait de sa santé :

« Chère nièce, votre arrivée m'a complètement guéri, lui répondit-il. Je me sens tout rajeuni, et il me semble que je suis en France. »

Des serviteurs empressés placèrent auprès de nous de jolies petites tables, sur lesquelles étaient posées de minuscules tasses à thé avec leur couvercle, des fruits, des pâtisseries, des friandises, qui nous parurent délicieux. Cet excellent goûter devait nous faire attendre le repas du soir.

Nous savions heureusement, par nos jeunes amis Li et Chu, de quelle façon doit se déguster le thé, que l'on sert toujours sans sucre et dans ces petites tasses dont le couvercle, maintenu avec le doigt, retient les feuilles de thé au moment où on avale la boisson si chère aux Célestials.

Mon oncle voulut nous conduire lui-même dans la partie du yamen qu'il avait fait préparer pour nous. Elle comprenait tous les bâtiments donnant sur la quatrième cour, et se composait d'un premier salon de réception, d'un second, qui pouvait servir de salle à manger, d'un cabinet de travail pour mon père et mon oncle, et de six chambres à coucher, très confortablement installées dans le style chinois.

« J'avais d'abord songé, nous dit mon oncle, en nous faisant parcourir cette installation qui nous causait une juste admiration, à faire meubler ces appartements à la française, cela eût été bien facile, mais j'ai pensé qu'il valait mieux, puisque vous alliez séjourner en Chine, que vous y trouvassiez et y prissiez les habitudes de ses habitants. Si vous désirez qu'il en soit autrement, ma chère nièce, dit-il à ma mère, vous n'avez qu'un mot à dire, et vous vous retrouverez en France. »

Nous protestâmes, bien entendu, et lorsque mon oncle nous eût quittés, bien vite nous nous mîmes à examiner de plus près toutes les curiosités dont nos appartements étaient remplis.

La chambre de Charlotte était surtout charmante. Le lit, en laque dorée, était entouré de rideaux en légère gaze de soie blanche. Une large bande de satin, couverte des broderies les plus riches, formait tout autour comme un gracieux baldaquin. Sur le lit, des courtines de même couleur couvraient les matelas et les draps que Tcha-gan y avait fait placer, contrairement aux usages de la Chine, car ici on étend sur les lits, suivant la saison, ou des nattes souples et fraîches, ou des pièces de feutre blanc.

La tête repose sur un petit coussin cylindrique ayant la forme d'un porte-manteau de cavalerie recouvert d'une natte de soie ou de drap, suivant la température. Les Chinoises gardent leurs vêtements pour se coucher, et ces dames savent si bien poser la tête, qu'elles ne dérangent pas ces symétriques coiffures qui demandent tant de soins et de temps à édifier.

Nous savions que mon oncle avait, à l'exemple de son père, conservé les habitudes de France en ce qui concernait le coucher et le linge. Les Célestials ne mettent pas de chemise de toile; avec cela ils se lavent aussi peu que possible, au moins d'une manière générale..., ce qui explique la nécessité où ils sont de couvrir par l'odeur du musc les émanations qui s'échappent de leur personne.

Mais je continue la description de la charmante chambre de ma sœur: Au pied du lit se trouve un bahut de bois sculpté avec des ornements en cuivre. La partie supérieure de ce meuble, qui aurait un grand prix en France, s'ouvre comme une armoire destinée à contenir les vêtements, les coiffures; la partie inférieure est garnie de tiroirs dans lesquels on range les plus menus objets.

Deux charmants coffres en camphrier, meubles indispensables pour contenir les fourrures qu'ils préservent du ravage des mites pendant les chaleurs de l'été, occupent le troisième panneau. Sur le quatrième, en face du lit, est placée une élégante console, que surmonte une belle glace de Venise.

La console supporte les nécessaires de toilette, qui

jouent un grand rôle auprès des dames de la Chine. Ils sont divisés en petits casiers contenant les pâtes, les peignes, les brosses en ivoire, etc.

Sur le milieu de la console, voici une sorte de cuvette en cuivre, ovale, de grande dimension, montée sur un trépied servant aux ablutions. Dans l'appartement, plusieurs petites tables en laque ; sur l'une d'elles est placé tout ce qui est nécessaire pour écrire : buvard encadré de bois sculpté, papier, porte-plume, couteau, encrier, cachet, etc. Sur une seconde table, plus jolie encore, panier à ouvrage, nécessaire, contenant les ustensiles de travail manuel en or.

Le parquet est couvert de charmantes nattes aux vives couleurs ; des sièges de diverses formes, mais tous très gracieux et très coquets ; de petits gongs en pierre, qui remplacent les timbres avec lesquels nous appelons les domestiques ; des plumeaux en plumes de faisans, dont je ne compris l'usage que lorsque je sus qu'en Chine, où la poussière pénètre partout à cause de la sécheresse, il est de bon ton de l'enlever soi-même de dessus les jolis objets qui encombrent les tables et les étagères. Les dames, dans leur chambre et leur salon, les lettrés, dans leur cabinet, les ministres, l'empereur lui-même, dans son palais, se plaisent à manier ces petits plumeaux si gracieux. J'allais oublier de parler d'un beau vase en sardoine laiteuse et veinée, dans lequel avaient été déposés des bijoux ravissants : collier de perles, boucles d'oreilles, bracelets, éventails, fermeture de ceinture, etc. Sur les panneaux, de petites étagères en bois découpé, garnies de jolies porcelaines, de vases contenant, les uns des petits poissons, les autres des arbres microscopiques.

Les deux fenêtres qui éclairent cet appartement sont garnies de châssis en bois travaillé, sur lesquels sont collés des carreaux en papier de riz couverts de dessins, de fleurs, d'oiseaux, de papillons. Au centre seulement se trouve une petite vitre, par laquelle on voit ce qui se passe dehors. Cette préférence donnée au papier de riz ne peut



Vase en sardoine.

guère s'expliquer que parce qu'il est moins bon conducteur de la chaleur.

Bien que de jolis candélabres soient placés sur l'une des tables, les inévitables lanternes ornent aussi cet appartement.

Je ne décrirai pas les chambres qui furent assignées

aux autres membres de la famille et qui ressemblent à celle de Charlotte, avec la différence des goûts présumés de chacun. La plus belle et la plus richement meublée était celle de ma mère. Dans celles des enfants, une charmante surprise les attendait. Ils allaient, cherchant et furetant, lorsque Linette, levant le couvercle du coffre de camphrier qui se trouvait dans sa chambre, jeta un cri de joie. Il était rempli de jouets : poupées, volants, éventails et parasols proportionnés à sa taille, cerfs-volants en baudruche, petits instruments de musique à cordes et à grelots, un tambourin, une guitare, etc. ; bien vite René courut voir si le coffre de sa chambre était aussi bien garni, et, à sa grande joie, il y trouva aussi tout un assortiment de jouets.

En bons petits enfants qu'ils étaient l'un et l'autre, il leur tardait de remercier leur oncle.

Les Célestials font ordinairement deux repas par jour, l'un le matin, vers dix heures, et l'autre de cinq à six heures du soir. L'oncle Tcha-gan envoya San-ya prévenir mon père que le repas du soir était prêt. Nous le suivîmes, et mon oncle, qui nous attendait, nous introduisit dans la salle à manger, où tout était disposé pour le dîner.

La table, en laque brillante, n'avait pas de nappe. Des fleurs, des pièces d'argenterie l'ornaient. A la place de chaque convive se trouvaient des soucoupes et des petites tasses, qui remplaçaient nos assiettes et nos verres. Par exception, un couvert complet en vermeil, cuiller et fourchette, était placé près de chacun de nous, à côté des bâtonnets d'ivoire. Nous avions aussi des serviettes. Près de mon oncle et de San-ya, une pile de feuilles d'un très fin papier, qui en tiennent lieu ici.

Le dîner était composé de mets moitié français, moitié chinois. Je ne décris pas ce premier repas. Je préfère attendre un dîner de cérémonie où je constaterai toutes les habitudes des Célestials.

On venait de servir les tasses de riz, qui sont pour les Chinois ce que le pain est pour nous. Edmond et moi n'avions pas oublié les leçons que Li et Chu nous avaient données sur la manière de se servir des bâtonnets, et nous nous hasardâmes à en faire usage.

« A merveille, mes enfants, s'écria mon oncle, qui nous regardait sans que nous nous en doutassions; qui donc vous a enseigné le maniement des bâtonnets? »

Nous racontâmes à Tcha-gan la rencontre que nous avions faite, sur le bâtiment, des deux jeunes Cantonnais; il en parut très satisfait et nous promit d'inviter leur père à venir dîner chez lui avec ses fils.

« Il faut les voir souvent, nous dit-il. Vous ne pouvez trouver de meilleurs guides pour vos promenades dans la ville, et de mille manières ils peuvent vous être utiles. Ce seront de bons amis pour vous, si, comme je l'espère, leur séjour en Europe ne les a point gâtés. »

Lorsque le repas fut terminé, mon oncle nous conduisit dans l'immense jardin qui s'étend derrière le yamen. C'est un véritable parc où se trouvent des bosquets, des lacs, des collines, des rochers, des accidents de terrain, qui font jouir des plus jolis coups d'œil, des labyrinthes, des kiosques. Mon oncle Tcha-gan, en entrant dans l'un d'eux, dit à ma mère qu'il lui était destiné, et il nous en



Pavillon dans le jardin de Tcha-gan.

indiqua un autre en nous engageant à y venir travailler et fumer.

Vraiment ce bon oncle pensait à tout.

Nous n'avions pas assez d'admiration pour la profusion des fleurs de toutes espèces qui frappaient nos regards: des camélias, des grenades, des lauriers-roses, des iris, des pivoines, des chrysanthèmes, etc. Ici, une volière, où des faisans, des oiseaux aux vives couleurs, chantent et gazouillent. Plus loin, des cerfs, des daims, des gazelles aux yeux doux prennent joyeusement leurs ébats. Au milieu du jardin, une grande pièce d'eau, sur laquelle fleurissent des nénuphars et des joncs et qui s'étend sur le devant d'un ravissant bâtiment qui semble une résidence d'été au milieu d'une charmante campagne.

Une petite jonque était attachée près de ce beau pavillon.

« Mes enfants, nous dit l'oncle Tcha-gan, vous pouvez pêcher et vous promener sur ce lac autant qu'il vous plaira. »

Décidément le yamen de mon oncle Tcha-gan est un séjour enchanteur.

Le long voyage que nous venions de terminer avait fatigué ma mère et ma sœur. Mon père et mon oncle sentaient aussi le besoin de quelques jours de repos. Quant à nous deux, Edmond et moi, qui, à raison de notre âge et de nos habitudes, avions supporté à merveille cette épreuve d'une longue traversée, nous aurions

volontiers commencé nos excursions dans la ville et aux environs de Canton; mais nous jugeâmes plus poli de nous soumettre au régime général, et nous nous livrâmes à un farniente qui ne manquait pas de charme après les agitations des semaines précédentes.

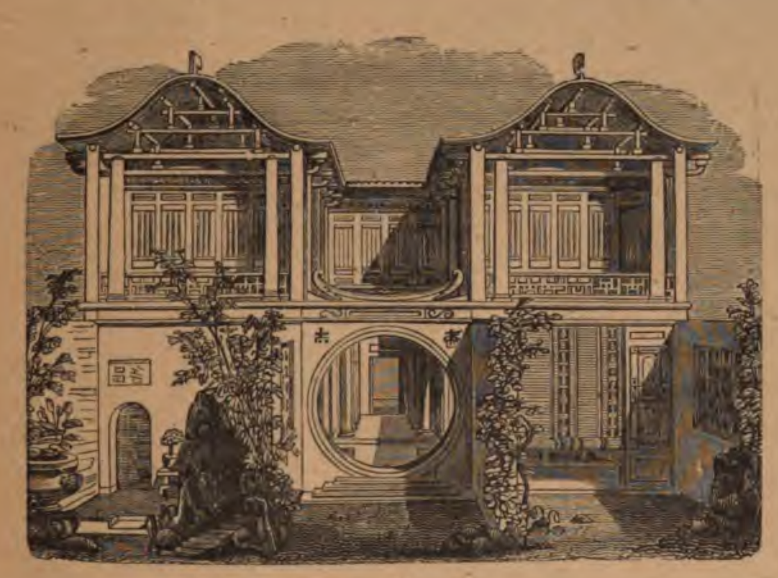
Nous fîmes plus ample connaissance avec le yamen, et mon oncle Tcha-gan nous fit visiter son cabinet de travail, sa bibliothèque de plus de trois mille volumes, dont les deux tiers sont des ouvrages français. Il reçoit un grand nombre de journaux et de revues et se tient très exactement au courant du mouvement politique et littéraire de notre cher pays, qu'il appelle toujours *sa patrie.*

« Je suis Français d'origine et de cœur, nous dit-il; ma vie s'est écoulée sur une terre qui est toujours restée pour moi, à certains points de vue, une terre étrangère. J'y suis né, j'y ai joui pendant de longues années d'un bonheur aussi parfait qu'on peut le souhaiter ici-bas. Maintenant je me nourris des souvenirs de ceux que j'ai perdus. Il me semble les voir encore dans cette habitation, sous ces ombrages qu'ils embellissaient de leur présence, et c'est à cause de ces souvenirs si précieux que je n'ai pu me décider à quitter la Chine pour aller mourir en France; mais pour moi vous êtes la personnification de ma chère patrie, et grâce à votre présence, la fin de mon existence aura encore de beaux jours. »

Tcha-gan était ému en nous parlant ainsi.

« Il faut, dit-il en se tournant vers ma mère, que vous connaissiez complètement cette demeure. »

Il nous conduisit alors vers une partie du jardin que nous n'avions pas visitée la veille, et, après avoir contourné un massif de grands arbres qui masquaient de nouveaux bâtiments, nous nous trouvâmes en face d'un grand pavillon, auquel on ne parvenait qu'en passant par un lac couvert de lotus.



Pavillon des morts.

« C'est ici, nous dit-il, après l'avoir traversé avec nous, c'est ici le lieu des souvenirs... »

Nous entrâmes dans un vestibule rempli de fleurs et sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. La première donnait accès à une vaste pièce, sur les murs de laquelle étaient placés cinq grands portraits entourés de riches draperies; des lampes aux formes élégantes, entourées de fleurs, brûlaient devant chaque portrait.

« Voilà, nous dit Tcha-gan, où j'aime à me retirer. Je crois revoir encore les êtres si chers qui m'ont précédé dans un monde meilleur : mon père, ma mère, celle qui a fait pendant vingt ans le bonheur de ma vie, et ces enfants bien-aimés, qui auraient dû me survivre. »

Son émotion augmentait en nous parlant.



La salle aux six cercueils.

« Voyez, nous dit-il encore, en nous montrant les meubles qui se trouvaient dans cette pièce qui ressemblait à un petit musée; j'ai réuni ici les objets dont ils se servaient avec le plus de plaisir, les ouvrages sortis des mains de ma mère et de celles de ma chère Mei-Yug; » et il nous montrait de magnifiques broderies, des fleurs artificielles, qui semblaient faites d'hier.

Il souleva une portière et nous introduisit dans une seconde pièce d'un aspect plus sévère et dans laquelle se trouvaient alignés six cercueils d'une grande richesse et en tout semblables. Tcha-gan vit sans doute un peu d'étonnement dans nos regards et il nous expliqua qu'en Chine il était permis de garder chez soi les corps de ses parents.

« Vous verrez chez les habitants de la Chine que vous visiterez, nous dit-il, la salle des ancêtres, dans laquelle chaque famille honore les parents défunts. Vous ne l'avez pas trouvée ici, car j'ai gardé la religion de mes pères qui s'oppose au culte et non à la vénération de ceux dont nous avons reçu le jour. J'ai donc pu concilier avec mes croyances les sentiments de mon cœur. »

Il s'avança vers le sixième cercueil.

« Celui-ci est vide encore, nous dit-il. J'ai préparé ma sépulture, car je n'ai plus de fils. »

Après avoir prononcé ces paroles empreintes d'une profonde tristesse, il reprit avec nous le chemin du yamen.

CHAPITRE X

OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LA CUISINE CHINOISE

Quelques jours après notre arrivée à Canton, mon oncle Tcha-gan nous annonça que son neveu Han-toui et sa nièce viendraient avec leurs enfants prendre chez lui le riz du soir, cela voulait dire qu'ils viendraient dîner au yamen.

« Je veux, ajouta-t-il, que vous fassiez leur connaissance. J'espère que vous vous plairez mutuellement et que vos relations avec eux égaieront un peu votre séjour dans ma triste demeure. »

Mon père n'accepta point naturellement cette dénomination de triste demeure et lui exprima la satisfaction que nous éprouverions à entrer en relations avec le mandarin Han-toui et sa famille.

Mon oncle Tcha-gan nous expliqua alors que Mme Hantoui était la fille de la sœur de sa si regrettée Mei-Yug, que leur yamen était proche du sien, et que René et Li-

nette trouveraient d'agréables petits compagnons de jeux dans les derniers enfants de Mme Han-toui, Yu et Miao.

« Quant à vous, dit-il en se tournant vers Edmond et moi, mon petit neveu Siao-hio, qui a quinze ans, sera très heureux de faire votre connaissance. Vous lui parlerez de la jeunesse française et de ses travaux, et lui vous dira par quels examens il doit passer pour arriver à ce grade de docteur si ardemment désiré, mais si difficile à obtenir. Et puis ma jeune nièce Lieou initiera Charlotte à beaucoup de jolis travaux, dans lesquels je sais qu'elle excelle. »

Le soir, un peu avant l'heure indiquée, toute la famille du mandarin Han-toui arriva donc au yamen avec une certaine pompe. Le dîner était un repas *prié* et donné en l'honneur des nouveaux arrivants.

Mon oncle avait aussi invité l'académicien Chang-sé et la famille de Li et Chu.

Les dames et les enfants furent servis dans un salon particulier, et les hommes dans un autre.

Le mandarin Han-toui est un grand seigneur; rien qu'à le voir marcher, on sentait en lui le haut fonctionnaire. Vers le milieu du dîner, il devint moins grave, et à la fin il se montra presque gai. Son fils était charmant, mais frêle et délicat. Il paraît que tous les étudiants en sont là. L'obtention des grades nécessite un travail si opiniâtre, si incessant, qu'ils pâlissent sur leurs livres, qu'ils étudient constamment. Il n'est point pour eux de récréation ni de repos autre que les heures consacrées au sommeil.

Nous avions à peine aperçu Mme Han-toui et ses enfants. Ma sœur nous donna le lendemain son impression sur elle. C'était une femme encore jeune, bien qu'elle fût mère de quatre enfants. Elle avait dû être belle, mais la déplorable habitude qu'ont les dames chinoises de se farder et de se peindre l'avait beaucoup vieillie. Elle sa-



Le mandarin Han-toui.

vait quelques mots de français et s'était montrée fort aimable pour ma mère, l'engageant à venir la voir souvent. Bien que les dames ne sortent guère en Chine, les relations seront faciles entre les deux familles, les yamens communiquant entre eux par les jardins.

La jolie Lieou était d'une gaieté et d'un entrain qui

étonnaient Charlotte. René trouvait le petit Yu fort à son goût, et Linette ne tarissait pas en éloges sur la petite Miao.

Comme le repas donné par mon oncle en notre honneur était tout à fait de cérémonie, les choses se passèrent suivant les règles et les usages du Céleste Empire.

Quand tout fut prêt, mon oncle introduisit lui-même ses convives dans la salle où le repas était servi, après avoir adressé à chacun d'eux un salut cérémonial. Puis il conduisit mon père, qui devait occuper la place d'honneur, à un fauteuil sur lequel avait été posé un riche tapis de soie et prit la dernière place, comme le fait toujours le maître de la maison.

Chaque convive avait une petite table; elles étaient placées les unes près des autres, ce qui se fait lorsque le nombre des invités n'est pas trop considérable. Dès que les convives eurent pris la place qui leur avait été désignée par mon oncle, le maître d'hôtel s'avança, et, après avoir mis un genou en terre, il les invita à prendre leur tasse, qui avait été remplie de vin pur. Alors chacun prit à deux mains la coupe de porcelaine qui était devant lui, la leva à la hauteur du front, puis la ramena plus bas que la table et la porta ensuite à ses lèvres. Tous s'arrêtèrent pour boire de nouveau, et cela à trois ou quatre reprises et toujours ensemble, comme en mesure. Je regardais et faisais exactement ce que je voyais faire aux autres. Lorsque la coupe, qui est du reste fort petite, est vide, on s'en montre mutuellement le fond.

Cette première cérémonie accomplie, le repas com-

mence par où les nôtres se terminent, c'est-à-dire par le dessert, qui se compose de mets rafraîchissants : tranches de pastèques, crème fouettée, fromage de Mongolie, sirops de fruits, etc.

Le premier service comprend des entremets sucrés, des gâteaux et des sucreries de toutes sortes, sans compter les graines de pastèques, que l'on ne manque jamais de passer à chaque repas.

Les vins sont variés : champagne, madère, bordeaux, vin de riz, toujours servis dans des tasses de la taille de celles avec lesquelles les enfants jouent à la dînette.

Après les entremets sucrés viennent une profusion de plats. J'en ai compté jusqu'à vingt-quatre. Ce sont des volailles, du gibier, du porc, qui apparaît sous les formes les plus variées; tout cela accommodé de sauces fortement épicées. Des poissons, soles, bars, holothuries. Ces viandes, ces poissons sont coupés par les cuisiniers en petits morceaux et ne nécessitent jamais l'usage du couteau, qui est absent des tables chinoises.

Les premiers services terminés, les bols, les soucoupes, les tasses qui couvraient la table furent enlevés, et l'on passa au dernier service, composé de mets gélatineux, très appréciés des Célestials, qui les payent des prix excessifs. Des ailerons de requin, du frai et des rates de poissons à la sauce aux huîtres, une soupe de gingseng à la purée de volailles, et enfin la fameuse soupe aux nids d'hirondelles.

A propos de ce mets, dont on a tant parlé, je consigne

ici quelques explications que mon voisin Li m'a données.

Les nids d'hirondelles ne se trouvent point en Chine, comme on le croit généralement en Europe. Ils se tirent principalement des îles de Java et de Sumatra.



Holothuries.

La seule espèce d'hirondelles qui donne un produit aussi riche que singulier en construisant ces nids comestibles si recherchés en Asie est généralement désignée sous le nom d'hirondelle de la Chine. Quelques naturalistes l'appellent *salangane*.

Ces nids ont la grosseur d'un œuf d'oie; ils sont composés de filaments très délicats, que réunit une matière transparente et visqueuse; ils sont adhérents les uns aux autres et forment des rangées horizontales sans aucune

interruption. Les petites hirondelles qui les construisent sont grises, avec le ventre blanchâtre. Elles vont en troupes considérables, mais elles sont si petites et si rapides, qu'il serait impossible de les tirer au vol. Lorsque ces hirondelles ont employé près de deux mois à préparer leur nid, elles y pondent deux œufs et les couvent environ quinze jours. La substance de ces nids est composée à



L'hirondelle et son nid.

l'extérieur de lames très minces, à peu près concentriques et posées les unes sur les autres. L'intérieur présente plusieurs couches de réseaux irréguliers, formés par une multitude de fils de la même matière que les lames extérieures qui se croisent et se recroisent en tous sens. Desséchés, ces nids ont une consistance de cire ou de corne et ne conservent plus la transparence qu'ils ont dans leur fraîcheur. Bouillis, ils ressemblent un peu à

des cartilages de veau. On s'est longtemps demandé de quelle matière se servaient ces hirondelles pour la construction de leurs nids, mais aujourd'hui on est d'accord sur ce point. Les mers qui s'étendent depuis Java jusqu'en Cochinchine, au nord, et depuis la pointe de Sumatra, à l'ouest, jusqu'à la Nouvelle-Guinée, à l'est, sont couvertes de frai de poisson qui forme sur l'eau comme une colle forte à demi délayée, et c'est de cette matière qu'elles emploient : M. Poivre, célèbre par ses voyages, raconte qu'en passant aux Moluques en avril et dans le détroit de la Sonde en mars, il lui arriva de pêcher avec un seau de ce frai de poisson dont la mer était couverte. Il le sépara de l'eau et le fit sécher. Il constata que ce frai, ainsi traité, ressemblait parfaitement à la matière des nids d'hirondelles.

C'est à la fin de juillet et au commencement d'août que les Cochinchinois parcourent les îles qui bordent leurs côtes jusqu'à vingt lieues de distance de la terre ferme, pour chercher les nids de ces petites hirondelles.

Avant de paraître, sous formes de potages délicats, sur la table des riches mandarins, ils subissent de nombreuses préparations. On les sèche d'abord complètement avant de les expédier en Chine. Arrivés dans ce pays, ils passent entre les mains d'une classe d'individus qui se livrent exclusivement au métier de cureurs de nids et qui extraient, avec un soin minutieux et à l'aide de petits crochets, toutes les impuretés, de manière qu'ils ne présentent plus qu'une masse blanchâtre et cassante, assez semblable, pour la consistance, à de la colle desséchée.

Il n'est peut-être pas d'article de commerce, en Chine,

qui se subdivise en autant de qualités que les nids d'hirondelles. Les plus estimés sont ceux qui n'ont renfermé que de jeunes oiseaux à peine couverts d'un léger duvet;



Chercheur de nids d'hirondelles.

pour peu que leurs habitants aient déjà porté des plumes, ils sont classés dans les qualités inférieures. Quant ils n'ont contenu que des œufs, ils sont réputés de qualité intermédiaire. Les plus mauvais sont ceux qui ont été pris

après que les petits les avaient quittés, et qui sont remplis d'ordures et de plumes; ils sont d'une couleur beaucoup plus foncée que les autres.

Les premières qualités de nids, dont la haute aristocratie chinoise seule a le privilège de se régaler, sont cotés, sur le marché de Canton, cent soixante-trois francs le kilogramme; les qualités intermédiaires, cent neuf francs; enfin les nids de rebut et de couleur foncée ne coûtent que trente et un francs. On distingue dans le commerce quinze qualités de nids d'hirondelles.

Nulle part, le luxe de la table n'existe peut-être à un plus haut degré qu'en Chine; nulle part, il n'y a par conséquent de plus grande différence entre la nourriture des riches et celle des pauvres. Les premiers se font servir les mets les plus rares et les plus chers, dont la bonté pour eux est en raison de ce qu'ils leur coûtent. Quant aux indigents, il serait plus difficile de dire ce qu'ils ne mangent pas que ce qu'ils mangent. Ils ne craignent pas de convertir en mets à leur usage les substances les plus dégoûtantes et auxquelles on n'aurait recours qu'en cas de famine dans d'autres pays.

Le riz est la base de la nourriture des Chinois dans les provinces du midi et du centre. A partir du fleuve Jaune, il commence à devenir de plus en plus rare, et se trouve remplacé, dans les régions septentrionales, par le froment et le millet.

La manière habituelle de préparer le riz et le millet consiste à faire bouillir ces graines. Mais souvent aussi elles sont moulues, et alors la farine en est employée à

faire des gâteaux et diverses autres pâtisseries. Cependant on préfère la farine de froment pour cet usage. Elle sert également à faire du pain sans levain, qui est généralement d'excellente qualité, mais que les Chinois ne consomment qu'en très petite quantité. Ils n'en mangent presque pas à Canton, où ils en débitent beaucoup aux étrangers. On trouve, dans certaines saisons, du seigle et du maïs sur les marchés de cette ville.

Ce maïs est inférieur à celui des provinces du nord. On le réduit ordinairement en farine, et on le mange aussi bouilli quand il est vert. L'orge et l'avoine sont connues en Chine, mais réputées impropres à l'alimentation de l'homme. Le sarrasin se cultive dans les provinces du nord et s'accommode comme en Europe.

La Chine possède un grand nombre de légumes de nos pays, d'autres lui sont propres. Elle est surtout riche en haricots de toutes espèces. Ce légume, ainsi que les pois, se sème dans les champs de riz entre les rangées de plantes et se cueille dans l'arrière-saison. Les pois et les haricots secs servent à faire des potages. Le haricot blanc ou *dolichos chinensis* est aussi employé à la confection d'un assaisonnement appelé soy ou soya, qui s'exporte en quantité considérable pour les Indes, l'Angleterre et les États-Unis, et dont les Chinois, de leur côté, font un très grand usage.

Pour obtenir le soy, on commence par soumettre les haricots à une cuisson modérée dans l'eau, puis on y joint une certaine quantité de farine de froment ou d'orge et on laisse fermenter le mélange ; enfin on le lave, on y ajoute du sel et on le fait macérer dans l'eau pendant un

ou deux mois ; au bout de ce temps, on comprime le résidu, on le passe au tamis et on met la liqueur en bouteille. Le soy est presque noir et constitue un assaisonnement que nos palais français apprécient beaucoup.

Les Chinois font aussi avec les haricots une espèce de fromage nommé tao-fan.

Il y a deux sortes de tao-fan. Pour obtenir le fromage le plus commun, on commence par délayer les haricots dans de l'eau jusqu'à ce qu'ils soient ramollis; puis on les broie sous une meule, de manière à les réduire en une bouillie semblable à du lait caillé, que l'on filtre pour la débarrasser des enveloppes des haricots, et, après l'avoir légèrement salée, on la colporte dans les rues; elle se vend toute fraîche aux gens du peuple, qui sont très friands de ce mets.

Pour faire du fromage solide et compact, on ajoute de l'eau à la bouillie; puis on y verse un peu de sulfate de chaux en dissolution, ce qui donne lieu à un abondant précipité que l'on soumet à une forte pression et que l'on sale ensuite. On ajoute enfin quelques gouttes d'une liqueur fermentée; l'on obtient ainsi une espèce de fromage très inférieur à ceux d'Europe, mais précieux pour la population misérable des villes chinoises, à qui le prix modéré de cet aliment permet d'en faire un grand usage.

La Chine possède plusieurs variétés de choux. Le plus commun est le pi-tsaé, que les Cantonnais nomment pak-tové. Cette plante arrive à la hauteur d'un mètre, et pèse souvent de huit à dix kilogrammes. Ce chou peut se manger en salade, mais les Chinois le font ordinairement

bouillir ou mariner, et l'accommodent aussi en friture à l'huile.

L'oignon et l'ail jouent un rôle important dans la cuisine chinoise. La carotte, la citrouille, le concombre, la tomate, le melon se rencontrent dans beaucoup de parties de la Chine, de même que la truffe blanche, dont les habitants ne paraissent pas faire usage. Mais ils emploient comme aliments une quantité d'autres tubercules rejetés de la cuisine européenne et qu'ils cultivent le plus souvent dans les terrains marécageux, dans les étangs et dans les ruisseaux.

L'igname et surtout la patate douce sont cultivées sur une grande échelle dans les terrains secs. La pomme de terre, qui pourrait offrir une si précieuse ressource à un pays désolé par de fréquentes famines, y est presque inconnue, sauf dans les environs de Macao.

La poire, la pomme, la pêche, le coing, la prune, la cerise et l'abricot se rencontrent en Chine, mais sont loin d'y être d'aussi bonne qualité qu'en Europe, à cause du peu de connaissances qu'ont les Chinois dans l'art de greffer les arbres. La plupart de ces fruits arrivent à Canton des provinces du nord vers la fin de l'automne. Les orangers sont l'objet d'une très grande culture dans les provinces méridionales, et s'y divisent en plusieurs variétés. L'une des plus remarquables est celle qui produit l'excellente petite orange appelée kin-ken et qui atteint à peine la grosseur d'une noix. On en fait de très bonnes confitures, et les Chinois l'offrent souvent aux dieux, ainsi qu'aux mânes de leurs ancêtres. Le citron, la pamplemousse, la grenade, la figue, la banane, la ca-

rambole, la pomme de pin, la guiane, l'olive, le loquat, le houang-pi, le longian et le lai-tchi, sont des fruits très communs dans la partie méridionale du Céleste Empire, où on les mange frais et confits. L'un des plus utiles et des plus nutritifs de ces fruits est la banane. Les mangles, les mangoustans, les tamarins, les attes et quelques autres fruits équatoriaux, que l'on trouve à Canton, y viennent de l'archipel indien.

La Chine produit des châtaignes, des noix, des amandes, des avelines, des glands et des dattes qui, confites, sont délicieuses. Les graines du nelumbium sont aussi considérées comme un fruit dans ce pays. On y fait une quantité d'excellentes confitures de toutes espèces; diverses racines, le gingembre et les pousses de bambou sont souvent employés à cet usage.

Les provinces du nord et du centre sont riches en plantes oléagineuses. Le sésame, le *camellia oleifera* et quelques variétés du brassica y sont cultivés en raison de l'huile que l'on en extrait.

On évalue à quelques millions le nombre des individus qui vivent sur les rivières ou le long des côtes, dans des bateaux; or, la plus grande partie de cette population trouve son moyen d'existence dans la pêche, qui fournit, en outre, une nourriture abondante aux habitants des villes et des villages de la côte. Tout le monde jouit du droit de pêcher dans les rivières, droit que l'on exerce avec une industrie remarquable et avec des moyens plus nombreux, plus ingénieux et plus perfectionnés que dans aucun autre pays. On prend les poissons à l'hameçon, à l'émerillon, au harpon, au filet, au piège, voire même avec des cormorans dressés à les rapporter à leur maître.

Les poissons les plus communs, sur les marchés des divers ports et notamment sur ceux de Canton, sont la perche, la sole, la carpe, le mulet, la truite, le mandarin, l'esturgeon, le hareng, le goujon et le maquereau. Le poisson salé est un grand article de commerce pour la Chine.

Les grenouilles, les homards, les diverses variétés de crabes, les tortues, les chevrettes, les herbes marines et les coquillages de toute espèce figurent dans la liste des mets chinois. Les poissons s'accommodent de mille façons : à l'étuvée, à la friture, cuits et bouillis. Le frai se prépare en marinade, les têtes servent à faire des potages.

On trouve en Chine, mais en petite quantité, la plupart des animaux domestiques dont la chair est employée à l'alimentation dans nos contrées. Le porc s'y distingue de celui d'Europe par la courbure extrême de son dos, par la petitesse de ses jambes et par son ventre tombant, qui balaye la terre. La chair de cet animal est fort bonne. Sa graisse remplace souvent l'huile dans les cuisines. Quant aux jambons, les Chinois n'en connaissent pas bien la préparation. Le mouton, jadis très commun en Chine, ne s'y rencontre plus aujourd'hui qu'en petit nombre. Sa chair est généralement tendre. Le mouton de Shanghaï surtout est d'excellente qualité. On élève quelques chèvres dans les régions montagneuses. Il paraît que l'on mange de la chair de cheval dans certaines provinces septentrionales, où elle a même plus de prix que celle du bœuf. Les chiens et les chats font souvent le régal des gens du peuple, qui se nourrissent aussi de rats, de souris, de lézards et de crapauds. Le gros gibier

est rare et cher dans les provinces méridionales, mais se trouve en assez grande quantité dans le nord.

Les poules et les canards sont très communs en Chine. On y fait éclore leurs œufs par des moyens artificiels comme en Égypte, et l'on élève les jeunes canards dans des bateaux pourvus d'espèces de cages qui, tout en leur laissant la faculté de nager, les empêchent de s'échapper. On remarque beaucoup de volailles salées sur les étaux des bouchers. Les oies et les dindes se rencontrent en Chine, ainsi que les canards sauvages, les sarcelles, les bécassines, les cailles, les pigeons, les pluviers et les faisans.

Les Chinois utilisent le sang des animaux, et particulièrement celui du porc, dont ils font des potages et d'autres plats. Leur appétit va jusqu'à rechercher des insectes, tels que la sauterelle et le ver à soie, qu'ils mangent rôtis. Le miel, quoique connu parmi eux, n'est guère employé comme aliment. Il en est de même du lait, dont ils ne se servent habituellement que pour faire des pâtisseries. Ils ne font point de beurre ni de fromages autres que ceux de haricots.

Les boissons des Chinois sont très peu variées. Ils les prennent toujours chaudes, prétendant que les liquides froids sont nuisibles à la santé. La plus commune, dans tous les rangs de la société, est le thé, qui se boit toujours sans sucre.

Les Chinois font rarement usage de l'eau pure, à laquelle ils attribuent aussi une action malfaisante. Celle que l'on emploie pour la cuisine, et qui est généralement

de l'eau de rivière, est purifiée par l'alun, par le filtrage ou par l'ébullition.

Ce que l'on appelle en Chine du vin de riz est une liqueur obtenue en ajoutant de l'eau et du levain à du riz préalablement bouilli, puis en laissant reposer le tout pendant une semaine. Cette liqueur tourne facilement à l'aigre.

Le sam-chon est le produit de la fermentation et de la distillation du riz, du millet et de diverses autres graines. On en distingue plusieurs espèces, qui doivent la différence de leur goût et de leur bouquet principalement aux divers fruits et aromates qu'on y fait infuser après la distillation. Ces liqueurs nous paraissent toutes plus détestables les unes que les autres. L'odeur seule en est presque toujours repoussante.

Le sam-chon le plus estimé est celui de chaong-hing ; c'est aussi celui auquel les étrangers s'habituent le plus aisément. Son effet sur la constitution n'est point nuisible. On prétend même qu'il facilite la digestion.

Les propriétés enivrantes des liqueurs chinoises sont encore augmentées par l'addition de diverses substances des plus excitantes et des plus pernicieuses. Aussi les hautes classes, malgré leur passion pour la boisson, ne s'y livrent-elles qu'assez modérément. Il faut dire, à la louange des Chinois, que l'ivrognerie est moins commune parmi eux que chez les nations de l'Occident ; et que, lorsqu'ils s'y adonnent, c'est ordinairement en cachette et chez eux ; en sorte qu'il est fort rare de rencontrer des personnes ivres dans les rues. On n'est pas encore

parvenu, et l'on ne parviendra probablement jamais, à faire adopter aux Chinois les vins d'Europe, à cause de leur prix élevé.

Leurs ustensiles de cuisine sont ordinairement fort limités en nombre : un pot à faire bouillir le riz ou le millet, une poêle à frire et une petite chaudière sont les seuls que possèdent la plupart des familles de la basse classe. Les cuisines des riches sont naturellement mieux montées.

Les Chinois affectionnent beaucoup les hachis, auxquels ils joignent toujours une quantité d'assaisonnements. Dix ou quinze substances différentes sont souvent employées à la préparation d'un seul mets. Le talent du cuisinier brille dans les potages qui sont excellents et qui consistent ordinairement en décoctions de viandes et de légumes. Le vermicelle obtenu avec de la farine de froment ou de riz est parfait.

La plupart des plats autres que les potages sont préparés avec une huile qui est souvent de mauvaise qualité, même avec l'huile de ricin employée en Europe comme purgatif, mais dont les Chinois ne paraissent nullement redouter les effets.

CHAPITRE XI

OU L'ON APPREND A CONNAÎTRE LE SYSTÈME D'ÉDUCATION EN USAGE DANS LE CÉLESTE EMPIRE

René m'a raconté hier soir que son petit ami Yu travaillait déjà beaucoup, et il a ajouté avec un air de conviction des plus comiques :

« Et il en a comme cela pour toute sa vie. »

Il ne se trompe pas, car la série des examens est interminable en Chine ; elle demande incomparablement plus d'application que nos études de droit ou de médecine, qui nous laissent bien des loisirs. Les emplois publics, même les plus élevés, sont ici accessibles à tous, mais les grades en sont les portes. La jeunesse le sait bien, et il n'y a guère en Chine d'enfants paresseux.

Mon oncle Tcha-gan nous a expliqué tout à l'heure ce que j'appellerai le mécanisme de l'éducation en Chine.

Dès l'âge de cinq à six ans, les enfants à qui leurs pa-

rents peuvent faire donner quelque instruction commencent à étudier les lettres ; comme le nombre de ces lettres est très considérable, et que les maîtres n'ont pas de méthodes semblables aux nôtres, cette étude serait une source d'ennuis pour les enfants si l'on n'avait trouvé le moyen de leur en faire une sorte de jeu et de divertissement.

On a donc choisi une centaine de caractères qui expriment les choses les plus communes, et qui tombent le plus sous les sens, comme le ciel, le soleil, la lune, l'homme, les plantes, les animaux, la maison et les ustensiles de ménage les plus ordinaires. Ces objets, grossièrement gravés, et à la suite desquels on a placé les caractères qui y répondent, fixent leur imagination et aident leur mémoire. C'est ce qu'on peut appeler l'a b c des Chinois.

Pour représenter le soleil, leurs maîtres placent un coq dans un cercle ; un lapin qui pile du riz dans un mortier est l'image de la lune ; pour représenter le tonnerre, c'est un diable tenant la foudre dans sa main.

Le livre qu'on met ensuite entre les mains des étudiants est un abrégé de ce qu'un enfant doit apprendre et de la manière de l'enseigner. Il consiste en plusieurs sentences courtes, de trois caractères, qui riment pour faciliter leur mémoire. Il en est encore un autre, dont les sentences sont de quatre caractères.

Les enfants doivent en arriver à connaître tous les caractères du langage usuel. On les oblige à en apprendre d'abord quatre, cinq et même six en un jour. Comme

l'enfant doit en rendre compte régulièrement deux fois le jour, il faut qu'il les répète sans cesse du matin au soir. S'il manque plusieurs fois sa leçon, le maître le fait monter sur un petit banc fort étroit. Après s'y être couché tout de son long sur le ventre, il reçoit sur son caleçon huit ou dix coups d'un bâton plat comme une latte. Pendant le temps de leurs études, les enfants n'ont que rarement un jour de relâche, si ce n'est au nouvel an et vers le milieu de l'année. Avant qu'ils soient capables de lire les quatre livres qui renferment la doctrine de Confucius et de Mencius, on ne leur en laisse plus lire d'autres qu'ils ne les sachent par cœur, sans se tromper d'une seule lettre. Ce qu'il y a pour eux de plus pénible et de plus rebutant, c'est qu'ils sont obligés de les apprendre sans y comprendre presque rien, la coutume étant de ne leur expliquer le sens des caractères que lorsqu'ils les savent parfaitement.

En même temps qu'ils apprennent les lettres, on leur enseigne à les former avec le pinceau. On leur donne d'abord de grandes feuilles écrites ou imprimées en gros caractères rouges. Ils ne font que couvrir les traits d'une couleur noire avec leurs pinceaux. Lorsqu'ils ont appris à former ces gros caractères, on leur en donne d'autres plus petits et qui sont noirs. En appliquant sur les feuilles de l'exemple une autre feuille blanche de leur papier, qui est transparent, ils y calquent des lettres sur la forme de celles qui sont dessous.

Les jeunes Chinois prennent le plus grand soin de se former la main, c'est un immense avantage pour les gens de lettres que de bien tracer leurs caractères. Dans l'examen triennal qui a lieu pour les degrés, les exami-

mateurs ont coutume de renvoyer ceux qui écrivent mal, à moins qu'ils ne donnent de grandes preuves de leur habileté, soit dans la langue, soit à composer des discours. Un aspirant aux degrés eut le chagrin de voir sa composition, quoique fort bonne, mise au rebut pour s'être servi d'une mauvaise abréviation en écrivant le caractère *mâ*, qui signifie *cheval*. Le mandarin qui l'examinait lui dit en plaisantant qu'un cheval ne pouvait marcher sans ses quatre pieds.

Quand l'étudiant connaît assez de caractères, ses maîtres lui apprennent les règles d'une composition du genre des amplifications, qu'on fait faire chez nous aux élèves qui sont sur le point d'entrer en rhétorique, avec cette différence que l'esprit y est plus gêné et que le style en est tout spécial. On ne donne pour sujet de ces devoirs qu'une sentence tirée des livres classiques et qui souvent se trouve comprise dans une seule lettre.

Pour s'assurer des progrès des écoliers, vingt ou trente familles, qui portent le même nom et qui ont par conséquent une salle des ancêtres commune, se réunissent et conviennent d'envoyer, deux fois chaque mois, leurs enfants dans cette salle pour y composer. Les chefs de famille donnent tour à tour le sujet, et chacun d'eux fait porter dans cette salle, et à ses frais, le dîner des enfants le jour où il préside ce travail.

Cette composition, qui est particulière et libre, n'est pas la seule à laquelle les jeunes étudiants sont astreints pour fournir la preuve de leurs progrès; il faut encore qu'ils composent en présence d'un mandarin de lettres au moins deux fois l'an : au printemps et en hiver.

On ne doit pas s'étonner que l'instruction soit l'objet d'une telle sollicitude dans un empire où les lettres sont en honneur depuis tant de siècles, et où on les préfère à tous les avantages de la nature.

Dans les villes, dans les bourgs, et même dans les moindres villages, il y a des maîtres pour instruire les jeunes gens. Les parents qui possèdent quelque fortune donnent à leurs enfants des précepteurs qui les accompagnent, qui les instruisent, qui leur apprennent les principes de la politesse, et, selon leur âge, leur donnent la connaissance de l'histoire et des lois.

Les précepteurs chinois sont beaucoup plus considérés que ceux qui exercent cette honorable profession en France. On les traite avec respect, et leurs élèves ont pour eux les plus grands égards.

Aussitôt que les jeunes étudiants sont jugés capables de subir l'examen des mandarins, ils commencent par celui du gouverneur de l'arrondissement dans lequel ils sont nés. Il s'en trouve quelquefois plus de sept à huit cents ; c'est le mandarin qui leur donne le sujet de composition et qui les examine ou les fait examiner par ses adjoints.

Sur huit cents candidats environ, six cents passent à l'examen d'un mandarin supérieur. Quatre cents tout au plus sont reçus par ce magistrat, et subissent un troisième examen auprès d'un grand mandarin, envoyé de Pékin dans chaque province.

Il arrive quelquefois que les étudiants d'une seule pro-

vince, qui se présentent à ce mandarin, sont au nombre de plus de quinze mille. Dans ce cas, on les partage en deux bandes, à chacune desquelles on donne une composition. Il y a ordinairement quinze élèves reçus sur cent qui se présentent. Ceux qui ont obtenu cet avantage ont fait le premier pas dans les grades : ils prennent des habits de cérémonie qui consistent en une robe bleue autour de laquelle est une bordure noire, et leur bonnet est surmonté d'un oiseau d'argent ou d'étain, ils ne sont plus sujets à recevoir de bastonnade par l'ordre des mandarins publics; mais ils en ont un particulier qui, en qualité de leur maître, la leur fait donner quand ils commettent quelque délit.

Le grand mandarin examinateur est obligé de parcourir sa province et d'assembler, dans chaque ville du premier ordre, tous les étudiants qu'il a reçus, de s'informer de leur conduite et d'examiner leurs compositions. Il récompense ceux qui ont fait des progrès dans l'étude, et punit ceux dans lesquels il remarque de la négligence et de l'inapplication. Voulant entrer, quelquefois, dans les détails qui les concernent, il les partage en six classes. La première comprend un petit nombre de ceux qui se sont distingués : il leur donne un taël (cinq francs) de récompense et une écharpe de soie. Ceux de la seconde reçoivent aussi une écharpe de même étoffe et un peu d'argent. La troisième classe ne reçoit ni prix ni châtiment. Ceux de la quatrième sont punis de la bastonnade. Dans la cinquième, on perd l'oiseau dont le bonnet est décoré. Quant à ceux qui ont le malheur de se trouver dans la sixième, ils sont punis de la dégradation. On voit quelquefois, dans ce redoutable examen, un homme de cinquante ou soixante ans être condamné à la bas-

tonnade, tandis que son fils reçoit des récompenses ou des éloges. Mais à l'égard des bacheliers, les défauts de leurs compositions ne leur attirent point de châtiment. Pour qu'il leur soit infligé, il faut qu'on ait porté plainte sur leur conduite.

Tout gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal court risque d'être privé de son titre et renvoyé dans les rangs du peuple. Il ne peut s'en dispenser que pour cause de maladie, ou lorsqu'il porte le deuil de son père ou de sa mère. Les vieux gradués, arrivés à un certain âge, sont dispensés pour toujours de ces sortes d'examens. Ils conservent néanmoins l'habit, le bonnet et les prérogatives honorifiques attachées à leur grade.

Pour monter au second degré, les bacheliers doivent subir un second examen, qui n'a lieu que tous les trois ans dans la capitale de chaque province de l'empire. Tous sont obligés de s'y rendre. Deux mandarins, envoyés exprès par la cour, président à cet examen, qui se fait par les grands officiers de la province et quelques autres mandarins, leurs assesseurs. Entre dix mille bacheliers, il en est tout au plus soixante qui soient promus au grade de licencié. Ceux-ci portent une robe brune avec une bordure bleue de quatre doigts de largeur. L'oiseau de leur bonnet est d'or ou de cuivre doré.

Les licenciés n'ont plus qu'un pas à faire pour être docteurs. L'année suivante, ils sont obligés de se rendre à Pékin, afin de s'y faire examiner pour le doctorat. Ce premier voyage a lieu aux frais de l'empereur. Ceux qui, ayant subi une fois l'examen, se contentent du grade de

licencié, soit parce qu'ils sont trop âgés, soit parce qu'ils n'ont pas assez de fortune, peuvent se dispenser d'aller à Pékin se soumettre à un nouvel examen, qui se fait de trois ans en trois ans. Tout licencié peut être pourvu de quelque charge. On en a vu devenir vice-rois de province; et comme c'est au mérite seul que se donnent les charges, un lettré, fils d'un paysan, a autant d'espérance de parvenir à cette dignité, et même à celle de ministre, que les enfants des personnes de la première qualité.

Les licenciés qui ont obtenu une charge dans l'État renoncent au degré de docteur; mais les autres ont coutume de se rendre à Pékin tous les trois ans pour se trouver à l'examen qu'on nomme impérial, parce que c'est l'empereur lui-même qui donne le sujet des compositions, et qui est censé faire les examens par l'attention qu'il y apporte et le compte qu'il s'en fait rendre. Le nombre des licenciés qui font ce voyage s'élève assez souvent jusqu'à cinq ou six mille. Environ trois cents, dont les compositions sont jugées les meilleures, sont promus au grade de docteur. Les trois premiers reçoivent le titre de *disciples*, de *fils du ciel.* Parmi les autres, l'empereur en choisit un certain nombre, auxquels il donne celui de *docteurs du premier ordre.* Enfin les autres reçoivent aussi un titre honorifique, exprimé par le mot *Tain-Sée.* Quiconque peut parvenir à celui-là, soit dans les lettres, soit même dans la guerre, doit se regarder comme un homme solidement établi et pour toujours à l'abri de l'indigence; en effet, outre les présents qu'il reçoit de ses parents et de ses amis, il peut aspirer aux plus grandes dignités de l'empire, et tout le monde brigue sa protection. Ses compatriotes manquent rarement d'élever en son honneur, dans leur ville, de magnifiques arcs de triomphe,

sur lesquels ils gravent son nom, le lieu de sa naissance et l'année où il a reçu son grade.

Les trois degrés dont nous venons de parler constituent la noblesse en Chine et fournissent tous les mandarins, à l'exception de quelques Tartares, que l'empereur dispense de se soumettre à certains usages de l'empire.

CHAPITRE XII

OU L'ON APPREND CE QUE L'ON VOIT ET CE QUE L'ON ENTEND A CANTON

Quel magnifique cortège nous formions ce matin avec nos huit chaises et nos trente-deux domestiques, sans compter nos courriers et les crieurs annonçant notre passage et faisant faire place! Li, qui nous servait de cicerone, occupait la chaise placée en tête, dont il sortait fréquemment pour nous faire remarquer soit une jolie boutique, soit un monument curieux.

Nous commençons notre visite par les faubourgs occidentaux occupés par les commerçants et les industriels. C'est un quartier riche et populeux. Sauf les grandes artères de la ville, qui sont assez larges, les rues en général sont petites et tortueuses. On s'y pousse, on s'y bouscule, sans qu'il arrive de graves accidents.

Depuis que nous sommes ici, je n'ai pas encore vu un seul cheval, et, de fait, il serait bien difficile à une voiture

de circuler au milieu de la foule qui se presse dans ces petites rues couvertes, ressemblant un peu aux passages que l'on rencontre dans nos grandes villes, avec la différence qu'ici de simples nattes remplacent les vitraux qui les préservent, en Europe, des intempéries des saisons.

Les approvisionnements de toutes sortes se font par le moyen de deux corbeilles, que les Chinois portent aux bouts d'un long bâton, dont le point d'appui est



Marchand de fruits et de légumes.

l'épaule. En passant devant un marché sur lequel on débitait des légumes, des volailles et autres denrées alimentaires, nous avons été frappés de la lourdeur des fardeaux ainsi transportés.

Pendant que nous regardions les Chinois et les Chinoises faire leurs emplettes, Li me tira vivement par le bras pour me faire reculer. Étonné de cette dérogation au calme qui lui est habituel, je cherchais quelle en était la cause.



Marché chinois.

« Prenez garde, me dit-il, cela pourrait se répandre. »

Je me retournai et je vis un homme portant un seau à chaque extrémité de son bâton, à la manière des porteurs d'eau de Paris. Mais mon odorat m'avertit que nous avions affaire à tout autre liquide dont il serait, en effet, fort désagréable d'être arrosé.

Tout sert en Chine, et on y fait trafic des choses dont, en Europe, on se débarrasse à la faveur des ténèbres. Les Chinois sont blindés à cet égard. Des barques circulent à toute heure, remplies d'engrais qu'ils viennent recueillir dans les maisons situées sur le bord des canaux. Ces habitudes, si contraires aux nôtres, dans des villes aussi policées, à d'autres égards, que celles de la Chine, étonnent les Européens. Les Célestials ne s'en choquent nullement. Les paysans viennent, jusque dans les demeures des habitants de Canton, chercher ces produits humains, et ils donnent en échange du bois, de l'huile, des légumes. Il y a dans chaque rue, pour les passants, des waterclosets, dont les propriétaires tirent avantage par ces échanges.

Sur les routes, de distance en distance, se retrouvent ces petits cabinets, blanchis à la chaux, couverts en terre ou en paille; des inscriptions invitent les passants à honorer de leurs dons les réceptacles fréquemment vidés par leurs propriétaires. Les enfants, les vieillards de la classe pauvre n'ont souvent d'autre occupation que la recherche du fumier. Les Chinois, dans leur langage imagé, ont consacré une expression poétique à cette action qui l'est si peu. Ils appellent cela *cueillir le fumier*.

La terre est très divisée, et les Chinois ne ménagent

pas leur peine pour lui faire produire deux et trois récoltes par an; de là vient cette minutieuse recherche de l'engrais, car la terre ne peut produire qu'autant qu'elle est soignée, engraissée, arrosée...

Nous visitâmes ensuite un mont-de-piété. Ces établissements, très nombreux en Chine et des plus curieux, sont de véritables maisons de prêts sur gages.

En France, on se cache quand on est forcé de recourir à ce moyen extérieur pour procurer un morceau de pain à sa famille. On attend le soir pour s'y faufiler à la faveur de l'obscurité. Ici, il n'en est pas de même. On va tranquillement porter des bijoux, des vêtements, des marchandises dans ces grands bâtiments, qui ressemblent à de hautes tours carrées, construites en pierres et en briques afin qu'elles résistent aux nombreux incendies qui éclatent à Canton. Elles dominent par leur hauteur la plupart des habitations chinoises, qui sont en général très basses. L'intérieur d'un mont-de-piété est très curieux à visiter; il se compose de galeries assez nombreuses, auxquelles on accède par d'étroits escaliers. A chaque étage, un petit autel est consacré à une divinité quelconque, qui est censée veiller sur les objets déposés.

Le besoin des monts-de-piété se fait plus sentir en Chine que partout ailleurs, à cause des habitudes mêmes des Célestials.

Le Chinois ne sait supporter ni le froid ni le chaud. L'hiver, il est rembourré de vêtements, car il ne fait guère usage du feu; l'été, au contraire, il est aussi peu vêtu que possible, presque à l'état de nature. Les habitations de la

classe laborieuse sont extrêmement petites et ne peuvent contenir la quantité de vêtements nécessaires à toute une famille pendant la saison rigoureuse. Lorsque le printemps arrive, ils sont donc portés au mont-de-piété par leurs propriétaires; puis, quand l'été est passé, ceux-ci vont reprendre une à une ces robes de coton ordinairement bleues et ouatées. Il n'est pas rare de rencontrer des ouvriers allant à leur travail portant l'une par-dessus l'autre jusqu'à cinq ou six robes superposées. Cela les rend aussi larges que hauts et fort singuliers. Mais le but est atteint, ils se réchauffent sans feu.

Tous les objets déposés dans les monts-de-piété sont catalogués, et chacun d'eux porte sur une étiquette la date et le numéro de l'engagement. Par ce système, les dégagements peuvent se faire presque à la minute.

Le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux des employés. Au premier étage sont les objets volumineux; au second, au troisième, ceux de plus en plus légers, et enfin, au dernier étage, les objets de prix, les bijoux, les lingots, etc.

Les voleurs sont si nombreux en Chine, que les riches Célestials sont souvent obligés, pour mettre à l'abri de leurs tentatives ce qu'ils ont de précieux, de le déposer dans les monts-de-piété, en sorte que nous trouvons dans celui que nous visitons des objets de prix et des plus curieux.

Enfin les monts-de-piété, qui sont des entreprises particulières rapportant beaucoup d'argent à ceux qui les ont fondées, prêtent aussi sur nantissement ou sur valeurs mobilières. L'intérêt est ordinairement de trois pour cent

par mois pour les prêts de peu d'importance. Pour les deux derniers mois de l'année, l'intérêt n'est plus que de deux pour cent, et quand les sommes prêtées sont supérieures à dix taëls, il n'est plus que de un pour cent.

Nous visitâmes ensuite la cathédrale catholique, bel édifice en style gothique flamboyant. Ses tours, très élevées, offusquent les Cantonnais, qui prétendent qu'elles empêchent la libre circulation des esprits dans les airs. C'est la même persuasion qui rend les Chinois tout à fait récalcitrants à la construction des télégraphes électriques.

Nous revenions vers le yamen lorsqu'une foule considérable, débouchant d'une rue transversale, nous barra le chemin. C'était un voleur, qu'un marchand de la rue des Orfèvres venait de surprendre en flagrant délit, et qu'il conduisait au tribunal du juge. Bien que ne comprenant pas l'interrogatoire, ce n'est pas sans un vif intérêt que nous suivîmes les différentes phases du jugement et de son exécution. Convaincu de vol, il reçut immédiatement la bastonnade et fut conduit en prison.

Il n'y a point de faute impunie en Chine ; tout est déterminé : la bastonnade est le châtiment ordinaire. Le nombre des coups est plus ou moins grand, selon la gravité de la faute. C'est la peine dont les officiers de guerre punissent quelquefois sur-le-champ les soldats chinois mis en sentinelle toutes les nuits dans les rues et les places publiques, lorsqu'ils les trouvent endormis.

Quand le nombre des coups ne dépasse pas vingt, c'est une correction *paternelle* qui n'a rien d'infamant et que l'empereur fait quelquefois donner à des personnages de

haut rang. Il les voit ensuite et les traite comme à l'ordinaire.

Il faut très peu de chose pour être ainsi *paternellement* châtié. Il suffit de s'être emporté en paroles, d'avoir donné quelques coups de poing. Si cela va jusqu'au mandarin,



Condamnation d'un voleur chinois.

il fait jouer aussitôt le pan-tsée, c'est ainsi que s'appelle l'instrument dont on se sert envers les coupables. Après avoir subi la bastonnade, ils doivent se mettre à genoux devant le juge, se courber trois fois jusqu'à terre et le remercier des bons soins qu'il a eus pour leur éducation.

Le pan-tsée est une canne fendue, à demi plate, de

quelques pieds de longueur ; elle a, au bas, la largeur de la main, et, par le haut, elle est polie et déliée, afin qu'elle soit plus facile à empoigner. Elle est en bambou, bois dur, massif et pesant.

Lorsque le mandarin tient son audience, il est assis devant une table, sur laquelle est un étui rempli de petits bâtons d'un demi-pied et larges de deux doigts. Plusieurs estafiers armés de pan-tsée l'environnent. Au signe qu'il donne en tirant et en jetant ces bâtons, on saisit le coupable, on l'étend ventre contre terre, on lui abaisse le haut de chausses jusqu'aux talons, et autant de petits bâtons que le mandarin tire de son étui et qu'il jette par terre, autant d'exécuteurs se succèdent et appliquent, les uns après les autres, chacun cinq coups de pan-tsée sur la chair nue du coupable.

Il faut cependant noter que quatre coups sont toujours comptés pour cinq, c'est ce qui s'appelle la grâce de l'empereur, qui, comme père, par compassion pour son peuple, diminue toujours quelque chose de la peine infligée. Il y a un autre moyen d'adoucir cette peine, c'est de gagner avec de l'argent ceux qui frappent et qui ont alors le talent de s'arranger de façon que les coups ne portent que légèrement.

Un jeune Chinois, ayant vu son père condamné à cette peine et prêt à la subir, se jeta sur lui pour recevoir les coups, et parvint par cette action d'amour filial à toucher le juge, qui fit grâce au père en considération du fils.

Ce n'est pas seulement dans son tribunal qu'un mandarin a le pouvoir de faire donner la bastonnade, mais

en quelque endroit qu'il se trouve, même hors de son district ; c'est pour cela qu'il a toujours dans son cortège, quand il sort, des officiers de justice qui portent des pan-tsée.

Il suffit, pour un homme du peuple, de n'avoir pas mis pied à terre à son passage s'il était à cheval, ou d'avoir traversé la rue en sa présence, pour recevoir cinq ou dix coups de bâton par son ordre. L'exécution est si prompte, qu'elle est souvent faite avant que ceux qui sont présents s'en soient aperçus. Les maîtres usent aussi de ce châtiment à l'égard de leurs disciples, même quand il s'agit d'un enfant ou d'un jeune homme de grande famille. Ils portent toujours à leur ceinture le martinet qui inspire la crainte et fait respecter leur volonté ; trop souvent ils en abusent.

Un autre châtiment moins douloureux, mais plus infamant, est une espèce de carcan auquel on attache le coupable, et que les Portugais ont appelé la cangue.

Cette cangue est composée de deux morceaux de bois échancrés au milieu pour y insérer le cou du coupable. Dès qu'il a été condamné par le mandarin, on prend ces deux morceaux de bois, on les pose sur ses épaules et on les réunit de manière qu'il n'y ait de place vide que pour le cou. Le condamné ne peut ni voir ses pieds ni élever la main à sa bouche ; il a besoin du secours de quelqu'un pour y porter les aliments. Il soutient nuit et jour ce désagréable fardeau, qui est plus ou moins pesant, selon la gravité de la faute. Il y a de ces cangues qui pèsent jusqu'à deux cents livres, et qui de leur poids accablent le criminel et causent quelquefois sa mort.

Les patients trouvent différents moyens d'adoucir ce supplice : les uns marchent accompagnés de leurs parents ou de leurs amis, qui soulèvent la cangue par les quatre coins; d'autres l'appuient sur une table ou sur un banc; d'autres encore font faire une chaise où il sont assis entre quatre colonnes d'une égale hauteur, qui supportent la cangue.

Lorsqu'en présence du mandarin on a réuni les deux pièces de bois au cou du coupable, on colle dessus, à droite et à gauche, deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, auxquelles on applique une espèce de sceau, afin qu'elles ne puissent pas se séparer sans qu'on s'en aperçoive. Enfin on écrit en gros caractères le crime pour lequel le coupable est puni et le temps que doit durer le châtiment.

Le lieu où on les expose est ordinairement ou la porte d'un temple, ou une place publique, ou même la première porte du tribunal du mandarin.

Quand le temps de la punition est écoulé, le coupable est présenté au mandarin, qui, après l'avoir exhorté à se corriger, le délivre de la cangue et lui fait donner une vingtaine de coups de bâton pour le congédier; car c'est l'usage de la justice chinoise de ne point imposer de peine, à la réserve des amendes pécuniaires, qui ne soit précédée et suivie de la bastonnade; de sorte qu'on peut dire que le gouvernement chinois ne subsiste que par l'exercice du bâton.

Il y a certains crimes pour lesquels on condamne les coupables à être marqués sur les deux joues, et cette

marque indique leur crime. Il y en a d'autres pour lesquels on condamne au bannissement.

Les Chinois ont trois manières différentes d'exécuter les condamnés à mort. La première est d'étrangler ceux qui ont mérité ce supplice. La seconde est de trancher la tête, et c'est la mort la plus honteuse, parce que la tête, qui est la principale partie de l'homme, est séparée du corps.

Dans quelques endroits, on étrangle avec une espèce d'arc dont on passe la corde au cou du criminel, qui est à genoux : on tire l'arc, et par ce moyen on lui serre le gosier; en lui ôtant la respiration, on l'étouffe. En d'autres endroits, on met une autre corde, longue de sept à huit pieds, au cou du coupable, en y faisant un nœud coulant. Deux valets du tribunal la tirent fortement chacun de leur côté; un moment après, ils la lâchent tout à coup, puis ils la tirent encore comme ils avaient fait d'abord, et, à ce second coup, ils sont sûrs que le criminel est mort. Les personnes d'un rang distingué qui sont condamnées à mort sont toujours portées au lieu du supplice dans des chaises ou dans des charrettes couvertes. Lorsqu'un criminel est condamné à mort, le mandarin le fait tirer de la prison et conduire à son tribunal, où ordinairement on a préparé un petit repas. Avant de prononcer la sentence, on lui présente du vin, ce qui s'appelle *Tci feng*. Ce mot de *Tci* est le même que celui dont on se sert lorsqu'on offre quelque chose aux ancêtres. Ensuite on lui lit sa sentence. Le criminel qui se voit condamné à mort éclate quelquefois en injures et en reproches contre ceux qui l'ont condamné. Quand cela arrive, le mandarin écoute ses invectives avec patience et compassion pendant quelques instants, puis on lui met

un bâillon dans la bouche, et on le conduit au supplice. Il y a des criminels qui vont en chantant au lieu de l'exécution, et boivent gaiement le vin que leur présentent leurs amis, qui les attendent au passage pour leur donner cette dernière marque d'amitié.

Il y a un troisième genre de mort très cruel, dont on a puni autrefois les révoltés et les criminels de lèse-majesté : c'est ce qu'on appelait être haché en dix mille pièces. Selon les lois, ce troisième supplice consiste à couper le corps du coupable en plusieurs morceaux, à lui ouvrir le ventre et à jeter le corps dans la rivière ou, pour les grands criminels, dans une fosse commune.

A la réserve de certains cas extraordinaires, qui sont marqués dans le code des lois chinoises, ou pour lesquels l'empereur permet d'exécuter sur-le-champ, nul mandarin, nul tribunal supérieur ne peut prononcer définitivement un arrêt de mort. Tous les jugements de crimes dignes de mort doivent être examinés et décidés en dernier ressort par l'empereur. Les mandarins envoient à la cour l'instruction du procès et leur décision, indiquant l'article de la loi qui les a déterminés à prononcer ce jugement. Par exemple : « Un tel est coupable du crime de...; la loi porte qu'on étranglera ceux qui en sont convaincus : ainsi je condamne un tel à être étranglé. »

Ces informations étant arrivées à la cour, le tribunal supérieur des affaires criminelles examine le fait, les circonstances et la décision ; si le fait n'est pas clairement exposé, ou si le tribunal a besoin de nouvelles informations, il présente à l'empereur un mémoire qui contient l'exposé du crime et la décision du mandarin inférieur,

et il ajoute : « Pour juger sainement, il nous paraît qu'il faut être instruit de telle circonstance : ainsi nous opinons à renvoyer l'affaire à tel mandarin, afin qu'il nous donne les éclaircissements que nous souhaitons. »

L'empereur ordonne ce qui lui plaît; mais sa clémence le porte toujours à renvoyer l'affaire, afin que, lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme, on ne décide pas légèrement et sans avoir les preuves les plus convaincantes. Quand le tribunal supérieur a reçu les informations qu'il demandait, il présente de nouveau la délibération à l'empereur.

Alors l'empereur souscrit à la délibération du tribunal, ou bien il diminue la rigueur du châtiment ; quelquefois même il renvoie le mémoire en écrivant ces paroles de sa main : « Que le tribunal délibère encore sur cette affaire et me fasse son rapport. »

Comme nous le voyons, on apporte, en Chine, l'attention la plus scrupuleuse, quand il s'agit de condamner un homme à la mort. Lorsque le crime est énorme, l'empereur, en souscrivant à la mort du criminel, ajoute : « Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre, qu'on l'exécute sans aucun délai. » Pour ce qui est des crimes punis de mort qui n'ont rien d'extraordinaire, l'empereur écrit au bas de la sentence : « Qu'on retienne le criminel en prison, et qu'on l'exécute au temps de l'automne. »

La *question ordinaire* qui est en usage en Chine pour tirer la vérité de la bouche des criminels est très douloureuse : elle se donne aux pieds et aux mains. On se sert pour les pieds d'un instrument qui consiste en trois

bois croisés, dont celui du milieu est fixe, et dont les deux autres se tournent et se remuent. On met les pieds du patient dans cette machine, et on les y serre avec tant de violence, que la cheville du pied s'applatit. Quand on la donne aux mains, c'est par le moyen de petits bois qu'on insère entre les doigts du coupable et qu'on lie très étroitement avec des cordes; on les laisse pendant quelque temps endurer cette torture. Les Chinois ont des remèdes pour diminuer et même pour amortir le sentiment de la douleur; après la *question,* ils en ont aussi pour guérir le patient, lequel, en effet, recouvre par leur moyen, quelquefois en peu de jours, le premier usage de ses jambes.

De la question ordinaire on passe à l'extraordinaire, qui se donne pour les grands crimes et surtout pour ceux de lèse-majesté, afin de découvrir les complices, quand le crime est avéré. Elle consiste à faire de légères entailles sur le corps du criminel et à lui enlever la peau par bandes en forme d'aiguillettes.

CHAPITRE XIII

OU CHACUN SE REGARDE AVEC ÉTONNEMENT

Nous avions visité les plus beaux quartiers de Canton, mais les courses faites avec la rapidité de nos porteurs de chaises ne pouvaient satisfaire complètement notre curiosité. Nous voulions voir les Chinois de plus près, sortir à pied et nous mêler à la foule qui circule dans les rues de la ville.

Mon oncle Tcha-gan, devant qui nous exprimions ce désir, sourit un peu malicieusement.

« J'approuve beaucoup votre projet, nous dit-il; mais, pour l'exécuter avec quelque fruit, il faut nécessairement revêtir le costume du pays. »

En voyant que son opinion nous causait de l'étonnement il ajouta:

« J'étais si convaincu que vous seriez obligés de re-

courir à ce moyen pour satisfaire votre légitime curiosité de voyageurs, qu'avant même votre arrivée, je m'étais pourvu de toutes les étoffes nécessaires à votre nouvelle garde-robe.

— Vous êtes vraiment d'une bonté qui nous confond, dit mon père.

— Ne me remerciez pas, répondit l'oncle Tcha-gan. Je suis sûr que ma nièce comprend toute la satisfaction que j'éprouverai le jour où je vous verrai tous en costumes de Célestial. Il me semble que vous prendrez alors plus facilement les habitudes de ce pays et que vous y vivrez d'une façon plus agréable. Les costumes des dames sont fort gracieux, ajouta-t-il en se retournant vers ma mère et ma sœur, et je vous assure que vous ne perdrez rien de vos charmes en revêtant les robes aux plis amples et aux larges manches. Nos étoffes sont aussi belles que celles de Lyon. »

Le lendemain matin, plusieurs tailleurs arrivèrent et prirent mesure à chacun de nous pour les divers vêtements qui devaient composer nos costumes ; puis ils se mirent à l'ouvrage dans une vaste pièce du yamen, qui leur fut abandonnée, car ici les tailleurs les plus en renom vont travailler chez les habitants qui s'adressent à eux.

Les étoffes les plus belles, les tissus les plus fins avaient été choisis par mon oncle ; et lorsque, après huit jours de labeur, toutes les pièces devant constituer nos costumes furent achevées et rangées dans les grands bahuts de nos

chambres, nous restâmes véritablement étonnés de la munificence de Tcha-gan.

Il s'agissait maintenant non seulement de revêtir ces riches costumes, mais encore de laisser faire à notre coiffure un changement indispensable et sans lequel l'œil le moins exercé eût bien vite reconnu que nous n'étions que des Européens, des *barbares* déguisés.

Té, le barbier de mon oncle, arriva donc un matin dans la chambre de mon père, et se mit à notre disposition pleine et entière avec la politesse la plus humble. Mon père, mon oncle Charles, Edmond et moi nous étions tous les quatre réunis, et, avant de livrer nos têtes au rasoir chinois, nous eûmes un moment d'hésitation; mais, comme, après tout, nos cheveux auraient le temps de repousser pendant la traversée du retour en France, l'un après l'autre, nous nous assîmes sur le fauteuil de l'exécution. Les cheveux de la tête furent rasés en conservant une sorte de couronne sur le milieu du crâne, qu'on laissera croître indéfiniment, car c'est avec ce bouquet de cheveux, pour parler le langage imagé de notre artiste coiffeur, qu'on tresse la queue. Seulement, comme nos chevelures étaient relativement très courtes, il fallut suppléer à l'insuffisance personnelle par l'adjonction de longues mèches de cheveux indigènes, dont le susdit barbier n'avait pas manqué de se procurer une ample provision, et certes, il ne s'est pas montré avare de cette intéressante production du cru, car il nous a tous pourvu d'une superbe queue qui a au moins un mètre de long. Mon oncle Charles avait entendu dire que les gens sérieux, les lettrés, portaient généralement la leur fort courte, pour montrer leur mépris de la mode, et Tcha-gan avait, en

effet, une queue des moins ambitieuses. Mais Té parut si attristé des réflexions de mon oncle, qu'il fallut en passer par l'exécution de ses désirs ; il voulait que nous lui fissions honneur.

Le temps était encore chaud, et le *raccourcissement* que nous venions de subir ne pouvait avoir d'inconvénient pour nos santés. Mais il paraît que, dans le nord de la Chine, l'usage d'avoir la tête rasée engendre beaucoup de rhumes et de douleurs ; aussi a-t-on imaginé des sortes d'oreillettes doublées en fourrure, qui remplacent la chevelure absente. Les Chinois portent pour la même raison des capuchons rouges ou bleus qui sont également fourrés et qui se rabattent sur la tête. Il serait assurément plus sage de conserver sa chevelure.

Quant aux infortunés Célestials qui sont affligés d'une calvitie complète, pour se mettre à la mode, ils fixent l'inévitable queue à leur bonnet.

Lorsque nous fûmes tous pourvus, Té, enchanté de son œuvre, nous regardait avec complaisance, exprimant la vive satisfaction qu'il éprouvait par un épanouissement inusité de sa face jaune et ridée.

Ma mère et ma sœur n'avaient rien à changer à leur coiffure. Les jeunes filles chinoises portent leurs cheveux divisés en petites nattes jusqu'au jour où elles sont fiancées ; alors seulement elles les relèvent en couronne.

Voici dans quel ordre nous revêtons toutes les pièces de notre habillement, du reste, très compliqué : d'abord une fine chemisette en soie blanche, boutonnant sur le

côté droit, comme tous les vêtements chinois, puis le caleçon et les bas également en soie blanche. Pendant l'hiver, ces derniers sont pourvus d'une épaisse semelle de coton rembourrée de déchets de soie, ce qui les rend très chauds.

Ensuite vient le pantalon en brocart, retenu aux chevilles et à la ceinture par des cordons; une robe assez longue en soie, boutonnée en sautoir, avec des manches qui s'élargissent vers le bas en fer à cheval, de manière à cacher les mains; le pardessus que nous passons après cette première robe est plus court et pourvu de larges manches moins longues que celles de la robe. Il se boutonne en ligne droite par cinq boutons en cuivre ciselé... J'oubliais une belle ceinture de soie, à laquelle nous devons attacher une masse de petits objets dont un Célestial qui se respecte ne saurait se passer : c'est d'abord une blague pour le tabac à fumer, un petit flacon pour celui à priser, un éventail, dont ici les hommes se servent aussi bien que les dames, et, ce qui semble plus étrange, les hommes de toutes les conditions; non seulement le jeune élégant qui s'étudie à jouer de l'éventail avec prétention et avec grâce, mais encore le lettré, le prêtre, le soldat, l'ouvrier; il est assez curieux de voir un maçon tenant d'une main l'éventail et de l'autre ses instruments de travail... Puis ce sont encore les baguettes d'ivoire à bouts d'argent, l'étui à lunettes, car l'usage des lunettes est général; elles ont des verres inouïs, grands comme une pièce de cinq francs et sont en cristal, avec monture en écaille; elles donnent à la physionomie une étrange expression et complètent la transformation d'un Européen en Chinois. Nos bottes en satin noir avec de hautes semelles blanches piquées ne furent point oubliées,

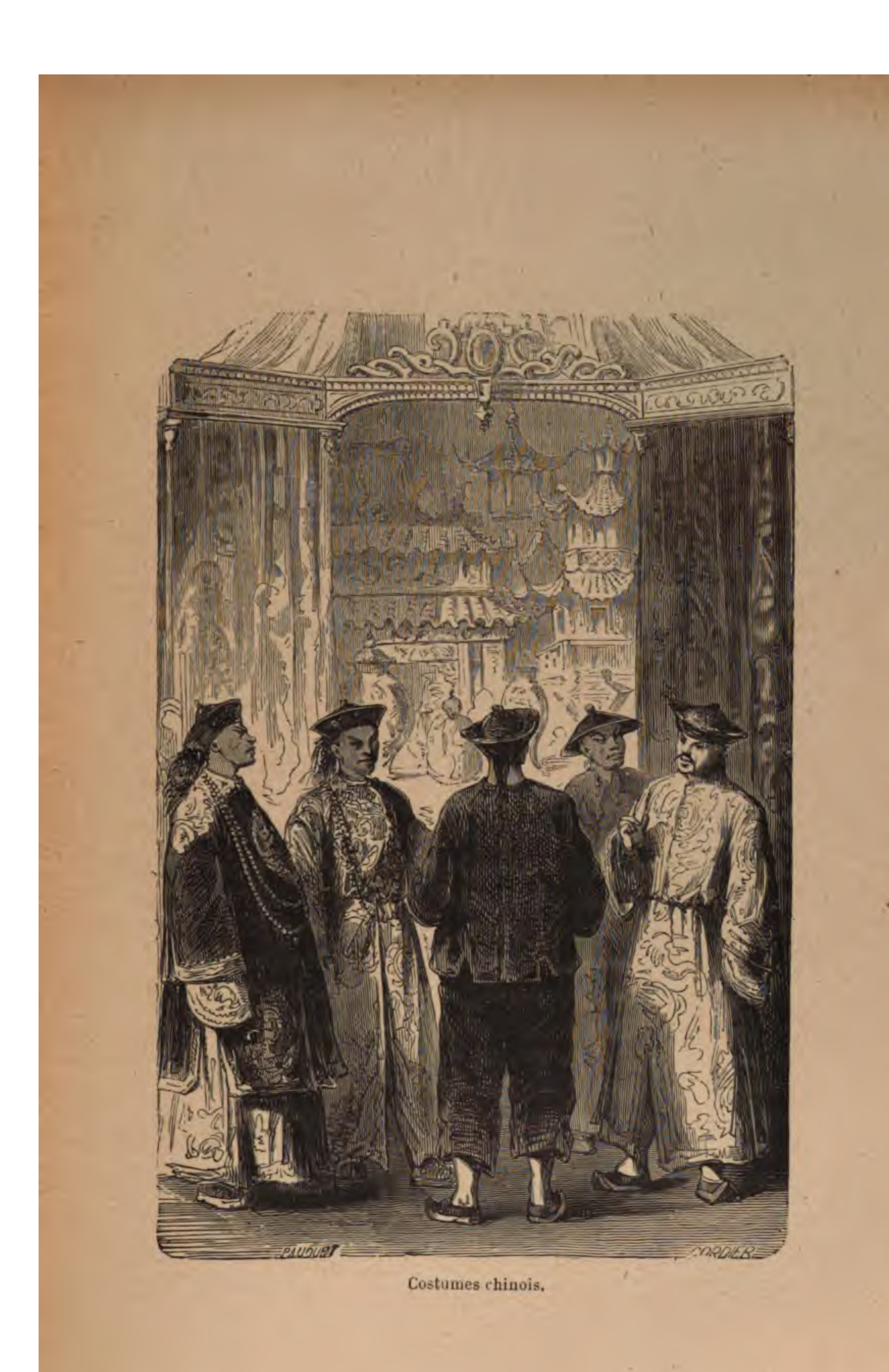
non plus que la petite pipe, qu'il est d'usage de fourrer dans l'une d'elles. Comme bijoux, nous avions chacun une belle bague en jade, qui était encore un gracieux cadeau de mon oncle, et enfin des chapeaux en peluche avec les bords retroussés, d'où pend par derrière une magnifique plume de paon.

La toilette de chacun terminée, nous nous regardâmes avec un étonnement des plus risibles...; positivement nous ne nous reconnaissions plus...

Je suis obligé de convenir que l'on est très commodément dans ces larges et soyeuses robes.

Enfin nous voici prêts et cette fois, sans guide, suivant nos désirs, nous nous aventurons dans les rues de Canton.

Décidément nous étions transformés; nul ne se retournait sur nous, et on nous accordait droit de cité. Qu'il était donc bon de flâner dans les rues de Canton, comme nous flânions trois mois plus tôt sur les boulevards de Paris ! Nous marchions doucement, gravement, car il fallait conserver notre dignité; nos costumes indiquaient des Célestials distingués; nous devions donc nous conduire comme les mandarins que nous rencontrions. Ils étaient à pied et en fort petit nombre. En général, ils ne sortent qu'en chaise, et alors ils font faire autour d'eux le plus de bruit possible, car le Chinois est plein d'orgueil, d'ostentation. Les mandarins militaires sont accompagnés de soldats, les mandarins civils d'un grand nombre de serviteurs portant, l'un un étendard, l'autre un gong, en criant à tue-tête les titres et les qualités de leur seigneur, et d'une escouade de ya-yi, c'est-à-dire d'agents de police,



Costumes chinois.

coiffés d'un haut chapeau pointu en feutre, quelquefois en carton décoré d'une plume de corbeau. Ils sont armés de chaînes, de bambous, de fouets à manches courts et à longues lanières. Après cette garde assez singulière, arrive la chaise mandarine, de couleur verte. Elle est portée par quatre domestiques, et le mandarin, toujours en grand costume, s'y prélasse avec un air de dignité qui nous amuse beaucoup. De chaque côté de sa chaise marchent d'autres serviteurs portant des tablettes de bois rouge verni, sur lesquelles sont écrits en gros caractères : *Ouvrez le chemin, gardez le silence.* Sur d'autres sont inscrits les titres du haut personnage. Toute cette procession marchait ou plutôt courait et semblait disposée à renverser tout sur son passage. Aussi les humbles piétons se rangeaient contre les murailles ou les boutiques avec une rapidité qui dit assez qu'ils ne veulent pas être écrasés même par un si grand seigneur.

Nous allions tout droit devant nous, observant quelques points de repaire, et après une promenade d'une heure environ, pendant laquelle nous avions visité un grand nombre de rues, nous arrivâmes devant une pagode. Beaucoup de Cantonnais y faisaient leurs dévotions, car tout bon Chinois doit entrer chaque jour dans un temple, y faire une prière, brûler un bâtonnet odorant; les plus fervents attachent des petits papiers contenant des prières sur une roue qu'ils tournent eux-mêmes. Plus le mouvement de rotation est vif, plus ils ont de chance d'être exaucés.

Cependant il fallait reprendre le chemin du yamen, ce que nous fîmes sans nous perdre dans les rues qui se croisaient en tous sens.

Le soir, cette première promenade fit le sujet de notre conversation.

Nous questionnâmes mon oncle sur les pratiques religieuses des Chinois, il nous en fit l'historique, et je résume ici sa conversation.

Il y a actuellement trois religions professées en Chine : la religion de l'État, la religion du Taô et celle de Bouddha.

Les documents historiques des Chinois font remonter à une antiquité fort reculée l'existence d'un grand nombre de pratiques religieuses prescrites par la doctrine à laquelle Confucius a attaché plus tard son nom. Il est plutôt le réformateur que le fondateur de la religion de l'État, qui ne consiste guère qu'en rites, en cérémonies et surtout en sacrifices. Sa partie dogmatique, presque nulle, admet cependant certaines croyances traditionnelles, mais qui restent vagues et indéterminées.

Les sacrifices occupent la première place dans la religion de l'État ; ils se divisent en grands, moyens et petits sacrifices. Les premiers sont offerts au ciel, à la terre, aux mânes des empereurs de la dynastie régnante, et aux dieux des campagnes et des grains, etc.

Les moyens sacrifices ont principalement lieu en l'honneur du soleil, de la lune, des souverains des anciennes dynasties, de Confucius et du patron de l'agriculture.

Enfin les petits sacrifices sont généralement offerts à la pluie, aux étoiles, aux vents, à l'invention de la médecine, à la mer, aux cinq grandes montagnes de la Chine, à



Trinité chinoise.

ses quatre grands fleuves, au dieu des canons, au dieu qui veille aux portes des villes, au dieu du contentement, etc.

Les habits et les ornements du prêtre changent de couleur, suivant l'objet de son culte; par exemple, il porte un habit rouge pour sacrifier au soleil, un habit bleu pour sacrifier au ciel.



Divinité agricole.

La religion de l'État a pour chef suprême, pour souverain pontife l'empereur de la Chine, et pour ministres subalternes des princes et des hommes d'État. Les sacrifices au ciel, qui ont lieu au solstice d'hiver, et ceux de la terre, qui se font au solstice d'été, consistent en animaux domestiques et en différents objets inanimés. Pour les grands sacrifices, les victimes sont purifiées pendant un long espace de temps. On les immole la veille du jour où elles doivent être déposées sur l'autel.

Pendant les cérémonies qui ont lieu pour adorer la na-

ture, les assistants s'agenouillent et se frappent le front contre terre. L'empereur seul s'abstient de cet acte d'humilité ; quand il officie, il se borne à s'agenouiller et à s'incliner.

Toutes les grandes cérémonies sont, en quelque sorte, monopolisées par le gouvernement et ne peuvent être accomplies que par l'empereur ou par de hauts fonctionnaires. Une des plus curieuses est celle qui a lieu à Pékin au mois d'octobre. Le souverain, après avoir jeûné pendant trois jours, se transporte avec tous ses ministres dans le temple du ciel, et, après y avoir offert des sacrifices, il ratifie les sentences de mort qui lui ont été soumises, par tous les gouvernements de province, pendant le courant de l'année.

Dans les calamités publiques, que les Chinois attribuent généralement aux fautes de leur souverain, il n'est pas rare de voir celui-ci adresser au ciel une demande écrite dans laquelle il confesse ses erreurs en implorant la clémence divine.

On n'admet aux cérémonies du culte impérial ni les prêtres des diverses sectes ni les femmes ; ces dernières peuvent assister cependant aux sacrifices offerts à la divinité qui préside à la culture de la soie.

Ceux qui prennent part aux cérémonies s'y préparent par la retraite dans un lieu pur, l'emploi de vêtements purs, l'ablution, un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils ne doivent ni juger des criminels, ni s'occuper des malades, ni être en deuil, ni fréquenter les fêtes, ni

entendre la musique, ni user de boissons fermentées, ni manger des oignons, de l'ail, des poireaux, etc.

Suivant que l'empereur rend son culte au ciel, à la terre, au soleil ou à la lune, il est revêtu de bleu, de



Robe impériale.

jaune, de rouge ou de blanc. Les autels consacrés au ciel sont ronds, ceux élevés à la terre sont carrés, les tableaux sur lesquels sont inscrites les prières sont, suivant les cultes, de la même couleur que le vêtement impérial, les caractères qui les couvrent sont rouges pour les cultes du ciel et du soleil, noirs pour les autres.

Les sectateurs de Tao, ou Tao-sse regardent le philosophe Lao-tseu ou Laokium, contemporain de Confucius, comme le fondateur de leur doctrine.

Dans le principe, les Tao-sse étaient une secte de philosophes. Elle ne prit la forme d'une religion qu'après l'introduction du bouddhisme, qu'elle chercha à parodier.

Les prêtres de Tao-sse enseignaient que le ciel, la terre, les êtres animés avaient été créés par l'intelligence suprême nommée *Tao,* qui était répandue dans tout l'univers, comme l'âme dans le corps, comme l'air dans l'espace. Ils avaient peuplé le ciel de nombreux esprits, dont quelques-uns étaient censés faire des apparitions sur la terre, et avec lesquels ils se disaient en rapport. Le principal moyen dont ils se servaient pour faire des prosélytes était de promettre à ceux qui les approchaient de prolonger leur existence par des moyens dont ils prétendaient avoir seuls le secret. Tantôt ils se disaient en possession d'un élixir qui donnait l'immortalité; tantôt ils prétendaient connaître une source merveilleuse située au sommet des monts Koualun, dont les eaux avaient, suivant, eux, cette précieuse vertu.

Les prêtres du Tao ont complètement altéré les principes de leur religion et sont assez généralement considérés aujourd'hui comme des charlatans, qui cherchent à duper les personnes assez simples pour prêter l'oreille aux contes qu'ils leur débitent.

Enfin Bouddha ou Fô naquit dans l'Inde, environ mille ans avant l'ère chrétienne. Ce réformateur célèbre, qui avait des rois pour ancêtres et qui exerça, dit-on, lui-



Pou-la-ï, dieu du contentement.

même pendant quelque temps la souveraine puissance, se proposa de détruire les superstitions dans lesquelles son pays était plongé, et de ruiner l'influence des brames. Il compta, au nombre de ses sectateurs, un certain nombre de princes qui l'aidèrent à saper la religion dominante.

Cependant, en l'an 65 avant Jésus-Christ, un empereur de la Chine, nommé Ming-Ti, obéissant à un passage du Tchoung-Yung, qui disait que la vraie religion viendrait de l'Occident, invita quelques prêtres bouddhistes à passer dans ses États, où ils furent reçus à bras ouverts. A cette époque, la Chine manquait d'une croyance populaire, et la nouvelle religion sembla répondre aux besoins du pays. Les prêtres bouddhistes ou bonzes se montrèrent d'excellente composition à l'égard de tout le monde. Ils admirent dans leurs croyances plusieurs des anciennes superstitions, et augmentèrent notablement, par ce moyen, le nombre de leurs prosélytes, quitte à voir la religion dont ils étaient les ministres s'altérer par le mélange des doctrines préexistantes. Même facilité pour la rémission des péchés. Des sacrifices, des offrandes suffirent pour les expier. La métempsycose étant un des principaux dogmes du bouddhisme, les bonzes promirent à leurs adeptes que, s'ils se comportaient d'après leurs conseils ici-bas, ils parcourraient rapidement, après cette vie, l'échelle des transmigrations, pour arriver ensuite à la félicité suprême. Rien ne fut négligé par eux pour se concilier les esprits et pour rendre leur religion attrayante. Quant au culte voué par les Chinois à la mémoire de leurs ancêtres, conformément à la doctrine de Confucius, ils jugèrent prudent de l'admettre sans restriction.

Aujourd'hui le bouddhisme est toléré par le gouverne-

ment, qui témoigne néanmoins pour ce culte une sorte de dédain. Les bonzes forment une classe misérable et méprisée même de ceux qui suivent leurs croyances. La plupart de ces prêtres, nés dans les derniers rangs du peuple, n'ont été poussés que par la misère à embrasser la carrière monastique, et se livrent presque tous, sans la moindre pudeur, à la mendicité. Nous avons rencontré à chaque instant dans les rues de Canton de ces malheureux qui prenaient les attitudes les plus humbles pour obtenir quelque légère aumône. Ils se distinguent des autres Chinois par les longs manteaux dont ils sont affublés et par la nudité complète de leurs têtes. Ils ne connaissent eux-mêmes que fort imparfaitement les règles fondamentales de leur religion.

Un grand nombre de pagodes bouddhistes se trouvent dans un état de délabrement complet, vu l'insuffisance des dons des fidèles. Aussi est-on souvent obligé de faire appel à la générosité du public pour obtenir les moyens de les réparer.

Bien différente de la religion de l'État, celle de Fo paraît entièment étrangère à l'idée d'un Être suprême. Les divinités du bouddhisme ont toutes habité la terre comme de simples mortels, de là le nombre considérable de statues qui peuplent les temples de Bouddha.

Tout, dans la religion bouddhiste, telle qu'elle est pratiquée en Chine, est réduit à des proportions mesquines et humaines. Ce n'est point une croyance, c'est un tissu des plus grossières superstitions. L'air insouciant et distrait que les gens du peuple conservent au milieu de leurs dévotions prouve que leur culte est tout extérieur. Brû-

ler des papiers dorés, de l'encens, des cierges en l'honneur de quelque génie tutélaire, faire retentir les rues et les temples du son des gong et des tam-tam, déposer de temps en temps un cochon rôti, des confitures, des fruits et des liqueurs sur les autels : voilà toute la religion des basses classes. Les Chinois sont trop absorbés par les intérêts matériels, trop positifs, trop attachés aux choses de ce monde, pour pouvoir être vraiment religieux, et lorsqu'ils s'adressent à leurs divinités, ce n'est encore que pour servir leurs intérêts. Ainsi, les marchands, quand ils entreprennent quelque grande spéculation, font des offrandes aux esprits célestes pour se les rendre favorables ; on rencontre, dans tous les magasins, l'image du dieu des richesses, parce que les habitants du lieu espèrent voir augmenter les leurs, grâce à sa présence. Les Chinois sont le peuple le plus ridiculement crédule, mais le moins religieux du monde.

La morale de la religion bouddhiste est renfermée tout entière dans ces quelques maximes :

Ne pas tuer de créature vivante ; respecter la propriété d'autrui ; ne pas mentir, et ne point boire de liqueurs enivrantes.

Les bouddhistes croient aux récompenses et aux peines d'une autre vie ; mais cette croyance se complique de celle qu'ils ont dans la métempsycose. Ainsi ils admettent qu'après la mort l'âme humaine passe successivement dans le corps de divers animaux, pour reparaître enfin dans un nouveau corps humain. Tel homme, qui s'est distingué par ses vertus, reviendra, par exemple, sur la terre comme mandarin ou comme prince ; tandis que l'âme du

méchant, après avoir séjourné dans le corps de quelque animal immonde, reparaîtra ensuite sous la forme d'un mendiant. Le bouddhisme enseigne aussi qu'il existe un enfer, où les grands criminels endurent des châtiments terribles. Cependant les bonzes promettent le pardon de tous les crimes aux pécheurs qui veulent bien leur faire de riches cadeaux.

CHAPITRE XIV

COMMENT UNE JEUNE FRANÇAISE MANIFESTE SA JOIE DE N'ÊTRE PAS CHINOISE

Mon oncle Tcha-Gan avait été aussi généreux envers ses nièces qu'envers nous. Ma mère et mes sœurs étaient transformées quelques jours plus tard, quant aux costumes, en de très élégantes dames chinoises. Hier, en entrant dans la chambre de Charlotte, je la trouvai debout près de son coffre de camphrier, dans lequel elle venait de ranger les belles fourrures qui accompagnaient les autres cadeaux de mon oncle. On l'aurait véritablement prise pour l'une des plus jolies personnes de l'empire des fleurs. Toute la soirée je la taquinai sur sa charmante toilette, et je m'amusai à faire son portrait d'une manière tout à fait fantaisiste.

Les dames portent en Chine de grandes robes de dessous en soie blanche, puis des caleçons de même étoffe qui se terminent au bas de la jambe par une sorte de manchette. Les bas sont en étoffe de coton, ouatés et piqués pour l'hiver comme ceux des hommes. La robe,

fendue sur le côté, est longue et en étoffe de soie. elle se termine par un col droit. Les manches sont larges et descendent très bas. Ma mère nous raconta que, dans sa jeunesse, on portait en France des manches de cette même forme, que l'on appelait des manches-pagodes, en souvenir de la Chine, à laquelle on avait emprunté cette singulière



Charlotte devant son coffre.

forme. Depuis, quel nombre incalculable d'autres modes avaient régné en France, se détrônant l'une l'autre avec une si grande rapidité!... Ici, au contraire, les modes sont très peu changeantes, et cela n'est pas un mal. La richesse des vêtements ne permet pas, du reste, de les remplacer aussi souvent qu'on le fait à Paris. Les dames portent des robes qui sont couvertes de broderies exécutées à la main et qui produisent un magnifique effet. La coiffure est toujours très soignée, même dans la classe



Portrait fantaisiste de ma sœur Charlotte.

ouvrière ; on rencontre parfois de pauvres femmes qui portent sur la tête des fleurs naturelles, et le chrysanthème a toutes leurs préférences ; souvent aussi elles



Robe de femme.

placent dans leur chevelure des fleurs en perles fines, et cela produit un charmant effet.

L'éventail fait nécessairement partie de leur toilette, et on en voit ici qui seraient payés bien cher par nos élégantes Parisiennes.

Une mode affreuse et à laquelle ma mère et ma sœur se montrèrent absolument récalcitrantes, c'est celle qu'ont les dames de se peindre et de se farder d'une façon épouvantable. Non seulement elles emploient le rouge et le blanc, mais elles font surtout un usage tout à fait immodéré du noir; elles en peignent leurs cils, leurs sourcils, le tour de leurs yeux et elles posent sur chacune de leurs tempes une large mouche de taffetas noir. Cela est assurément fort laid.

Il y a aussi une autre mode, qui est très bien portée en Chine, c'est celle des longs ongles. Les dames de la haute société y attachent une grande importance, et pour qu'ils ne se cassent pas, elles les protègent par de petits étuis en or ou en argent ciselé.

Enfin, si les dames doivent avoir de longs ongles, il faut qu'elles aient de tout petits pieds, et Dieu sait quels supplices on fait subir aux enfants pour arriver à les estropier pour toute leur vie afin de leur procurer un pied à la mode.

L'autre soir, Linette, qui était allée passer l'après-midi avec sa petite amie Miao, est revenue tout en larmes. Elle l'avait trouvée couchée et jetant des cris déchirants. Elle crut d'abord qu'elle était bien malade; mais Mme Han-toui lui expliqua qu'on avait mis le matin même les premières bandelettes à sa fille, afin que son pied ne grandît plus.

« Pensez-vous, disait Linette, que Miao va souffrir comme cela pendant plusieurs années, ne plus jouer et ne plus courir. Oh! c'est affreux, c'est affreux..., et elle sanglotait plus fort. »

Nous eûmes beaucoup de peine à sécher ses larmes; son bon petit cœur lui montrait toujours Miao souffrant dans son lit et ne pouvant plus en sortir. Tout à coup elle se jeta au cou de ma mère.

« Oh! que je suis contente de n'être pas Chinoise, s'écria-t-elle, et de pouvoir me servir de mes pieds pour courir et danser. »



Soulier de femme au petit pied.



Soulier de femme au pied non déformé.

Et avec la mobilité qui caractérise son âge, elle se mit à sauter autour de la chambre avec René.

Il faut avouer que cette mode de petits pieds est bien barbare. On dit que les Chinois espèrent retenir ainsi leurs femmes au logis; mais franchement ils auraient pu prendre quelque autre moyen.

C'est vers l'âge de six ans que l'on commence à bander les pieds de l'enfant; le pouce est replié sur les quatre autres doigts comprimés fortement avec des bandes de toile huilée qu'on resserre tous les mois; l'on arrive ainsi à donner aux pieds la forme d'un poing fermé de deux ou trois pouces de longueur. Une jeune personne

que les parents n'auraient pas soumise à ce cruel traitement pendant son enfance leur en voudrait certainement plus tard, parce qu'elle ne trouverait pas à se marier.

Les relations devinrent de plus en plus fréquentes entre le yamen de mon oncle et celui du mandarin Han-toui. Ma sœur aînée appréciait la douceur de M[lle] Lieou, qui aimait à lui faire partager ses innocents plaisirs.

Les dames chinoises ne sortent presque jamais ; leur vie se passe à se parer, à broder leurs vêtements, à confectionner des fleurs artificielles, dont elles ornent leurs cheveux, et à en cultiver de naturelles dans des jarres de porcelaine, à jouer avec de petits chiens, et à se faire montrer les ombres chinoises.

Nous avons en France de jolies volières, et, bien que notre passion pour les oiseaux prisonniers ne soit pas aussi répandue chez nous que dans le Céleste Empire, nous goûtons cependant le charme que présente aux yeux la réunion de jolis oiseaux au plumage varié. Mais la pensée ne nous viendrait pas assurément d'établir une volière pour des papillons. C'est cependant ce que font les grandes dames de Canton.

Les plus beaux papillons de la Chine sont ceux qui se trouvent sur la montagne Lo-feou-chan, située dans la province de Canton. Rien ne peut être comparé à l'éclat et à la richesse des nuances de leurs ailes. Les plus brillantes couleurs y sont disposées en compartiments et y forment des dessins d'une extrême délicatesse. L'or, le saphir, l'émeraude et la topaze étincellent sur le réseau

léger de leurs ailes. Ces papillons sont de la classe des phalènes ou papillons de nuit. Ils sont beaucoup plus grands que les autres.

Pendant le jour, ils restent immobiles sur les arbres, où on peut les prendre sans peine. Mais, comme les ailes peuvent être un peu froissées lorsqu'on s'en empare, les



Leçon de peinture sur porcelaine.

dames cantonnaises ont imaginé un autre moyen de peupler leur volière à papillons. Elles font chercher sur les arbres les chenilles des plus belles espèces, lorsqu'on les voit parvenues au moment de filer leur coque. Elles les enferment alors toutes ensemble dans une boîte garnie intérieurement de petites tringles ou bâtonnets, disposés en étages. Elles attendent ainsi la métamorphose de ces insectes; et quand elles les entendent battre des ailes, elles s'empressent d'ouvrir la boîte, lâchant ainsi ces

brillants prisonniers dans l'appartement bien fermé et rempli de fleurs qui leur est destiné. C'est par ce procédé si facile et si simple que les dames chinoises obtiennent chaque année des papillons choisis des plus superbes espèces, qui non seulement charment leurs yeux, mais leur servent encore de modèles pour leurs ouvrages de broderie ou de peinture. Ces papillons, desséchés, sont ensuite conservés comme objets d'ornement.

C'est de l'une de ces ravissantes volières que ma sœur Charlotte nous fit hier la description à son retour du yamen de Han-toui; elle avait trouvé cette invention charmante; elle admirait beaucoup aussi les belles peintures sur porcelaine que faisait M[lle] Lieou, et bientôt elles travaillèrent ensemble. Grâce à l'habitude de dessiner qu'avait Charlotte, elle fit de rapides progrès dans ce joli travail.

CHAPITRE XV

OU L'ON ASSISTE A UNE FÊTE DES PLUS BRILLANTES

Mon père, qui désirait faire plus ample connaissance avec le mandarin Han-toui, exprima à mon oncle l'intention de lui faire une visite et lui demanda de lui indiquer le cérémonial à suivre ; car, ici, tout se fait suivant les règles adoptées par le tribunal des rites.

Après avoir recueilli toutes les lumières nécessaires pour faire cette première visite d'une manière tout à fait convenable, nous mîmes en pratique les enseignements de mon oncle Tcha-gan.

Donc nous envoyâmes un domestique porteur d'une grande carte rouge, sur laquelle était exprimé le désir que nous éprouvions d'aller saluer sa seigneurie Han-toui. Cela dit dans un style des plus ampoulés, dont les expressions sont réglées par le code des rites.

Quelques instants après, notre messager revint porteur d'une réponse des plus gracieuses.

Han-toui nous attendait et se trouva très heureux, très honoré du projet que nous avions conçu d'aller visiter sa pauvre demeure.

Ces termes si humbles nous étonnèrent. Mais il paraît qu'en Chine on les prodigue en toute occasion. On assure que l'on a un nom obscur, une pauvre et misérable maison, et, au contraire, on exalte celui auquel on s'adresse, son noble nom, son magnifique palais...; on se trouve trop honoré de son illustre visite... Évidemment les Chinois ne pensent pas le premier mot de ce qu'ils disent, et il faut prendre leurs protestations pour ce qu'elles valent. Il est assez curieux toutefois de constater cet orgueil, qui se cache sous des expressions de si profonde humilité.

Parfois la carte de visite ne reçoit pas de réponse favorable. On est prié, toujours dans un style des plus polis, de ne pas se déranger, de rester chez soi. Quant à nous, qui avions au contraire une aimable réponse, nous partîmes à l'heure convenable, c'est-à-dire au commencement de l'après-midi. Notre arrivée au yamen fut annoncée par le bruit de plusieurs pétards tirés en notre honneur. A l'entrée de la seconde cour, nous trouvâmes des domestiques avec des parasols et un grand éventail, qui nous accompagnèrent jusqu'à la troisième porte sur le seuil de laquelle nous attendait Han-toui. Avant d'être près de lui, nous commençâmes à lui faire force révérences, ainsi que cela devait se pratiquer. Après nous avoir fait traverser plusieurs pièces, il nous conduisit dans celle où se trouve l'autel des ancêtres, qui est la plus belle. Des lustres en porcelaine, en cristal étaient attachés aux charpentes du toit, qui sont ordinairement laissées à découvert dans les constructions chinoises, mais enjolivées



Le yamen de Han-toui.

de sculptures et de bois découpé. Des tablettes, portant les noms des ancêtres, étaient suspendues aux murs. Au fond de la pièce, un riche autel, un peu lourd de formes, mais tout brillant de dorures, supportait des brûle-par-



Vase coréen.

fums d'où s'élevaient des nuages odorants, des chandeliers, des vases remplis de fleurs... Le devant de la pièce, ouvert sur un splendide jardin, n'en était séparé que par une balustrade en bois découpé à hauteur d'appui.

Le mandarin conduisit mon père vers le siège qui lui était destiné et salua d'abord ce siège, puis prit le bord de sa robe et l'agita comme pour secouer la poussière qui aurait pu se trouver dessus; enfin il invita mon père à s'asseoir.

Ensuite il se tourna vers nous, et comme nous crûmes, non sans raison, que les mêmes cérémonies allaient recommencer pour chacun de nous, nous nous hâtâmes de nous asseoir; mais, évidemment, dans notre précipitation, nous avions manqué gravement au rituel chinois. Han-toui ne parut pas s'en apercevoir. La conversation commença par l'intermédiaire de San-ya, et les paroles les plus gracieuses furent échangées. Quelques instants plus tard, des domestiques apportèrent les inévitables petites tasses de thé qu'il fallut avaler, malgré l'amertume de ce breuvage non sucré. La visite terminée, le maître de la maison nous proposa une promenade dans son jardin, ce que nous acceptâmes avec empressement.

Le jardin du mandarin Han-toui est fort soigné. Une grande pièce d'eau, s'étendant jusque sous les fenêtres du yamen et sur laquelle on peut se promener dans d'élégantes jonques dorées, est presque entièrement couverte de lotus, dont les immenses feuilles, toutes plissées et mesurant plus de soixante centimètres de diamètre, et les belles fleurs d'un rose vif, qui en ont au moins cinquante, font un effet ravissant. Je ne puis me lasser d'admirer cette magnifique plante aquatique, que l'on rencontre dans tous les jardins et pour laquelle les Chinois ont une prédilection marquée. Les petits kiosques, les ponts jetés gracieusement sur les ruisseaux, les saules pleureurs, les pêchers qui tapissent les murs, les monticules,

les vallées, enfin tout ce qui constitue un jardin chinois se trouve à profusion dans celui du mandarin Han-toui.

En France, nous aimons les fleurs, mais les Chinois se passionnent pour elles. Chaque plante est l'objet d'un véritable culte, qui inspire à lui seul une grande partie de leur poésie. Dans les romans, dans l'histoire, jusque dans les habitudes de leur vie privée, on trouve des exemples de cet amour naïf et passionné. De graves magistrats s'invitent mutuellement à venir admirer leurs pivoines et leurs chrysanthèmes. Il est même question, dans les monuments de la littérature chinoise, d'une sorte d'extase, que nos mœurs ne permettent guère de comprendre et qui consiste à s'enivrer de la vue des plantes en cherchant à saisir, par une attention continue, les progrès de leur développement. Il n'est donc pas étonnant qu'ils excellent dans l'art d'embellir les espèces rustiques, d'en faire doubler les fleurs, d'en modifier les couleurs, la forme primitive et d'en hâter la floraison.

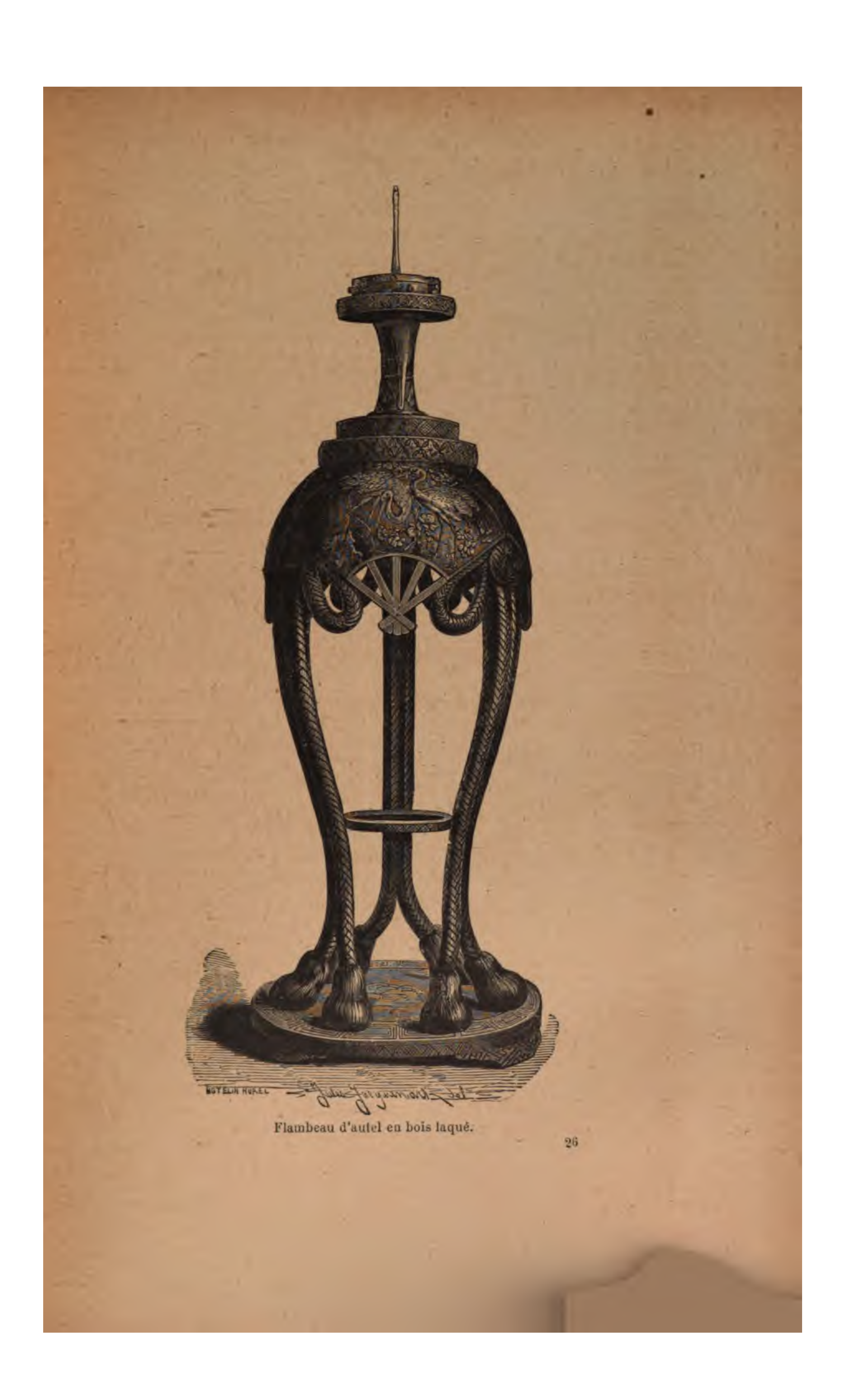
Le grand luxe des Chinois est d'avoir le plus de fleurs possible, non seulement dans les jardins, mais aussi dans les appartements ; d'immenses jardinières, des corbeilles disposées avec goût permettent, grâce à l'éclairage par en haut habituel aux maisons chinoises, de les conserver comme en pleine terre. Ainsi chaque pièce devient une serre.

Les Célestials ont une grande prédilection pour les arbres nains, et ils ont inventé les plantes en miniature. Leurs arbres fruitiers, les arbres de leurs forêts, leurs bambous sont appauvris, saignés, rabougris, déjetés par leurs soins ; puis, lorsqu'ils les ont rendus bien chétifs,

bien tordus, bien monstrueux, ils les font colporter dans les rues et les vendent à des prix fous. Pour obtenir de pareils avortons, ils s'y prennent avec une véritable cruauté : ils choisissent, dans les arbres en fleurs, les branches qui, par leur conformité naturelle, présentent les contours les plus fantastiques et les plus difformes. Ils pellent l'écorce en forme d'anneau sur une longueur de deux ou trois centimètres environ. Sur cette plaie, ils appliquent de la terre végétale et la maintiennent avec de la paille et des brins de rotin, en ayant soin d'arroser cette motte de temps en temps, sans jamais la laisser sécher complètement. Bientôt des racines poussent et les fruits annoncent une prochaine maturité. On coupe alors la branche entière, on taille les rameaux trops longs et l'on place le petit arbre dans un pot. Ils répètent la même opération pour les arbres des forêts. Tout est combiné pour que ces plantes n'aient qu'une nourriture chétive. On les taille, et la sève est refoulée par des brûlures. Pour imiter les lichens, les loupes, l'écorce raboteuse, on fait une incision par places à coups de canif, et on entretient ces blessures factices avec des sirops et du miel, où les fourmis viennent rassasier leur voracité aux dépens de l'arbre martyr.

C'est ainsi que les Chinois obtiennent des arbres rachitiques et nains, à fruits arides et à feuilles rares et petites. Ces plantes invalides, entre les mains d'un jardinier qui sait calculer leur torture, peuvent atteindre jusqu'à cinquante ans.

Ils taillent aussi les arbres de façon qu'ils représentent des lions, des chiens, des oiseaux, des vases. Je dois avouer que cela est très laid; toutefois les jardi-



Flambeau d'autel en bois laqué.

26

niers chinois font payer fort cher ces singuliers produits de leur art.

Au détour d'une allée, nous aperçûmes le petit Yu, qui jouait avec René, déjà son ami. Tous deux vinrent au-devant de nous et nous montrèrent leur cerf-volant, qui planait à une hauteur fort respectable; en prêtant l'oreille, nous entendîmes la petite musique que l'air produisait par le sifflet placé à la queue dudit cerf-volant.

Yu est un charmant enfant; il semble très intelligent; et, malgré les dénégations de son père, lorsque nous lui faisons compliment de la gentillesse de son fils, il paraît l'aimer beaucoup.

En passant près d'un petit pavillon situé dans un endroit reculé du jardin, Han-toui en ouvrit la porte et appela son fils aîné, Siao-hio, qui travaillait avec son instituteur. Ici les enfants des familles riches sont le plus ordinairement élevés chez leurs parents et ne vont aux écoles qu'après les premiers examens.

Les instituteurs sont des lettrés qui n'ont pu aller jusqu'aux examens du mandarinat et qui trouvent une ressource dans des situations secondaires. Ils ne sont pas toujours tendres pour leurs jeunes élèves, et c'est avec l'aide des coups de martinet qu'ils font entrer la science dans le cerveau des pauvres écoliers. Cela est si universellement reçu, que le *pédant,* c'est le nom que l'on donne souvent ici à l'instituteur, porte très ostensiblement suspendu à son côté l'instrument de la correction. Quand il a le caractère un peu vif et que son élève lui prend sur les nerfs, il trouve plus expéditif de se servir de sa queue

pour fustiger le malheureux enfant. Il paraît que cela cingle encore plus fort que la corde.

Siao-hio nous salua profondément ; et, avec la permission de son père, nous suivit pendant le reste de la promenade.

Comme presque tous les écoliers chinois, le fils aîné d'Han-toui, qui peut avoir quinze à seize ans, est maigre et pâle. Je sais par mon oncle que c'est ce que nous appellerions un *piocheur*, et il est probable que cette vie de travail à peu près continuel est la cause de cet air maladif qui ne frappe pas les parents en Chine, mais qui inquiéterait certainement un père français.

Cependant on ne peut pas dire que les parents n'aiment pas leurs enfants, surtout leurs fils. Les filles sont à peu près comptées pour rien. Dans la classe pauvre, on s'en débarrasse beaucoup trop facilement, soit en les vendant pour quelques sapèques, soit en les déposant dans les voitures qui, dans les grandes villes, traversent les rues pour recueillir les enfants abandonnés, soit même, et cela ne s'est, hélas ! que trop souvent vu, en les noyant, ou en les laissant mourir de faim.

Quant aux garçons, leur naissance est toujours une joie, parce que les parents savent que, s'ils veulent s'en défaire, ils en auront un meilleur prix. Ils les vendent pour soixante-dix à quatre-vingts francs. Dans la classe riche, quand on n'a pas de fils, ce qui est considéré comme une chose très regrettable, on achète souvent un garçon, que l'on adopte, que l'on regarde et que l'on traite comme son propre enfant. Alors on est sûr qu'il sera là pour

veiller sur vos funérailles, pour vous rendre les derniers devoirs et pour honorer votre mémoire, pour l'illustrer peut-être; car, ici, on est souvent ennobli non de père en fils, mais de fils en père : les actions d'éclat que l'empereur récompense rejaillissent jusqu'aux ancêtres.

La visite terminée, nous reprîmes le chemin que nous avions suivi à l'arrivée, accompagné par Han-toui avec les mêmes révérences et cérémonies, et, deux heures après, nous recevions à notre tour l'annonce de sa visite, car il est d'usage de rendre celle que l'on reçoit dans la même journée, le lendemain, ou, au plus tard, le troisième jour.

Nos rapports furent dès lors très fréquents et très agréables.

Quelques jours après cet échange de visites, nous arriva aussi, en grande cérémonie, une invitation à dîner pour nous tous.

Je ne décrirai point ce repas qui ressemblait, quant à la composition et au service, à celui auquel nous avions assisté chez mon oncle Tcha-gan, avec cette différence qu'il fut plus cérémonieux, et que, les premiers services terminés, les convives se levèrent de table; après un quart d'heure de promenade dans le jardin, ils vinrent y reprendre leur place.

C'était une véritable fête que voulait nous donner le seigneur Han-toui, et nous avons assisté avec un très vif intérêt à une représentation théâtrale.

Pendant le dîner, la porte du fond de la grande salle

dans laquelle le repas était donné s'ouvrit et livra passage à des comédiens aux costumes des plus brillants. Ils s'avancèrent avec force génuflexions vers le principal invité, qui était mon oncle Tcha-gan, et lui présentèrent un livre sur lequel étaient inscrits en lettres d'or les titres d'une cinquantaine de pièces de genres différents, qu'ils savaient par cœur, afin qu'il choisît celle qui lui convenait le mieux. Il s'en défendit et passa le livre à son voisin, qui s'excusa également, et continua à le faire circuler. La liste fait ainsi le tour de la table pour revenir au premier invité, qui est bien obligé d'indiquer un titre de pièce. Les comédiens se retirent alors, et vont faire les préparatifs de la représentation dans une pièce voisine.

Il n'y a point de décors dans ces théâtres chinois, ou si peu, que cela ne saurait compter. Un paravent simule un rempart, un rideau qu'on soulève, la porte d'une ville prise d'assaut, etc... Avant que la pièce commence, le principal acteur présente ses camarades à la société et explique leur rôle, ce qui ôte encore beaucoup à l'illusion de la pièce.

Les femmes ne jouent jamais; leurs rôles sont remplis par des jeunes gens qui, grâce à leur physionomie douce et imberbe, pourraient passer pour des dames. Les costumes sont très beaux, de riches étoffes de soie, des tissus d'or et d'argent, des bijoux, des fleurs... Les comédiens portent souvent des masques, surtout dans les pièces militaires, et ces masques sont épouvantables. Pendant longtemps, du reste, les soldats chinois portaient aussi des masques et se figuraient être alors assez effrayants pour faire fuir l'ennemi.

La pièce choisie par mon oncle était un drame historique, dont San-ya, placé près de moi, m'expliquait les différentes scènes. J'avoue que je ne conçus pas une grande idée de la littérature chinoise par l'audition de cette pièce, qui avait eu pour ouverture un épouvantable charivari ; car je ne puis autrement qualifier une réunion de sons des plus discordants : des bassons en cuivre, des tambours de peau de buffle, des flûtes, des fifres, des trompettes, tout cela faisant le plus de bruit possible, ce dont les oreilles chinoises paraissent jouir avec une satisfaction très marquée.

Les dames ne sont pas privées de cette récréation, dont elles se montrent avides. Des jalousies élégamment ornées, qui donnent sur l'un des côtés de la salle du festin, leur permettent, ainsi qu'à leurs invitées, de voir et d'entendre en restant invisibles. Ma mère, Charlotte et Linette, qui dînaient avec M[me] Han-toui, ne perdirent rien de la représentation.

Lorsque le repas fut complètement terminé, Han-toui nous engagea à venir nous reposer dans l'un des pavillons du jardin, celui qui s'appelait le pavillon du *bonheur parfait*. Tous, nous nous levâmes une seconde fois de table avec un sentiment de très vive satisfaction, car cette séance avait été d'une longueur vraiment désespérante.

Sans doute, nous avions suivi avec intérêt toutes les parties de ce véritable festin, dont l'ordonnancement était si compliqué ; mais il faut le calme et la gravité des Célestials pour rester ainsi à table de longues heures en suivant un cérémonial arrêté d'avance et qui doit fatiguer leur esprit. Il est vrai que ce qui nous paraît très

compliqué leur semble peut-être très simple et très naturel.

Une charmante surprise nous attendait : le jardin était illuminé de la façon la plus gracieuse, partout, aux arbres, autour des bassins... L'aspect est féerique : le pavillon du *bonheur parfait* est disposé pour nous recevoir ; nous l'appellerions, en France, un charmant *fumoir,* car c'est pour apprécier l'excellence du tabac que nous y sommes réunis. Des pipes de diverses dimensions, des cigarettes du tabac le plus exquis nous sont offertes, et toujours l'inévitable tasse de thé reparaît comme complément obligé de toute réunion.

Un feu d'artifice devait nécessairement terminer la fête. Les Chinois aiment beaucoup ce genre de plaisir. Ils ne sont pas aussi forts que nous en pyrotechnie, mais ils arrivent assez économiquement à produire des effets gracieux.

A deux heures du matin, nous étions rentrés chez mon oncle. Cette soirée nous avait intéressés, mais nous n'y avions certainement pas trouvé le plaisir que nous rencontrions à Paris dans les petites réunions de société où, avec beaucoup plus de gaieté, nous passions d'agréables heures.

CHAPITRE XVI

OU L'ON APPREND COMMENT ON CONGÉDIE, EN CHINE, L'ANNÉE QUI FINIT ET COMMENT ON SALUE CELLE QUI COMMENCE.

Nous avions organisé notre vie, chez l'oncle Tcha-gan, de façon à donner chaque jour un certain temps au travail. Le matin, nous ne sortions guère. Mon oncle Charles, très désireux de continuer son étude de la langue et de la littérature chinoises, avait accepté avec empressement les leçons du jeune San-ya, qui venait passer une heure ou deux avec nous avant que mon oncle Tcha-gan réclamât ses services.

Mon père avait pris goût à ces études si pleines d'actualité pour nous. Le docteur Edmond et moi profitions aussi des leçons de San-ya, de sorte qu'il nous faisait de véritables cours, et il trouvait nos progrès rapides.

L'après-midi, nous sortions toutes les fois que le temps le permettait. Nous ne nous laissions pas arrêter par la pluie quand elle n'était pas trop forte.

L'aspect de Canton est même alors assez curieux. Les parapluies, pour la plupart en papier huilé, ornés de peintures aux couleurs vives et variées, ont la forme de champignons et produisent un effet des plus pittoresques. La mauvaise saison est d'ailleurs très supportable à Canton, où la température reste toujours douce. Nous avions fait connaissance avec plusieurs familles françaises, anglaises et américaines, qui étaient en relations avec mon oncle; il aimait à les recevoir à sa table. Ces jours-là, les repas étaient servis à la française. Ma mère se plaçait en face de mon oncle. Nous reprenions nos habits noirs et nos cravates blanches; le soir, Charlotte et quelques jeunes filles, fraîches et gracieuses dans leurs robes de gaze bleue ou rose, faisaient de la vraie musique sur un vrai piano à queue d'Érard. Des tables de whist étaient dressées; pendant que les hommes raisonnables s'y plaçaient, quelques quadrilles et quelques valses permettaient à la jeunesse de se dégourdir un peu les jambes.

Nous atteignîmes ainsi les fêtes du nouvel an, qui ont ici un caractère spécial.

Le soir du dernier jour de l'année, un mouvement extraordinaire se manifeste de tous côtés; personne ne se couche, et c'est avec une grande impatience que l'on attend minuit pour *congédier* l'année qui finit et *saluer* celle qui commence.

Jusqu'à l'aurore, on s'occupe à remplir les rites sacrés et à disposer la maison pour les solennités qui vont suivre. La salle des ancêtres est l'objet de nouveaux soins; on la décore avec les statues des dieux domestiques, de beaux vases de porcelaine remplis des fleurs de la saison,

sans oublier ces citrons d'une grosseur phénoménale, que l'on appelle mains de Bouddha.

Chacun revêt alors ses habits de fête, et l'on commence par visiter les temples. La joie est universelle. Il n'est question, pendant ces jours de réjouissances, d'aucun travail, ni public ni particulier. Le plaisir est l'unique préoccupation des Chinois : les théâtres, les maisons de thé, d'opium regorgent de monde.

Les visites sont d'usage dans tout l'empire chinois ; mais, le premier jour de l'an, on y attache une très grande importance, et personne ne saurait s'en dispenser. Ce fut, chez mon oncle, une procession non interrompue de Célestials de toutes les classes ; car il est d'usage de rendre visite non seulement à ses supérieurs et à ses amis, mais encore à ses protecteurs.

Il y a aussi échange de cartes et de petits présents. Les cartes sont fort gracieuses, ornées de fleurs et d'oiseaux ; les trois souhaits que l'on se fait en ce jour : un héritier, un emploi public et une longue vie, sont indiqués par les figures d'un jeune enfant, d'un mandarin et d'un vieillard, près duquel est placée une cigogne, emblème de la longévité. Puis ce sont des cadeaux réciproques : des friandises délicates, de belles étoffes de soie, surtout des bâtons de souhaits, à l'extrémité desquels est invariablement représentée une chauve-souris, emblème du bonheur chez les Chinois. Nous nous amusâmes beaucoup le soir en passant en revue tout ce que mon oncle avait reçu depuis le matin et qu'il nous distribua à son tour.

La fête des lanternes suit de bien près celle du nouvel an.

Le matin de la première pleine lune de l'année nouvelle, j'aperçus, en sortant, sur le haut de la porte d'entrée du yamen de Han-toui, un grand transparent rouge, sur lequel était tracée en gros caractères cette phrase : *Tien-ti, san-hiai, anan-lin, chin-tsai ;* ce qui signifie : Au gouvernement du ciel, de la terre, des trois limites et des mille intelligences. Tout autour de cette inscription étaient disposées des illuminations. Elle se retrouve au-dessus de la porte principale de chaque maison. « Chez l'empereur, me dit San-ya, cette même inscription est placée sur une table toute garnie de blé, de viande, de fruits, qui sont les matières des sacrifices religieux chez les Chinois, et chacun vient se prosterner devant cette espèce d'autel pour y faire brûler des pastilles d'encens ou des bâtons de parfums. » Cette fête a donc une origine religieuse; elle est générale dans le vaste empire de la Chine, et pendant les trois ou quatre nuits qui lui sont consacrées, on peut dire que tout est en feu, depuis les grandes villes jusqu'aux plus petits villages. Les navires sur les mers et dans les ports, les jonques, portent des lanternes suspendues à leurs mâts et à leurs cordages. Les chemins, les fleuves, les rivages de la mer, les portes de toutes les maisons, même des plus pauvres, les places publiques, tout, en un mot, est garni de ces lanternes de formes diverses et d'espèces différentes. Les unes sont de gaze de soie peinte ou brodée à l'aiguille, les autres d'une seule pièce de corne si diaphane, qu'on la prendrait pour du verre. Les plus grandes ont un mètre de diamètre. Des personnes en font construire de six à sept mètres, du prix de huit à dix mille francs ; ce sont des chambres où l'on peut recevoir, danser, jouer des comédies ; on les éclaire au dehors et au dedans de feux de toutes couleurs. Les enfants courent en portant des lumières errantes, qui produisent l'effet le

plus bizarre et le plus agréable. Rien ne saurait se comparer à cette multitude de feux divers dont la nuit s'éclaire ; les illuminations les plus brillantes de nos fêtes publiques n'en donnent qu'une faible idée.

Une autre tradition rapporte une origine différente de la fête des lanternes.

La fille d'un mandarin, dit-elle, se promenant un soir sur le bord d'une rivière, tomba dans l'eau et se noya. Le père, affligé, courut avec tous ses gens pour la retrouver; il fit aller à la mer un grand nombre de personnes munies de lanternes; les habitants du lieu, dont il était vénéré, les suivirent avec des torches allumées. On chercha inutilement toute la nuit. Le mandarin n'eut d'autre consolation que de voir l'empressement du peuple et la part qu'il prenait à sa perte cruelle. L'année suivante, au même jour, l'on courut encore au rivage avec des feux; tous les ans, on continua cette cérémonie, où chacun allumait des lanternes, et l'usage s'en répandit dans l'empire.

CHAPITRE XVII

OU L'ON VOIT QU'UN MALHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL

Cinq mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée en Chine. Mon oncle Tcha-gan était véritablement ressuscité par ce qu'il appelait « cette bonne vie de famille, qui mettait animation et gaieté dans le yamen ». Nos pensées se reportaient bien souvent vers la France, et les nouvelles qui nous arrivaient par les paquebots étaient reçues avec un grand bonheur; mais l'ennui ne trouvait point place dans notre existence. Il y avait pour nous tant de choses nouvelles à voir et à étudier! Nous avions fait quelques excursions dans les environs de Canton, et nous projetions des explorations un peu lointaines; nous ne nous doutions pas que nous étions à la veille d'entreprendre un grand voyage.

Nos relations avec la famille Han-toui étaient devenues presque quotidiennes, et nous en appréciions chaque jour davantage le charme. Grâce, sans doute, à la bonne influence de mon oncle sur cette famille, nous avions trouvé chez elle des qualités que nous croyions manquer tout à

fait aux Célestials : de la simplicité, de la droiture et une élévation d'esprit, de vues, de sentiments, qui ne sont pas ordinaires ici, où l'égoïsme, une vanité ridicule, une insensibilité de cœur, une indifférence révoltante aux souffrances d'autrui nous mettaient quelquefois dans un état de véritable exaspération.

Un soir, en revenant d'une promenade en ville, nous rencontrâmes un pauvre enfant de dix à douze ans, à demi-nu, qui venait de tomber si malheureusement, qu'il s'était cassé la jambe. Il ne pouvait pas se relever et poussait des cris perçants. Les passants le regardaient, mais s'éloignaient sans même lui adresser la parole. Nous nous approchâmes de lui ; San-ya, qui nous accompagnait, lui demanda ce qu'il avait, et, chose bien naturelle et qui aurait paru toute simple à Paris, nous le portâmes, selon le désir qu'il nous en exprima, jusqu'à l'hôpital, qui n'était éloigné que d'une centaine de mètres de l'endroit où nous l'avions trouvé blessé. Eh bien, notre conduite sembla scandaliser les Célestials que nous rencontrions. Ils nous regardaient avec un étonnement et une sorte de pitié qui frisait de bien près le mépris.

Les Chinois ont pour principe de faire le moins possible la charité. Les pauvres sont très nombreux ici, très malheureux, et ils inspirent fort peu de pitié. Les Célestials disent tranquillement que si on ouvre la porte de la charité, il est très difficile de la fermer ; aussi, pour plus de sûreté, la laissent-ils close.

Les pauvres, ainsi repoussés, se réunissent souvent en bande, volent et pillent, dans les campagnes, des villages entiers.

Le gouvernement lui-même fait très peu pour la classe malheureuse. Les quelques hôpitaux que l'on trouve dans les villes disposent de secours tout à fait insuffisants, et les malades y sont très mal soignés.

Le mandarin Han-toui nous avait proposé de nous faire visiter la prison de Canton. Un jour, que nous nous disposions à aller le prendre chez lui, Siao-hio vint nous dire que son père était souffrant et qu'il n'avait pu quitter le lit. On croyait à une légère indisposition. C'était le commencement d'une fluxion de poitrine des plus graves, qui, en quelques jours, le conduisit à la dernière extrémité. Le médecin chinois ayant manifesté son inquiétude et laissé entendre qu'il avait peu d'espoir de le sauver, Mme Han-toui fit demander à Edmond de venir voir son mari. Mon cousin était trop jeune docteur pour assumer sur lui la responsabilité du traitement d'une aussi sérieuse maladie. Il s'assura que le médecin qui le voyait n'avait rien ordonné qui fût en opposition avec ce qu'auraient prescrit nos plus célèbres praticiens français en pareille occurrence, et il se contenta de l'affirmer à Mme Han-toui.

Bien qu'il y ait à Pékin une académie de médecine qui se donne pour mission de maintenir dans toute son intégrité la science de la pratique médicale et de diriger ceux qui entrent dans la carrière, la médecine chinoise est certainement très en retard sur celle de l'Europe. Le respect que les Célestials professent pour les morts les ont empêchés jusqu'à présent de se livrer à l'étude de l'anatomie, si indispensable pour connaître et pour guérir les maladies. La chimie est aussi très peu étudiée ici, et les simples constituent les principaux remèdes employés par les praticiens chinois.

Il est fort curieux, nous dit le docteur Edmond, de voir le médecin auprès de son malade. Il commence par lui prendre le bras droit après l'avoir posé sur un coussin; il étudie les battements du pouls en silence, avec la plus grande attention, sans même regarder le malade. Non content de ce premier examen, il prend le bras gauche, fait la même cérémonie, et lorsqu'il se croit suffisamment éclairé, il indique lui-même au malade les douleurs qu'il doit ressentir.

Les médecins chinois reconnaissent divers pouls qui dépendent du foie, de la rate, du cœur et des autres organes. Pour ne pas se tromper sur une maladie, ils doivent les étudier successivement.

Dans les maladies du cœur, du foie, il faut consulter le pouls au bras gauche. Dans celles des poumons, de l'estomac, c'est, au contraire, le bras droit qu'il faut prendre; les indications ne sont pas les mêmes pour les hommes et les femmes.

Ils ont aussi des idées tout à fait étranges sur l'application des remèdes : les sommités des plantes conviennent à la partie supérieure du corps; pour les affections du milieu, ils emploient les branches, et, pour les parties inférieures, les racines. Presque tous leurs remèdes, du reste, se bornent à de fortes décoctions ou infusions. La diète est de rigueur dans les maladies graves, et l'eau n'est permise que bouillie. Ils saignent très rarement, mais ils font un fréquent usage de l'acupuncture, qui consiste à enfoncer de longues aiguilles dans les membres malades, afin d'en faire sortir ce qu'ils appellent le principe du mal, et ils réussissent ainsi parfois à guérir certaines ma-

ladies, principalement les rhumatismes. Le cong-fou est aussi une très ancienne pratique de la médecine chinoise. Il consiste à faire prendre au malade une position particulière, dans le but de rétablir l'équilibre et la libre circulation du sang, et de modifier la respiration.

Le docteur Edmond nous raconta qu'un jour le médecin ordonna de faire cuire un œuf de poule jusqu'à ce qu'il fût très dur, de le dépouiller de sa coque et de le rouler ensuite tout doucement avec la main sur la poitrine et l'estomac du malade, recommandant bien de le remettre dans l'eau chaude aussitôt qu'il commencerait à se refroidir. D'après lui, cet œuf a la propriété d'absorber les fluides morbides. Edmond eut la curiosité, l'opération terminée, d'ouvrir cet œuf, et il constata que le jaune était tout hérissé d'aspérités verruqueuses, sans pouvoir se rendre compte de cette particularité.

Les Chinois sont observateurs; il n'est pas étonnant que, grâce à la pénétration et à la sagacité dont ils sont doués, ils soient arrivés à observer des choses auxquelles des esprits supérieurs, mais moins tenaces, n'eussent pas fait attention. Puis, leur habitude de conserver écrites leurs découvertes importantes fait qu'ils possèdent sur les sciences et les arts les documents les plus curieux et les plus intéressants.

Bien antérieurement aux autres nations, ils avaient découvert la circulation du sang et ils savaient en calculer la vitesse, alors que nous ignorions encore qu'elle existât.

L'exercice de la médecine est complètement libre en

Chine. Du moment qu'un homme a lu quelques livres de recettes et appris la nomenclature d'un certain nombre de remèdes, il peut se lancer hardiment dans la carrière médicale. La plupart des jeunes gens qui ne peuvent arriver aux grades supérieurs ou à la dignité de mandarins la choisissent.

Mais la profession de médecin dans le Céleste Empire a, comme les roses, de cruelles épines. Si un malade, qu'il avait promis de remettre sur pied, vient à mourir, les peines les plus rigoureuses sont fulminées contre lui, et souvent il est obligé de s'exiler pour échapper à la prison, à la bastonnade, quelquefois même à la mort.

Edmond s'était établi auprès du mandarin Han-toui, et jour et nuit il lui prodiguait tous les soins que réclamait son état. Le neuvième jour, les symptômes devinrent plus alarmants; le délire s'empara du pauvre malade; une dernière crise survint et le médecin déclara qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre.

On se hâta d'aller chercher des prêtres ou bonzes, qui arrivèrent couverts de longs manteaux rouges, et commencèrent leurs prières entremêlées d'une affreuse musique de gongs, de flûtes et de chants; puis on tourna le lit, de façon que la tête du mourant fût placée vers l'est. On pratiqua un trou au plafond pour faciliter la sortie de l'âme, qui allait s'envoler avec le dernier soupir du malade. On étendit un linge très fin sur sa figure, afin que l'on pût s'apercevoir du moment où la respiration cesserait, où, selon l'expression chinoise, *il saluerait le monde.* Lorsque la mort fut certaine, on ferma les yeux de Han-toui; on lui ouvrit la bouche, au travers de laquelle on

posa un petit bâtonnet de façon à l'empêcher de se refermer; puis on y plaça quelques grains de riz et une pièce de monnaie, qui sert, disent les Chinois, à payer le passage du mort dans l'autre monde.

On lava le corps avec grand soin, on lui coupa les ongles, que l'on mit dans un petit sac placé dans le cercueil avec une paire de ciseaux. On le revêtit de ses plus beaux habits; ensuite on disposa le cercueil, qui était fait d'avance, d'après les coutumes chinoises.

Ce cercueil, en bois dur et précieux, extrêmement épais, était un vrai chef-d'œuvre. L'intérieur, d'abord enduit de poix et de bitume, était richement capitonné avec une étoffe de soie et contenait un matelas et plusieurs oreillers également recouverts de soie. Lorsqu'on eut déposé le corps de Han-toui sur ce lit mortuaire, on le recouvrit d'une épaisse couche de coton saupoudré de chaux vive à cause de leur propriété absorbante. L'extérieur du cercueil était aussi d'une grande magnificence, le bois recouvert de laque et orné de sculptures dorées.

Pendant que ces derniers soins étaient donnés à la dépouille mortelle du pauvre mandarin, sa femme, son fils et sa fille aînés se livraient à leur profonde et inconsolable douleur.

La salle principale du yamen, tendue d'étoffe de soie blanche, relevée par des bandes noires et violettes, fut disposée pour y exposer le cercueil.

Le portrait de Han-toui, en grand habit de cérémonie, fut placé devant le cercueil, au-dessus d'une sorte d'autel,

sur lequel on déposa des brûle-parfums, des chandeliers avec des bougies vertes et des vases de diverses formes. Devant cet autel, on étendit un grand tapis également vert bordé de noir. Les parents et les amis se succédaient devant l'image du mort; ils se prosternaient et lui faisaient leurs offrandes, consistant en bougies et en parfums. Siao-hio, en costume de grand deuil (une longue robe blanche en étoffe de coton très commune, sans aucun ornement), sortait fréquemment, en se traînant sur les genoux, de derrière un rideau qui cachait à tous les regards sa mère et sa sœur, et venait recevoir les compliments de condoléance de tous ses amis et parents et les remercier des honneurs qu'ils rendaient à son père.

Les femmes restaient invisibles et faisaient entendre leurs incessants gémissements.

Les cours, dans lesquelles on tirait des pétards, étaient remplies de personnes qui, sous prétexte d'honorer le mort, venaient boire et manger. On y brûlait sans relâche des papiers d'or et d'argent représentant des lingots, des pièces de monnaie.

Plusieurs bonzes s'étaient établis aux portes du yamen autour d'une petite table sur laquelle on leur servait du thé. Quand ils avaient bu et fumé tranquillement, ils recommençaient à chanter, à agiter des sonnettes et à faire de la musique.

Les obsèques eurent lieu le septième jour après la mort et elles furent des plus solennelles. A Canton, on enterre les morts, contrairement à ce qui se passe dans d'autres parties de la Chine, où on laisse le cercueil sur le bord des routes ou même au milieu des champs. Le

choix d'un terrain devant servir aux inhumations d'une famille est chose fort importante. Il faut qu'il soit exposé au sud, du côté des vents bienfaisants, et qu'il se trouve dans le voisinage d'une source, afin que la végétation soit plus belle autour du tombeau; cependant ce terrain doit être plutôt sec qu'humide. Des arbres toujours verts, des pins, des cyprès, sont les ornements préférés de ces lieux funèbres.

Lorsque l'heure fixée pour les funérailles fut arrivée, on plaça le cercueil sur un catafalque porté par soixante-quatre hommes. Il était recouvert d'un drap mortuaire en satin violet, orné de dragons brodés en or et en argent; des musiciens faisant entendre des airs lugubres précédaient le cercueil, puis venaient des porteurs de statues en carton peint représentant des esclaves, des tigres, des lions, des porteurs d'étendards, de cassolettes, où brûlaient des parfums, de tablettes en bois vernissé, sur lesquelles étaient inscrits le nom et les qualités de Han-toui.

Derrière le cercueil marchait son fils aîné, recouvert d'un sac de chanvre, appuyé sur un bâton, le corps courbé. Sa douleur et son accablement étaient extrêmes. Les parents, les amis le suivaient, vêtus d'habits blancs, les chaussures et les coiffures également blanches. Mme Han-toui, Mlle Miao, renfermées dans des chaises mandarines couvertes d'étoffe blanche, venaient ensuite, et tous poussaient de véritables gémissements. Cette clameur générale s'augmentait des cris plus bruyants des pleureuses de profession, louées en grand nombre pour la cérémonie.

Lorsque le convoi fut arrivé sur le lieu de la sépulture, le cercueil fut descendu du catafalque et déposé dans le

monument qui l'attendait. On y jeta une grande quantité de papier d'or et d'argent, on y répandit quelque poignées de riz et l'on ferma le tombeau.

Ce mausolée était une voûte cintrée très soigneusement construite, recouverte de ciment et de terre. Les plantations qui l'entouraient étaient protégées par un petit mur. En face du tombeau se trouvait une longue table en marbre blanc, sur laquelle étaient fixés deux candélabres, une cassolette pour brûler des parfums et deux vases également en marbre blanc remplis de fleurs. C'est sur cette table que l'on dépose les offrandes faites aux défunts, non seulement le jour de l'enterrement, mais encore aux époques où l'on a coutume de visiter les tombeaux.

Mon oncle Tcha-gan avait été très impressionné de la mort si inattendue de Han-toui.

« Pourquoi, disait-il, ne suis-je pas parti plutôt que ce pauvre neveu? J'ai fini ma carrière, tandis qu'il avait encore, lui, tant de liens qui le retenaient ici-bas!... »

Il plaignait beaucoup surtout Mme Han-toui, qui perdait un mari excellent, comme on en voit peu en Chine, paraît-il, où les hommes vivent souvent en dehors de la famille, cherchant des plaisirs et des distractions dans le jeu et dans les parties fines qu'ils font entre eux.

Le mandarin Han-toui, tout à sa famille, s'occupait de ses enfants, veillait avec une constante sollicitude sur leur éducation et ne se trouvait heureux que chez lui

Pendant les sept jours que durèrent les funérailles,



Funérailles de Han-toui.

Mme Han-toui, absorbée par sa douleur, était restée avec son fils et sa fille aînés près de la dépouille mortelle de celui qu'elle avait perdu.

La petite fille et le petit Yu étaient trop jeunes pour comprendre la perte qu'ils venaient de faire, et leur mère, pour les éloigner de scènes douloureuses qui pouvaient les impressionner et nuire à leur santé, les avait fait installer avec la nourrice de Miao et le précepteur de Yu dans un pavillon du jardin. René et Linette avaient passé avec eux ces tristes jours, et les pauvres enfants ne se doutaient guère, pendant qu'ils se livraient à leurs jeux innocents, que le malheur était venu s'abattre sur eux.

Lorsque Mme Han-toui, après avoir rendu les derniers devoirs à son mari, revint chez elle brisée par l'émotion et par la fatigue, elle tomba dans un tel état d'abattement et de torpeur, que ma mère, qui était près d'elle, pensa que le seul moyen de la ranimer, de la rattacher à cette vie, qui lui paraissait si triste et si décolorée, serait la vue de ses enfants; elle engagea Siao-hio à faire appeler sa petite sœur et son jeune frère.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés qu'un domestique, entr'ouvrant doucement la porte du salon, fit comprendre à ma mère qu'il voulait lui parler hors de l'appartement. Elle sortit aussitôt et apprit avec stupeur que l'on ne trouvait nulle part le petit Yu.

Son précepteur l'avait quitté à l'heure des funérailles pour suivre le convoi de Han-toui; une heure plus tard, la nourrice l'avait vu jouer avec René. Puis il s'était éloigné du pavillon. Elle le croyait chez mon oncle Tcha-gan, où

il n'avait pas été de la journée. La première pensée de ma mère fut qu'il était tombé dans l'un des bassins du jardin. Cette crainte fut combattue par Siao-hio, qui affirma que l'enfant était trop habitué aux pièces d'eau pour qu'il ait pu s'y noyer. Elles étaient d'ailleurs peu profondes et le jardinier les eut vite explorées.

Deux heures se passèrent dans d'inutiles recherches. Tout à coup, Mme Han-toui, à laquelle nous n'avions pu cacher cette disparition et qui était arrivée au paroxisme de la douleur, s'écria au milieu de ses sanglots : « Yu a été enlevé par Pé-han, c'est une épouvantable vengeance... »

Et elle se tordait les bras de désespoir.

Mon oncle Tcha-gan, qu'on avait été chercher en grande hâte, essaya en vain de la consoler. « Je suis sûre de ne pas me tromper, répétait la pauvre mère. Depuis que Han-toui a condamné Pé-han, il a toujours craint quelque malheur, car les menaces souvent répétées de ce misérable l'avaient fort effrayé. Mon pauvre mari me disait souvent, ajouta-t-elle, qu'il ne regrettait pas d'avoir été sévère envers lui, car la justice le voulait ainsi; mais il craignait sa vengeance, et il était convaincu qu'elle s'exercerait quelque jour. Hélas ! elle le poursuit même après sa mort et dans ce qu'il avait de plus cher. »

Pé-han était un négociant chinois dont la réputation était fort mauvaise. Il avait acquis une grande fortune par des moyens peu honnêtes. On le craignait à Canton, et bien des personnes *tremblaient devant lui*, selon l'expression consacrée. On disait tout bas qu'il avait sous

ses ordres une bande de voleurs et de pirates qui travaillaient à son profit. Han-toui avait dû, un jour, le condamner à la bastonnade et à plusieurs mois de prison pour un faux en écriture. C'est alors que le coupable avait juré de se venger.

Nous avions d'abord combattu l'idée fixe de Mme Han-toui, mais lorsqu'elle eut exposé ses craintes à mon oncle, il partagea sa conviction et pensa que le misérable avait profité de la confusion causée par les funérailles pour pénétrer dans le yamen. Les portes, ordinairement closes, étaient restées ouvertes après le départ du convoi. Les domestiques furent interrogés. L'un d'eux, employé à l'office, avait vu un jeune homme traverser la cour et se diriger vers la porte du jardin. Il n'y prêta point attention, pensant que c'était quelque ami de la famille venu pour les funérailles. Sa besogne l'appelant dans une autre partie de la maison, il ne l'avait pas vu sortir.

René, questionné à son tour, raconta que Yu jouait au volant avec lui lorsqu'ils entendirent comme le chant d'un oiseau inconnu à leurs oreilles. Ils écoutèrent tous deux, et Yu, qui était très vif, courut du côté d'où venait ce chant, qui semblait s'éloigner à mesure qu'il avançait. Il tourna derrière un massif d'arbres. Tout à coup le chant cessa ; René entendit un cri et, arrivé à l'endroit où il croyait trouver Yu, il ne vit personne ; pensant que son précepteur était venu le chercher, il retourna jouer avec Linette et Miao.

Les Chinois sont très vindicatifs quand on les a offensés, même en matière fort légère. Ils arrachent les fleurs, ils coupent les arbres, ils tuent ou estropient les animaux

domestiques de ceux dont ils croient avoir à se plaindre. Parfois ils mettent le feu à leur maison, enlèvent leurs enfants. Le si triste événement dont nous étions témoins n'était donc pas sans précédent, et il entrait en quelque sorte dans les mœurs du pays.

Cependant il fallait agir sans perdre un instant. Mme Han-toui, dans son désespoir, voyait son pauvre petit enfant tué par les émissaires du misérable Pé-han. Plusieurs amis de Han-toui allèrent avec mon oncle Tcha-gan trouver le vice-roi de Canton, qui fit faire des recherches immédiates par les agents de police. Il nous aurait fallu un homme intelligent et adroit comme M. Lecoq, de la police de Paris ; mais ici on croit que tout est gagné quand on a fait une enquête avec force bruit et menaces. Aussi n'arriva-t-on à aucun résultat satisfaisant. Une vieille femme prétendait qu'en passant devant le yamen de Han-toui, pendant les funérailles, elle avait vu un jeune homme en sortir et se diriger d'un pas précipité vers les faubourgs, portant entre ses bras un paquet assez volumineux, qui pouvait bien être un enfant; c'était là tout. Et encore la déposition de cette femme était-elle l'expression de la vérité ? On avait promis une somme assez forte à qui pourrait dire ce qu'était devenu Yu. Les journaux donnaient le lendemain le signalement de l'enfant, et plusieurs Chinois de la classe ouvrière vinrent le soir assurer qu'ils savaient où il se trouvait et qu'ils mettraient sur sa voie si on voulait leur donner une somme double, triple de celle promise par les journaux. Ces sommes furent versées. On ne voulait rien négliger en si grave matière; mais on ne reçut aucune lumière de ces Chinois, qui étaient simplement des gens voulant profiter de la situation pour garnir leur bourse.

CHAPITRE XVIII

DANS LEQUEL ON VOIT PARTIR POUR UNE GRANDE EXPÉDITION SEPT VOYAGEURS, DONT TROIS FRANÇAIS ET QUATRE CHINOIS.

Une nuit et toute une journée s'étaient écoulées sans que l'on eût recueilli aucune indication sur le ravisseur de Yu.

Mme Han-toui était dans un état de désespoir facile à comprendre. Elle suppliait tous ceux qui l'entouraient de l'aider à retrouver son enfant.

Ma mère, qui passait presque toutes ses journées auprès d'elle, nous disait que rien n'était déchirant comme sa douleur.

Mon oncle Tcha-gan ne pouvait pas se consoler de ce nouveau malheur; il faisait démarche sur démarche, s'ingéniait de mille manières sans arriver à aucun résultat.

Nous étions tous réunis autour de lui le soir du second

jour, après dîner, lorsque son domestique vint lui dire qu'un vieillard, qui paraissait très pressé, désirait lui parler en particulier.

Mon oncle sortit et resta longtemps absent. Lorsqu'il rentra, sa physionomie n'était plus la même. Évidemment il venait d'apprendre quelque chose de nouveau, et il avait hâte de nous en faire part.

Le vieillard qui l'avait demandé s'appelait Ou; c'était un commerçant chinois auquel il avait rendu autrefois de grands services en l'aidant à payer les créanciers qui le poursuivaient à la suite de spéculations malheureuses. Il s'était relevé, avait de nouveau réussi et amassé de fortes sommes, en sorte qu'il était actuellement l'un des plus riches habitants de Canton. Par une exception qui lui faisait honneur, il était resté reconnaissant envers mon oncle, et avait déjà, en maintes circonstances, cherché à lui prouver sa gratitude.

La rumeur publique lui ayant appris la disparition de Yu, il s'était mis immédiatement à sa recherche. Il connaissait la haine de Pé-han pour Han-toui; aussi, convaincu que le coup partait de lui, avait-il dirigé ses recherches de ce côté.

Il savait aujourd'hui, à n'en pouvoir douter, que Yu avait été enlevé par un de ses domestiques et d'abord conduit chez lui; on avait entendu des pleurs et des cris d'enfant toute la nuit et la journée suivante. Il y avait à peine une heure qu'une chaise fermée, portée par deux hommes accompagnés de l'intendant de Pé-han et de deux autres porteurs, était sortie mystérieusement de chez lui.

Il l'avait conduite jusqu'à la porte extérieure de sa demeure, où il adressa ses dernières recommandations à son intendant. Il avait encore appris que le voyage devait être long, car on emportait des provisions. Enfin Ou avait fait suivre la caravane et s'était assuré qu'elle était partie par la porte du Nord. C'était, du reste, le chemin pour se rendre à la maison de campagne que Pé-han possédait à quatre-vingts li environ de Canton. Mon oncle pensait que si l'on pouvait envoyer en toute hâte dix ou quinze hommes bien déterminés on atteindrait peut-être la caravane avant son arrivée à Koaten. Il serait facile de s'emparer des porteurs et d'enlever Yu.

« Que faire donc? dit l'oncle Tcha-gan en terminant son récit.

— Partir immédiatement, nous écriâmes-nous.

— J'accepte bien volontiers votre offre, répondit mon oncle, mais avec quelques restrictions. D'abord, je veux garder ici mon neveu de Limeux, dont je puis avoir besoin; puis, il faut vous adjoindre quelques Chinois connaissant la langue et le pays, autrement vous n'arriveriez à aucun résultat. Enfin, il est indispensable que Siao-hio vous accompagne; car lui seul a le droit de réclamer et de reprendre son frère. L'essentiel est de ne point perdre un instant. Je vais prévenir ma pauvre nièce et ramener son fils. Pendant ce temps, prenez toutes vos dispositions. Le voyage peut être fort court, comme aussi il peut se prolonger, dans le cas où Pé-han, pour plus de sûreté, aurait envoyé Yu dans quelque lointaine résidence du nord. »

A onze heures du soir, nous partions, mon oncle Charles,

le docteur Edmond, Siao-hio, son précepteur, San-ya et moi. Mon oncle Tcha-gan comptait sur son secrétaire, à cause de son habileté. Nous montâmes chacun dans une chaise fermée. Le domestique qui avait soigné Han-toui et qui était très attaché à sa famille, nous accompagnait. Une septième chaise nous suivait, contenant quelques provisions, une quantité considérable de sapèques, des vêtements de rechange, des pelisses, des bonnets fourrés, etc., car la température était encore assez froide, bien que nous fussions déjà à la fin de février.

Tcha-gan remit une forte somme à mon oncle, avant le départ, pour le cas où Pé-han aurait enlevé Yu avec l'idée de demander une rançon. Cela ne paraissait pas probable, puisque depuis deux jours que l'enlèvement avait eu lieu, aucun avertissement n'avait été donné à la famille.

En Chine, les villages sont très rapprochés les uns des autres, et nous devions en traverser un assez grand nombre avant d'arriver à Koaten. La route que nous parcourions avec toute la vitesse de nos porteurs de chaises, qui sont presque toujours au galop, nous parut cependant bien longue.

Notre caravane, avec ses lanternes, éveilla çà et là quelques dormeurs, qui se montraient sur leur porte, assez étonnés de voir cette succession de chaises passer au milieu de la nuit devant leurs demeures. Nous avions ainsi voyagé pendant environ six heures. Je m'étais endormi, bercé par le mouvement très régulier imprimé à nos chaises par la marche des porteurs, lorsque je fus réveillé par un arrêt subit. Je crus que nous étions arrivés. Je me trompais, vingt li nous séparaient encore de Koa-

ten. Il s'agissait de se concerter sur la manière d'agir sûrement.

Nous mîmes pied à terre; laissant nos chaises nous précéder de quelques mètres, nous tînmes conseil sur ce qu'il y aurait à faire en arrivant à Koaten; chacun émit son avis. San-ya parla le dernier. Il pensait que l'arrivée de sept chaises et de nombreux porteurs dans un petit village attirerait l'attention et ferait prendre aux gens de Pé-han toutes leurs dispositions pour cacher l'enfant. Il fallait donc user de ruse. Il proposait de s'arrêter dans un grand village qui précède Koaten. Là se trouve une auberge, dans laquelle nous descendrions en laissant croire que nous sommes des négociants nous rendant à la ville de Fou-chan, dont nous suivions justement la route. Il prendrait le vêtement de l'un des domestiques, se chargeant d'aller à la découverte et de venir nous demander main forte si cela était nécessaire. Nous nous rangeâmes tous à son avis, qui nous parut être le plus sage, et nous remontâmes dans nos chaises. Une heure plus tard, nous en descendions à la porte de l'auberge de la *Félicité perpétuelle.* Il n'y avait pas encore de voyageur à cette heure matinale; mais déjà l'hôte, sa femme et les domestiques étaient sur pied; ils s'empressèrent de venir au-devant de nous avec de grandes salutations, nous offrant leurs services et nous promettant les mets les plus recherchés si nous voulions entrer dans leur *pauvre maison.* Ils n'avaient, bien entendu, qu'une assez misérable nourriture à nous offrir; mais c'était là pour nous une question bien secondaire. Nous demandâmes une chambre où nous pourrions nous reposer un peu, et San-ya s'empressa de revêtir une longue robe de coton bleu. Il fit chercher un bambou, aux extrémités duquel il plaça un

paquet de hardes, le mit sur ses épaules, et, un bâton à la main, prit le chemin de Koaten, nous promettant d'être de retour le plus tôt possible.

Rien n'est si pénible que d'être condamné à une inaction forcée quand on voudrait agir. Ces heures d'attente



Il prit le chemin de Koaten.

allaient être bien longues, et nous nous demandions comment nous pourrions les employer.

Hou-pé, où nous nous sommes arrêtés, est un grand village, presque une petite ville. Beaucoup de riches Cantonnais sont venus s'y retirer après avoir fait fortune dans le commerce, et ils se trouvent si bien dans cette résidence, qu'ils y demeurent toute l'année.

L'auberge de la *Félicité perpétuelle* est justement voisine de l'un de ces gracieux yamens, dont le nombre dépasse ici une vingtaine.

Nous avions demandé à l'hôtelier de nous faire servir à déjeuner; notre appétit aidant, nous fîmes honneur au triste menu de ce repas villageois : quelques tasses de riz, un hachis de viande de porc, du fromage de haricots



Grand plat en porcelaine.

et des graines de pastèques étaient, avec du thé de très médiocre qualité, tout ce que l'on put nous offrir.

Siao-hio voulut rester à l'hôtel. Le pauvre enfant était si profondément triste, qu'il avait besoin de solitude et de silence.

Quant à nous, pour passer le temps, nous allâmes faire un tour dans le village. L'hôtelier nous dit qu'il y avait une fabrique de porcelaine qui, sans être très considérable, nous permettrait cependant d'avoir quelque idée de la manière dont on opère ici.

Nous fûmes véritablement émerveillés de l'activité des ouvriers.



Vase en porcelaine.

Il y a, en Chine, plusieurs espèces de porcelaines. La plus belle, la seule véritablement estimée, est celle qui est fabriquée à Kiang-Si. Nous nous intéressâmes cependant à ce que nous avions sous les yeux.

La porcelaine se compose, en Chine comme en Europe, de deux parties principales : la partie argileuse, qui lui donne la dureté et la solidité et que l'on appelle kaolin ; elle prend son nom de la montagne qui la fournit. C'est

du même endroit que l'on tire la partie vitrifiable, qui n'est autre chose que la roche elle-même.

Ces deux matières demandent une préparation très



Fabrication de la porcelaine.

minutieuse. Il ne reste du kaolin, par suite de nombreux lavages, qu'une argile très blanche, très douce, et c'est alors seulement qu'elle peut entrer dans la fabrication de la porcelaine. Quant à la roche fusible, on la brise et on la pulvérise, pour la jeter ensuite dans un bassin rem-

pli d'eau, que l'on agite vivement. Il se forme alors à la surface une gelée que l'on recueille et à laquelle on donne le nom de crême de pé-tun-tsé; puis on la dessèche. Ce



Vase en porcelaine.

sont ces deux matières mélangées qui servent à la fabrication de la porcelaine.

Sa cuisson offre beaucoup de difficultés, surtout pour



Grand vase en porcelaine.

les objets de prix, dont la pâte est plus mince. Pour la préserver des accidents qui pourraient arriver par suite d'une chaleur trop vive, on ne la met au four qu'après l'avoir placée dans des boîtes fermées appelées cazettes, que les



Fabrication des cazettes.

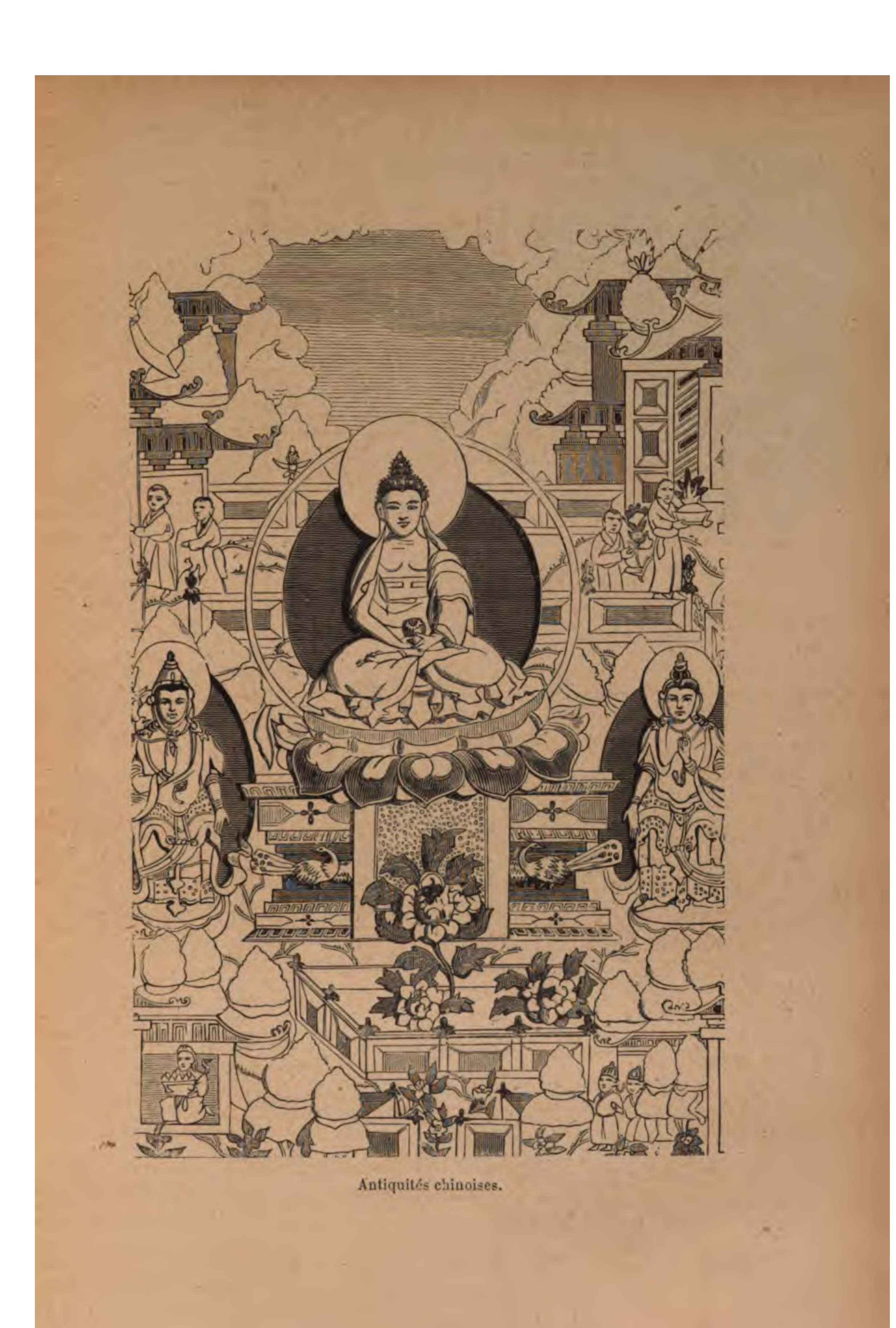
ouvriers fabriquent avec une argile commune et qui leur servent ensuite pour les besoins de leur ménage. On dispose dans des chambres construites en briques des piles de cazettes, qui atteignent cinq ou six pieds de haut. On allume un grand feu dans le milieu de la chambre; la

porte est murée, et on ne laisse au sommet qu'une petite ouverture, par laquelle on entretient le feu en jetant du bois sur le brasier. On continue ainsi jusqu'au moment où les cazettes sont arrivées à la couleur rouge-vermillon; on cesse alors le feu. Après avoir laissé le tout refroidir un jour et demi, on démolit la porte; c'est avec le plus grand soin que l'on ouvre les cazettes pour en retirer la porcelaine. On la fait sécher, puis on la confie aux artistes, qui l'embellissent de ciselures et de découpures. Enfin, avant d'arriver à une seconde cuisson, elle doit recevoir l'émail qui la recouvre, les dessins, les peintures et les filets d'or.

Toutes les pièces de porcelaine chinoise portent deux marques; la première indique la date de fabrication, la seconde le nom de la fabrique ou un emblème qui répond au nom de l'artiste qui les a peintes: des poissons des griffons, des lions, etc.

Les antiquaires sont très nombreux en Chine, et les vieilles porcelaines se paient souvent des prix fous. Je me rappelais à cette occasion une collection de porcelaines de Chine antiques que j'avais vue à Paris quelques années avant mon départ de France et qui ne m'avait pas frappé à cette époque; mais j'en comprends maintenant tout le prix et toute la beauté.

La première partie de notre journée se passa donc à la fabrique de porcelaine. Nous commencions à nous inquiéter de la longue absence de San-ya. Nous étions tous venus regarder à la porte de l'auberge si nous ne l'apercevions pas sur la route, lorsque le docteur Edmond s'écria:



Antiquités chinoises.

« Le voilà, le voilà... »

Nous allâmes au-devant de lui, et nous vîmes bien vite à son air triste et déconcerté qu'il ne nous apportait pas de bonnes nouvelles.



Ting de la période des Ming. (Pag. 244.)

« Je ne sais qu'une chose, nous dit-il dès qu'il fut près de nous, c'est que Yu n'est pas à Koaten.

— Vous en êtes bien sûr? lui demanda mon oncle Charles.

— Je ne puis conserver aucun doute à cet égard, répondit-il Vous allez, du reste, en juger »

Nous rentrâmes alors tous les six dans la salle de l'hôtellerie.

Il nous raconta qu'en arrivant à Koaten il était entré dans l'une des premières maisons du village, qu'il avait demandé une tasse de riz et fait causer les braves gens qui la lui servaient. Il avait appris que la maison de campagne de Pé-han, située à l'autre bout du village,



Un vieux lettré.

était inhabitée pendant la mauvaise saison et confiée à la charge d'un voisin, vieux lettré appelé Tong, retiré là depuis longtemps. Il n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez Tong, le trouva se promenant devant la porte de sa petite maison et l'aborda en lui disant qu'il était un pauvre étudiant; qu'il avait entendu parler de la grande science du lettré Tong, et qu'il ne voulait point traverser le village dont il faisait la gloire sans lui rendre ses devoirs. Tong accepta les compliments de San-ya, en fut charmé et entra sans l'ombre de soupçon dans le sujet qui nous intéressait. Il lui apprit que le seigneur



Vase antique en bronze doré, avec pierres de jade.

32

Pé-han venait rarement à sa maison de campagne et qu'il avait accepté la charge de la visiter de temps à autre, en l'absence du propriétaire, pour s'assurer que tout était en bon état et que les fleurs et les poissons des étangs se portaient bien.

Captant peu à peu la confiance de Tong, San-ya obtint facilement de visiter avec lui ce yamen dont il avait la garde. Après l'avoir parcouru et examiné dans tous ses détails, il acquit la certitude que personne ne l'habitait et que l'ami de mon oncle s'était trompé en affirmant que Yu y avait été envoyé.

San-ya lui demanda si de temps à autre le seigneur Pé-han n'envoyait pas chercher des fruits et des fleurs à Koaten.

« Oh ! il a bien autre chose à faire, répondit-il. Tenez, hier, son intendant est passé par ici avec une chaise fermée et plusieurs domestiques, et il ne m'a même pas demandé s'il n'y avait rien de nouveau. Je me trouvais par hasard devant ma porte. Je lui ai offert alors de prendre une tasse de vin chaud et nous avons causé quelques instants.

— Et où donc allait-il par ce temps froid ? demanda San-ay.

— Il conduisait à Si-nan une jeune dame, parente de Pé-han, qui devait prendre le bateau pour Shanghaï, à quelques li d'ici.

— Pourquoi ne s'est-elle pas embarquée à Canton ? demanda San-ya.

— Il paraît qu'il y avait pour cela des raisons de famille.

— Avez-vous vu la jeune dame?

— Oh! non, la chaise était hermétiquement fermée..., et puis je suis discret.



Lou-Tché.

— L'intendant vous a-t-il dit qu'il reviendrait par ici?

— Il accompagne la jeune dame jusqu'à Shanghaï. »

San-ya était fixé. La soi-disant jeune dame ne pouvait être que le pauvre petit Yu.

« Était-ce le gros Liou qui accompagnait la chaise fermée, demanda encore San-ya, laissant ainsi croire qu'il connaissait les serviteurs de Pé-han?

— Je n'ai jamais vu le gros Liou. Il reste sans doute toujours à la maison de commerce, répondit naïvement le bon lettré. C'était, au contraire, le très maigre Lou-tché, celui qui a un œil de moins, ce qui ne l'empêche pas, ajouta-t-il, d'être le plus fin des intendants. »

San-ya en savait assez. Il prit congé du lettré Tong, et, passant derrière la maison pour n'être pas vu de lui, il revint le plus vite possible.

Il n'y avait rien autre chose à faire que de reprendre le chemin de Canton. Nous avions un pauvre petit fil conducteur, puisque nous savions que l'intendant Lou-tché avait dû s'embarquer sur le steamer qui fait le service de Canton à Shanghaï.

Nous étions de retour chez mon oncle vers cinq heures.

Munis de nouvelles instructions et de lettres de recommandations pour le consul de France et pour un mandarin de Shanghaï, après avoir dit une seconde fois adieu à tous ceux que nous laissions à Canton, nous prîmes le chemin du port pour nous embarquer sur le steamer qui devait nous conduire à Shanghaï.

CHAPITRE XIX

OU L'ON CROIT AVOIR ATTEINT LE BUT DU VOYAGE

C'était vraiment pour nous que le *Sowunada* était sous pression.

La traversée sur la rivière des Perles, entre Canton et Shanghaï, était l'affaire de quelques heures; trois cent soixante-quinze li ou trente-sept à trente-huit lieues séparaient ces deux villes. Nous devions donc arriver au but de ce premier voyage le lendemain vers midi. Avant de descendre dans les cabines parfaitement installées, du reste, et qui nous rappelaient celles du *Sphinx,* nous restâmes longtemps sur le pont. La lune éclairait le fleuve et nous permettait d'observer une pêche des plus curieuses, qui ne se fait justement qu'à la faveur de ses rayons.

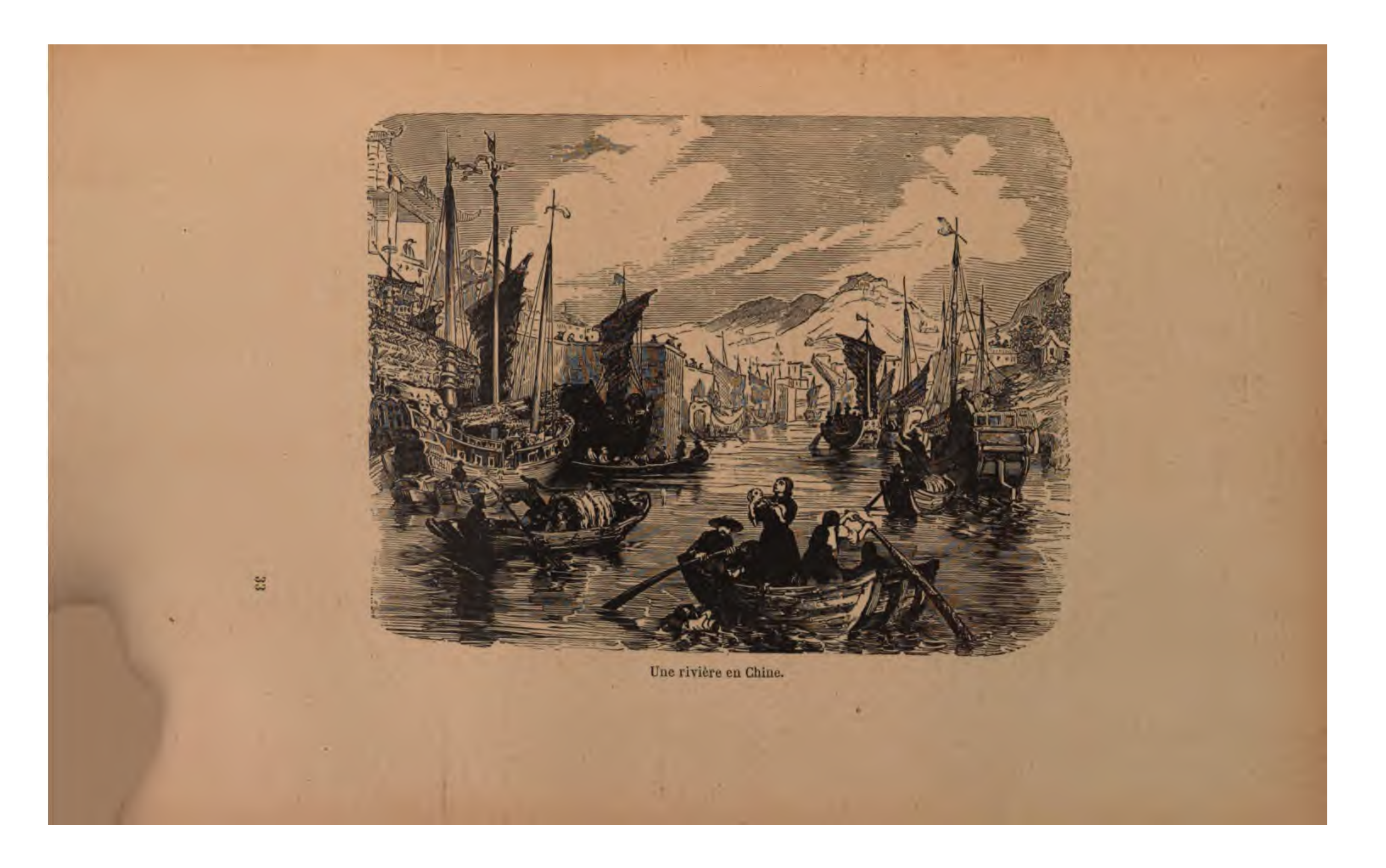
Les pêcheurs chinois se servent de longs bateaux très étroits, sur les bords desquels sont fixées extérieurement des planches larges d'un mètre environ, peintes en blanc et recouvertes d'un vernis très brillant. Ces planches s'in-

clinent en dehors d'une manière imperceptible jusqu'à ce qu'elles soient presque à fleur d'eau. Les pêcheurs tournent leur barque de façon que la réflexion des rayons de la lune en augmente l'éclat. Les poissons, ne distinguant point la planche de l'eau, s'élancent souvent de ce côté et tombent dans la barque.

Après quelques heures de repos, nous remontâmes sur le pont; car on nous avait parlé d'autres pêches non moins intéressantes :

Outre les filets, que les Chinois emploient comme nous pour prendre les poissons dans les grandes pêches, et la ligne, dont ils usent dans les pêches particulières, ils élèvent en grand nombre une espèce de cormorans qu'ils dressent à la pêche, comme nous dressons les chiens à la chasse. Ce matin au lever du soleil, nous avons rencontré plusieurs bateaux, sur la proue desquels étaient perchés ces cormorans.

Au signal que les pêcheurs leur donnent, en battant l'eau avec l'une de leurs rames, les cormorans se précipitent dans la rivière, font le plongeon, vont chercher les poissons jusqu'au fond de l'eau, et, au moyen de leur long bec, les prennent par le milieu du corps, puis les rapportent à leur maître sans jamais se tromper de barque. Le pêcheur, après avoir reçu les poissons, prend le cormoran, lui renverse la tête en bas, et, lui passant la main sur le cou, lui fait rejeter les poissons qu'il avait avalés à demi, retenus qu'ils étaient par un anneau qu'on lui met au cou; il repart ensuite de nouveau; lorsque la pêche est terminée, on lui enlève cet anneau et on lui abandonne les petits poissons sur lesquels il se jette aussitôt.



Une rivière en Chine.

Quand le poisson est trop gros, les cormorans se prêtent mutuellement secours, et rien n'est curieux comme de les voir le rapporter en le tenant l'un par la queue, l'autre par la tête.

A l'un des détours de la rivière, nous aperçûmes une dizaine d'énormes citrouilles sèches allant et venant sur la surface de l'eau, non pas en suivant le cours du fleuve, mais en décrivant des mouvements dont je ne pouvais pas me rendre compte. San-ya m'expliqua que ces citrouilles desséchées couvraient chacune la tête d'un homme qui nageait. De petits trous ménagés dans la citrouille lui permettaient de voir les canards sauvages, très nombreux en cet endroit, et qui, sans l'ombre de méfiance, venaient becqueter la citrouille. Aussitôt le pêcheur tirait l'oiseau par les pattes, l'enfonçait sous l'eau pour l'empêcher de crier, lui tordait le cou et l'accrochait à sa ceinture. Tout cela se faisait en une minute. Avec une longue-vue, j'apercevais les pauvres canards disparaissant les uns après les autres.

Le pêcheur n'est content que lorsqu'il a une ceinture complète composée de ces pauvres oiseaux.

Il n'y a guère de poissons en Europe qui ne se trouvent en Chine. On y voit des lamproies, des carpes, des soles, des saumons, des truites, des aloses, des esturgeons, etc., mais un de ceux que l'on y estime le plus est le Tcho-hia-yu, c'est-à-dire l'encuirassé. On le nomme ainsi parce qu'il a sur le dos, sous le ventre et aux deux côtés, une suite d'écailles tranchantes, rangées en ligne droite et posées les unes sur les autres, à peu près comme les tuiles de nos toits. Sa chair est fort blanche et ressemble assez à celle du veau pour le goût.

Quand le temps est doux, on pêche aussi une autre sorte de poisson fort délicat, que les gens du pays appellent poisson de farine, à cause de son extrême blancheur. Ses prunelles noires semblent être enchâssées dans deux cercles d'argent fort brillants.

Nous étions encore sur le pont du steamer, regardant passer les jonques et les barques mandarines.

Nous les dépassions toutes, la vapeur nous donnant une vitesse avec laquelle aucune n'essayait de lutter. Siao-hio, San-ya et moi nous admirions un joli petit bateau que nous venions de devancer; il était dirigé par une femme qui, assise à l'arrière, faisait manœuvrer l'aviron. Un léger treillis, s'élevant au-dessus de cette frêle embarcation en forme de berceau, lui donnait un aspect gracieux qui avait attiré nos regards. Un jeune enfant de six à sept ans jouait dans la barque aux pieds de sa mère.

Tout à coup, l'enfant, d'abord penché sur le bord de la barque, leva la tête, et Siao-hio se tourna vivement vers moi.

« Mon frère, mon frère! » s'écria-t-il.

Le steamer s'éloigna rapidement. Il nous était impossible de constater par nous-mêmes si l'enfant était vraiment Yu.

Pour Siao-hio, il n'y avait aucun doute; il demandait que l'on mît une barque à l'eau, et comme le capitaine refusait de le satisfaire, il voulait se jeter dans la rivière pour rejoindre le petit bateau.

Le précepteur Siang aida mon oncle Charles à le raisonner, et il finit par comprendre que l'on ne pouvait manquer de retrouver son frère, puisque la barque suivait la même voie que le steamer et venait très probablement à Shanghaï, dont nous n'étions plus éloignés que de quelques li.

Aussitôt descendus à terre, nous cherchâmes une jonque avec laquelle nous revînmes en arrière. Siao-hio, une longue-vue à la main, était dans un état de véritable anxiété.

« J'ai promis à ma mère de lui ramener notre cher Yu. Il est passé à quelques pas de moi et peut-être ne vais-je plus le retrouver ! »

Enfin il aperçut la barque, la jeune femme et l'enfant qui, tranquillement, suivaient le bord du fleuve. Une centaine de mètres les séparaient encore de nous.

Il fut décidé que nous croiserions l'embarcation en passant du côté où était l'enfant et que nous l'appellerions ; s'il ne répondait pas, nous suivrions la barque de loin, l'un de nous interrogerait la femme au moment où elle aborderait, pendant que nous nous saisirions de l'enfant.

Ainsi fut fait. Siao-hio prononça plusieurs fois à très haute voix le nom de Yu, en passant à un mètre environ.

L'enfant, occupé de la manœuvre des matelots qui ramaient dans notre barque, ne parut pas comprendre cet appel et ne fit aucun mouvement. Nous passâmes. Vu de profil, ce jeune enfant ne me parut pas ressembler complètement à Yu ; son visage était moins blanc, ses yeux plus petits, ses cheveux moins noirs.

Siao-hio était hésitant, et cependant il persistait à vouloir suivre la barque. Il désirait avoir une certitude complète d'une façon ou d'une autre.

La jeune femme avait toujours la même attitude tranquille et calme. L'enfant s'était remis à jouer avec des fleurs qui se trouvaient dans la barque. Évidemment ce n'était pas là un enfant volé.

Un peu avant d'arriver à Shanghaï, la barque aborda à la hauteur d'un petit village que l'on voyait dans l'éloignement. Nous descendîmes aussi à terre. Mon oncle Charles demanda à la jeune femme comment s'appelait le petit village près duquel nous étions et lui fit quelques autres questions sur l'âge de son fils, pendant que Siao-hio, s'approchant de l'enfant, lui demanda son nom. Il lui répondit qu'il s'appelait Léo et son petit frère San.

Siao-hio le tenait par la main et il n'avait plus aucun doute. D'ailleurs Léo était beaucoup plus grand que Yu.

Nous remontâmes dans notre jonque et nous reprîmes tristement le chemin de Shanghaï.

Un instant nous nous étions crus si près du but, et tout était à recommencer!...

CHAPITRE XX

DANS LEQUEL ON RECONNAÎT LA FOURBERIE D'UN CHINOIS ET LA NAÏVETÉ DE PLUSIEURS AUTRES

En arrivant à Shanghaï nous nous rendîmes à Astor-House, l'hôtel le moins mauvais de la ville et où les domestiques et les bagages étaient déjà arrivés.

Une heure plus tard, nous envoyâmes notre carte chez le mandarin Yen-tsé, en y joignant la lettre que mon oncle Tcha-gan nous avait donnée pour lui.

Il nous fit répondre immédiatement et de la manière la plus gracieuse, qu'il nous attendait.

Yen-tsé avait beaucoup connu Han-toui, et nous espérions qu'il nous serait d'un grand secours dans nos recherches.

Lorsque nous arrivâmes près de lui, il savait l'objet de notre visite par la lettre de mon oncle.

Après avoir échangé les premiers compliments, qui durent toujours beaucoup trop longtemps en Chine, il nous parla des difficultés que nous allions rencontrer. Chercher un enfant volé ici, nous dit-il, c'est vouloir trouver une aiguille dans une botte de foin. Je vais mettre plusieurs agents de police à votre disposition. Quant à moi, ajouta-t-il, je ne puis rien pour vous ces jours-ci ; car je marie mon fils et je vous invite à assister aux fêtes qui vont se donner chez moi à cette occasion.

Quel désastreux contretemps !...

En sortant de chez le mandarin Yen-tsé, nous allâmes chez le consul français, pour lequel nous avions aussi une lettre de mon oncle Tcha-gan.

Pendant le trajet, nous constations avec une vive satisfaction que nous nous trouvions dans un tout autre milieu qu'à Canton. Nous admirâmes les belles constructions élevées dans les terrains concédés aux Européens sur le bord de la rivière, les palais des princes du commerce, la résidence des consuls, l'hôpital desservi par les sœurs de charité, les procures des missions étrangères ; nous retrouvions de belles voitures, d'élégants cavaliers, de charmantes toilettes.

Le consul nous reçut en vrai compatriote. Ce n'étaient que des conseils que nous lui demandions, puisqu'il ne pouvait rien autre chose pour une affaire qui regardait exclusivement les autorités chinoises.

« Avez-vous été aux bureaux du steamer pour tâcher de savoir si Lou-tché avait réellement pris passage avec

une jeune dame sur le bâtiment arrivé de Canton avant-hier ? »

Nous n'avions pas pensé à cette démarche si simple et qui était la première à faire.

Je vais vous accompagner, nous dit le consul. Je connais l'un des administrateurs de la compagnie; j'espère qu'il ne refusera pas de nous procurer ce renseignement.

Nous apprîmes qu'en effet un voyageur chinois, répondant au signalement de Lou-tché, était monté dans le steamer à Si-nan, bien qu'une cabine eût été retenue pour lui au bureau à Canton ; il était accompagné d'un enfant de six à sept ans et de plusieurs domestiques. Nous étions donc sur la voie. Mais comment chercher un enfant dans une ville de cinq cent mille âmes avec ces très insuffisants renseignements?

Que venait faire Lou-tché à Shanghaï ? Voulait-il s'y débarrasser plus facilement de Yu ?

Allait-il le vendre à quelque riche Célestial dépourvu d'enfant et qui, en adoptant un fils, s'assurerait les honneurs funèbres ?

Ou bien était-il venu le placer dans quelque orphelinat, au milieu de nombreux enfants?

Ou enfin se proposait-il d'emmener Yu plus loin et ne faisait-il que passer par Shanghaï?

C'était ces diverses hypothèses qu'il fallait examiner.

Si, pour suivre les instructions données par Pé-han, Lou-tché était parti, aussitôt débarqué, pour quelque ville du nord de la Chine, il n'y avait guère d'espoir de rejoindre le ravisseur. Il avait un jour d'avance sur nous et nous ignorions la route prise par lui.

Si l'enfant avait été déposé dans un orphelinat, il fallait nous faire ouvrir les portes de ces maisons et prouver aux directeurs que l'enfant reçu par eux avait été volé.

Shanghaï possède deux établissements de ce genre ; l'un dépend du gouvernement, il est dirigé par des Chinois ; l'autre, libre, est placé sous la direction des missionnaires catholiques.

L'heure était trop avancée pour commencer des recherches ; malheureusement le lendemain était le jour du mariage du fils de Yen-tsé. Il y avait urgence pour nous à assister aux fêtes qui se donnaient à cette occasion, car nous avions grand besoin du mandarin, et il eût été froissé de notre refus, les Chinois étant très susceptibles en pareille matière.

Il fut donc décidé que le docteur Edmond et moi nous nous rendrions à son invitation, tandis que San-ya, mon oncle Charles et Siao-hio visiteraient les orphelinats. Le deuil récent de Siao-hio était une excuse très légitime auprès du mandarin Yen-tsé.

J'avoue que je n'étais pas fâché de cet arrangement, qui allait me donner l'occasion de connaître des détails de mœurs chinoises des plus intéressants.

Après avoir ainsi réglé l'emploi de la journée du len-

demain, nous nous étions fait servir à dîner à l'hôtel et nous ne comptions pas sortir ce soir-là, car le temps était mauvais.

Tout à coup San-ya se frappa le front : « Le lettré Tong m'a dit en parlant de Lou-tché que c'était un fumeur d'opium. S'il n'a pas encore quitté Shanghaï peut-être le trouverions nous dans l'une des maisons d'opium, qui sont assez nombreuses ici. Il faut y voir ce soir même.

San-ya avait raison, et Edmond et moi nous partîmes avec lui vers neuf heures. Un domestique de l'hôtel nous servit de guide.

Les maisons d'opium sont des sortes de cafés ou de cabarets fréquentés par des classes très différentes.

Les fumeurs achètent au comptoir, qui se trouve près de la porte de l'établissement, de petites boules d'opium et vont s'étendre sur l'un des lits carrés adossés aux murs et séparés entre eux par une cloison. Là ils se livrent à leur funeste passion. Sur une table placée près de chaque lit est posée une lampe, une pipe d'une forme particulière et quelques longues aiguilles. Ils mettent une petite boule d'opium dans le récipient de la pipe et l'allument, puis aspirent quelques bouffées, débouchent le tuyau et recommencent jusqu'au moment où, sous l'influence du narcotique, ils tombent affaissés sur les coussins du lit. Ils restent là des heures entières, souvent toute une nuit et n'en sortent qu'en trébuchant le matin.

Les fumeurs d'opium sont en général d'une maigreur effrayante: leur peau est jaune et ridée, leurs membres

tremblants, leur voix rauque, leur intelligence oblitérée. Leur sang circule mal, leur santé s'altère, et, au bout de quelques années, le malheureux fumeur succombe, après avoir bien souvent ruiné sa famille. Le nombre de Chinois qui se livrent à cette terrible passion, contre laquelle le gouvernement ne cesse de lutter, est incalculable; en visitant les maisons d'opium, nous ne pouvions qu'en constater les funestes résultats.

Trois heures se passèrent à parcourir ces affreux bouges, dans lesquels nous ne trouvâmes pas trace du misérable Lou-tché. Sans doute il pouvait bien fumer son opium ailleurs, mais cela n'était pas probable; car il est à remarquer que les Chinois qui s'adonnent à cette malheureuse passion préfèrent aller fumer dans les maisons d'opium, peut-être à cause de l'odeur vireuse si caractéristique et déjà enivrante qui s'exhale dans un appartement où plusieurs fumeurs sont réunis.

Le lendemain, les recherches continuèrent sans plus de succès dans les orphelinats. Nulle part on ne trouva le moindre indice du passage de Yu.

Edmond et moi nous nous étions rendus dans la matinée au yamen du mandarin Yen-tsé.

C'était chez les parents du fiancé que devait se passer la première partie de la cérémonie. Déjà un grand nombre d'amis étaient réunis dans la salle des ancêtres, ornée pour la circonstance de fleurs et de lumières; des nuages odorants s'élevaient des brûle-parfums placés sur l'autel.

Lorsque l'heure fixée fut arrivée, le fiancé entra dans la

salle des ancêtres. Il était magnifiquement vêtu et vraiment beau sous sa longue robe de soie toute brodée d'or. Il se mit à genoux et se prosterna la face contre terre devant l'autel des ancêtres, auxquels on annonça par un discours solennel l'heureux événement qui allait s'accomplir dans la famille.

Le maître des cérémonies invita le père du fiancé à prendre place sur le siège élevé qui lui avait été préparé. Le fiancé s'agenouilla alors devant lui et reçut une coupe pleine de vin, dont il répandit quelques gouttes en forme de libations, puis, après plusieurs génuflexions, il en but le contenu et demeura toujours agenouillé devant son père pour attendre ses ordres.

« Allez, mon fils, lui dit-il alors, allez chercher votre épouse et comportez-vous en toutes choses avec prudence et avec sagesse. »

Le fils promit d'obéir à ces ordres et se releva. Ensuite, il monta en palanquin et partit. Une teinte de mélancolie était répandue sur la physionomie du jeune homme.

La position d'un fiancé est assez singulière en Chine. Il ne connaît pas la jeune fille qu'il va épouser. Ce sont des entremetteuses, ordinairement de vieilles femmes, qui sont chargées des premières propositions de mariage, et souvent le portrait qu'elles font au jeune homme des qualités et de la beauté de la jeune fille est très exagéré.

Quelle sera donc cette épouse qu'il va prendre sans la connaître?

Cependant le cortège, en tête duquel marchait le maître

des cérémonies suivi de deux porte-lanternes et d'une troupe de musiciens, s'était formé. Puis venaient des hommes portant des parasols, des drapeaux, des emblèmes, ensuite le palanquin fermé destiné à recevoir la jeune mariée. Il était en soie cramoisie et tout orné de fleurs, porté par quatre domestiques et entouré d'autres porte-lanternes; les amis suivaient également en palanquin. Nous formions ainsi une longue procession.

Arrivé devant la maison de la fiancée, le cortège entra dans la première cour. Le fiancé, s'arrêtant à l'entrée de la seconde cour, attendit que son futur beau-père vînt au-devant de lui. Il parut bientôt, donnant la main à sa fille, dont le visage était couvert d'un voile épais.

Les futurs époux, se rencontrant pour la première fois, se saluèrent profondément et se mirent à genoux pour adorer le ciel et la terre.

Cet acte religieux accompli en commun est le point essentiel de la cérémonie et comme la consécration de l'union.

La jeune mariée fut ensuite conduite au palanquin qui lui avait été préparé. L'époux remonta dans le sien, et ce cortège, augmenté des parents, des amis de la jeune femme, et de tous les porteurs d'objets qui constituent la dot: meubles, vases, coffres contenant ses habillements, etc., se remit en route de nouveau pour revenir à la maison paternelle du mari. Lorsque le cortège y fut arrivé, l'époux vint ouvrir le palanquin de celle qui était maintenant sa femme. C'est alors seulement qu'elle se montre à lui le visage découvert et qu'il peut juger de son sort.

On a vu des maris, mécontents de la part qui leur était ainsi échue, refermer le palanquin et renvoyer l'épouse et les cadeaux qui avaient été fournis par lui. Il n'en fut pas ainsi pour le fils de Yen-tsé. La jeune femme était



Les nouveaux mariés aux pieds de leurs parents.

charmante, et la physionomie de l'heureux époux se rasséréna complètement.

Les deux nouveaux mariés allèrent se prosterner devant

le père et la mère de l'époux et leur promirent amour et obéissance; puis ils se rendirent dans la salle des ancêtres, où ils s'agenouillèrent encore. La jeune épouse entra ensuite seule avec sa mère et son mari dans la chambre nuptiale, où leur fut servi le repas de noce. Les invités étaient réunis dans deux salles séparées, l'une pour les



Les jeunes mariés se promenaient.

hommes, l'autre pour les femmes, dans lesquelles un superbe festin leur était servi..., et toute la journée se passa en réjouissances.

Le soir, lorsque nous nous retirâmes, en passant devant une porte ouverte qui donnait sur le jardin du yamen, nous aperçûmes, se promenant ensemble sous les grands arbres, les jeunes mariés qui semblaient fort heureux de leur sort.

Le lendemain matin, lorsque nous nous trouvâmes réunis, nous ne pûmes que constater une fois de plus l'insuccès de nos recherches. Quel parti prendre? Nous pouvions, en allant au nord comme en allant au midi, nous éloigner du pauvre enfant que nous cherchions. La situation où nous nous trouvions était réellement des plus pénibles. Nous en étions là lorsque, vers dix heures du matin, nous reçûmes une lettre dans laquelle on nous assurait être en mesure de nous prouver que le jeune Yu n'était plus à Shanghaï, qu'il avait été vu dans une hôtellerie à quinze li de cette ville, et que, si on voulait porter cinquante taëls à l'adresse indiquée, on aurait les renseignements nécessaires pour l'atteindre. La lettre était signée *Pé*.

Mon père et San-ya se chargèrent d'aller porter la somme exigée et de recueillir les précieux renseignements. Ils trouvèrent à l'adresse donnée un marchand de soieries, qui leur répéta les indications contenues dans la lettre, en ajoutant que l'hôtellerie dont il était question se trouvait sur la route de Pékin; il leur fit, en outre, un portrait fidèle de Lou-tché. Ceci acheva de nous convaincre. Un peu plus de réflexion nous aurait appris à nous méfier davantage.

Le soir même, nous nous étions procuré des voitures, des mules, une brouette à voile pour les domestiques et les bagages; et, après avoir pris congé du consul de France et du mandarin Yen-tsé, qui n'avaient ni l'un ni l'autre une confiance absolue dans les indications données par Pé, nous partîmes. Le consul nous promit de continuer quand même les recherches.

A la première auberge où nous descendîmes, le soir de

notre départ, à dix li de Shanghaï, on nous dit qu'un Chinois, qui paraissait fort pressé d'arriver à Pékin, s'était arrêté dans l'auberge, y avait passé une nuit, qu'il était accompagné d'un jeune enfant et de plusieurs domestiques. Les signalements étaient exacts, et notre conviction d'être enfin sur la voie devenait de plus en plus ferme. Continuant notre voyage, nous nous arrêtâmes le lendemain dans une autre auberge. On n'y avait vu ni Lou-tché ni l'enfant. Il n'existait cependant aucune bifurcation de route depuis le dernier village, et c'est alors que nous fûmes convaincus



C'était un courrier.

que nous avions été indignement joués par Lou-tché lui-même ; car seul il avait pu donner les renseignements qui nous avaient séduits. Son but était certainement, en nous entraînant sur une fausse piste, de prendre de l'avance sur nous. Nous avions ainsi la preuve qu'il était à Shanghaï en même temps que nous.

Ce nouveau désappointement était terrible et nous étions bien près de nous laisser aller au découragement. Siao-hio était consterné. Il n'y avait qu'à reprendre le chemin de Shanghaï comme nous avions repris celui de Canton quelques jours après l'enlèvement de Yu.

Nous en étions là lorsque tout à coup il se produisit un bruit inaccoutumé sur la route à la porte de l'auberge. C'était un courrier arrivant à bride abattue porteur d'une lettre du consul de France pour mon père.

Un jeune employé, qu'il avait chargé de recueillir les renseignements concernant Lou-tché, avait acquis la certitude que ce dernier s'était embarqué la veille au soir sur un bâtiment se dirigeant vers le Japon.

Oh! que nous étions reconnaissants à ce jeune Chinois qui nous donnait enfin une indication sûre!... Tout s'expliquait maintenant. Lou-tché, prévenu par l'avis inséré dans les journaux de Shanghaï, s'était arrangé de façon à nous faire prendre le chemin de Pékin pendant qu'il filerait vers le Japon, où il pensait bien que nous ne saurions le rattraper; mais ses projets étaient déjoués, et, pleins d'espoir, nous revînmes en toute hâte à Shanghaï.

CHAPITRE XXI

QUI VOUS APPREND DE QUELLE FAÇON YU A ÉTÉ VOLÉ ET COMMENT ON LE RETROUVE

Le soir, nous nous embarquâmes à notre tour pour le Japon; mais nous ne pouvions empêcher Lou-tché d'avoir un grand jour d'avance sur nous. Nous nous arrêtâmes à Nangasaki et descendîmes à terre, puisque nous n'avions rien de mieux à faire. On relâche deux heures dans cette jolie ville toute bâtie en bois.

Le Japon ne ressemble pas à la Chine, dont il est si voisin. Les habitants sont petits, mais bien faits, leur physionomie est ouverte, épanouie. Ils ont l'air heureux. On dit que le Japon est le paradis des enfants. Ils y sont très nombreux; il paraît qu'on les gâte énormément, et cependant, à l'opposé de ceux de France, ils sont charmants, bien que gâtés.

Les Japonais ont sur le milieu de la tête une large place rasée d'environ trois ou quatre centimètres. Les autres cheveux conservent toute leur longueur. Ils en font

une espèce de rouleau bien serré et ficelé qu'ils ramènent et attachent sur la tête pour couvrir l'espace rasé. C'est plus commode que la queue des Chinois, mais ce n'est pas beau.

Leurs chaussures sont étranges; elles ressemblent à



Vue de Nangasaki.

de petits bancs, d'autant plus hauts qu'ils sont destinés à de plus nobles pieds, et retenus par des courroies en cuir.

Les dames ont un singulier costume; leurs robes, très étroites et ouvertes par devant, doivent toujours être re-

tenues avec la main, mais elles sont plus jolies que les Chinoises ; seulement les femmes mariées se laquent les dents en noir, et cela est affreux. Une jolie bouche, des lèvres que les poètes compareraient à une rose et qui s'ouvre pour montrer un horrible trou noir... Peut-on rien imaginer de plus insensé ?



Bazar de Nangasaki.

Nous reprenons la mer jusqu'à la baie de Kobé, dans laquelle nous allons mouiller. Cette navigation a été un véritable enchantement. Nous avons sans cesse côtoyé des îles ravissantes couvertes d'une luxuriante végétation : des camélias en fleurs et d'une grande hauteur, des prairies d'une fraîcheur délicieuse.

L'aspect de Kobé ne m'a pas séduit et cependant nous y avons vu une noce. Décidément nous sommes poursuivis par les mariages. Un beau cortège, plus riche, plus gra-

cieux que celui des Chinois en pareille circonstance. Mais le soir la pluie se mit à tomber avec abondance et nous



Une forte pluie.

nous décidâmes à partir, persuadés que Lou-tché avait dû s'enfoncer davantage dans le Japon.

Nous prîmes donc le chemin de fer qui nous conduisit



Dame japonaise.



Servante japonaise.

à Osaka, ville de trois cent mille âmes et ancienne résidence du Taïcoun.



Noce japonaise (1er groupe.)



Noce japonaise (2e groupe).

Comme cela fut bon de retrouver un vrai chemin de fer! La voie longe de ravissants villages; pendant sept ou huit lieues, il semble que l'on traverse un jardin anglais, tant les Japonais apportent de soins à la culture de leurs champs.

Nous repartions le lendemain; car c'était Yédo que nous voulions atteindre, sans perdre un instant, parce que nous avions la conviction que Lou-tché ne s'arrêterait que dans cette dernière ville.

La navigation qui nous restait à faire pour arriver à la



Mendiants japonais.

capitale du Japon n'offrit aucun incident digne d'être rapporté.

Nous descendîmes dans un hôtel qu'on nous dit être le meilleur de la ville. Mais qu'importait pour des gens fatigués? Nous nous séparâmes, et chacun gagna son lit, enchanté de pouvoir enfin dormir sur la terre ferme.

Il pouvait être une heure du matin lorsque nous fûmes réveillés en sursaut par des cris perçants. Une grande lueur éclairait nos chambres. Un incendie venait de se déclarer dans une des dépendances de l'hôtel.

Ils sont terribles dans ces pays, parce que toutes les constructions sont en bois. Ce n'est pas une ou deux maisons qu'ils détruisent, mais cinq ou six cents, un quartier tout entier. Les flammes se communiquent avec une effrayante rapidité. Nous connaissions la gravité du danger. En un instant, nous fûmes debout et prêts à quitter l'hôtel, qui commençait à flamber. Les voyageurs, les domestiques couraient éperdus. Nous nous mîmes à fuir nous-mêmes, nous frayant difficilement un passage à travers la foule, déjà réunie autour des maisons en feu.



Types japonais.

Mon père s'occupait avec sollicitude de Siao-hio et lui avait fait prendre son bras; Edmond et moi, nous le suivions, convaincus que San-ya était avec nous.

Lorsque nous pûmes nous arrêter sur une place à peu près déserte, nous le cherchâmes. Il n'était pas là. Q'avait-il pu devenir? Peut-être s'était-il enfui de l'hôtel par une autre issue, car personne de nous ne se rappelait l'avoir vu au moment où les progrès de l'incendie nous avaient



Yédo.

fait fuir. Nous essayâmes de retourner en arrière; mais il nous fut impossible de franchir la masse compacte des curieux entourant le théâtre de l'incendie, qui comprenait maintenant une grande étendue. Que faire? Nous étions là inquiets, désolés de ne pouvoir rien pour notre



Yokohama.

ami, lorsque tout à coup nous apercevons un homme, portant un fardeau, les habits à moitié consumés, accourir de notre côté. Instinctivement nous nous précipitons vers lui. Peut-être pourra-t-il nous donner quelques nouvelles de San-ya.

Tout à coup il s'affaisse sur le sol sans lâcher son pré-

cieux fardeau. Nous nous approchons... Cet homme c'est San-ya. Ce fardeau, qu'il n'a pas abandonné en tombant sans connaissance, c'est Yu, profondément endormi...

Comment dire la joie de Siao-hio en prenant entre ses bras ce cher enfant, qu'il réveilla par ses caresses?...

Cependant l'état de San-ya demandait de prompts secours. Nous parvînmes à nous faire ouvrir l'une des maisons près desquelles nous nous trouvions. Nous le relevâmes et le transportâmes sur un lit. Un cordial lui fit bientôt reprendre connaissance.

« Yu ! » s'écria-t-il en ouvrant les yeux.

Yu accourut et lui jeta les bras autour du cou.

Le docteur Edmond constata avec bonheur que San-ya n'avait aucune blessure grave et que les quelques brûlures des pieds et des mains seraient vite guéries.

« Ne vous occupez pas de moi, répétait-il, partez avec Yu sans perdre un instant. »

Nous ne comprenions rien à tout ce qui se passait, mais nous sentions qu'il ne fallait pas perdre de temps.

Lorsque San-ya fut assez remis pour pouvoir être transporté, le docteur et moi nous le prîmes par les épaules et par les jambes, et nous nous dirigeâmes vers le port, qui était peu éloigné. Là nous trouvâmes plusieurs barques japonaises. Mon oncle fit prix avec le maître de l'une

d'elles; et, lorsque parurent les premiers rayons du jour, nous étions en mer, attendant en vue des côtes le passage du steamer qui devait nous ramener à Shanghaï.

Ce n'est qu'après avoir bien installé le cher San-ya dans l'unique cabine de la barque que nous lui permîmes de



Barque japonaise.

nous raconter les événements providentiels qui lui avaient fait retrouver Yu.

Le soir, en nous quittant, l'un des domestiques de l'hôtel l'avait conduit dans une chambre assez éloignée des nôtres. Bien que fatigué comme nous, il avait voulu écrire à mon oncle, sachant que le steamer de Shanghaï devait partir le lendemain matin; sa lettre était longue, car il racontait à Tcha-gan les derniers événements. Il avait été frappé, en entrant dans sa chambre, d'une forte

odeur d'opium et se demandait d'où elle pouvait venir. La réflexion lui fit penser qu'il avait pour voisin un fumeur d'opium, dont il n'était séparé que par une légère cloison de bois; les planches, mal jointes, laissaient sans doute arriver jusqu'à lui cette odeur acre et désagréable. Il s'en approcha et fut bientôt convaincu qu'il ne se trompait pas.



Barque japonaise.

Il colla son oreille contre la cloison et entendit tout près de lui le bruit très faible que produit la respiration d'un enfant endormi. Il se fit alors un travail singulier dans son esprit :

La chambre voisine était occupée par Lou-tché, le fumeur d'opium; l'enfant endormi était Yu...

Cette conviction s'était tellement emparée de lui, qu'au

moment où l'incendie lui fut signalé par les clameurs des habitants de l'hôtel, il n'eut qu'une seule pensée, exécutée presque aussi promptement qu'il l'avait conçue : celle d'enfoncer la cloison et d'enlever Yu endormi. Du reste, il n'était que temps.

C'était dans la partie de l'hôtel où se trouvait la chambre de Lou-tché que le feu avait pris, et elle était déjà envahie par la fumée lorsque San-ya y pénétra.

Lou-tché, étendu sur son lit, la pipe encore entre les mains, dormait de ce sommeil lourd et pesant qui est particulier aux fumeurs d'opium. San-ya, naturellement bon et compatissant, hésita un instant. L'éveillerait-il avant de sortir de la chambre avec l'enfant? Mais alors qu'arriverait-il? Une lutte qui compromettrait peut-être le salut de celui que nous étions venus chercher si loin. Il l'abandonna à son malheureux sort et s'enfuit avec son précieux fardeau. L'incendie avait fait de si rapides progrès, qu'il lui fallut traverser un appartement déjà en feu pour sortir de l'hôtel.

Nous savions le reste...

San-ya était heureux, oh! oui, bien heureux. Il pensait au bonheur de la pauvre mère restée là-bas, bien loin, quand elle reverrait son fils.

. . . .

Nous ne décrirons pas la joie de Mme Han-toui. La vue de son enfant bien-aimé ramena sur ses lèvres le premier

sourire qui les eût entr'ouvertes depuis la mort de son mari.

Les enfants ne sont-ils pas la consolation des parents au milieu des plus grands malheurs?...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



DS 709 .A4 1894
En Chine
Stanford University Libraries
3 6105 041 515 524
DS
709
A4
1894
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

